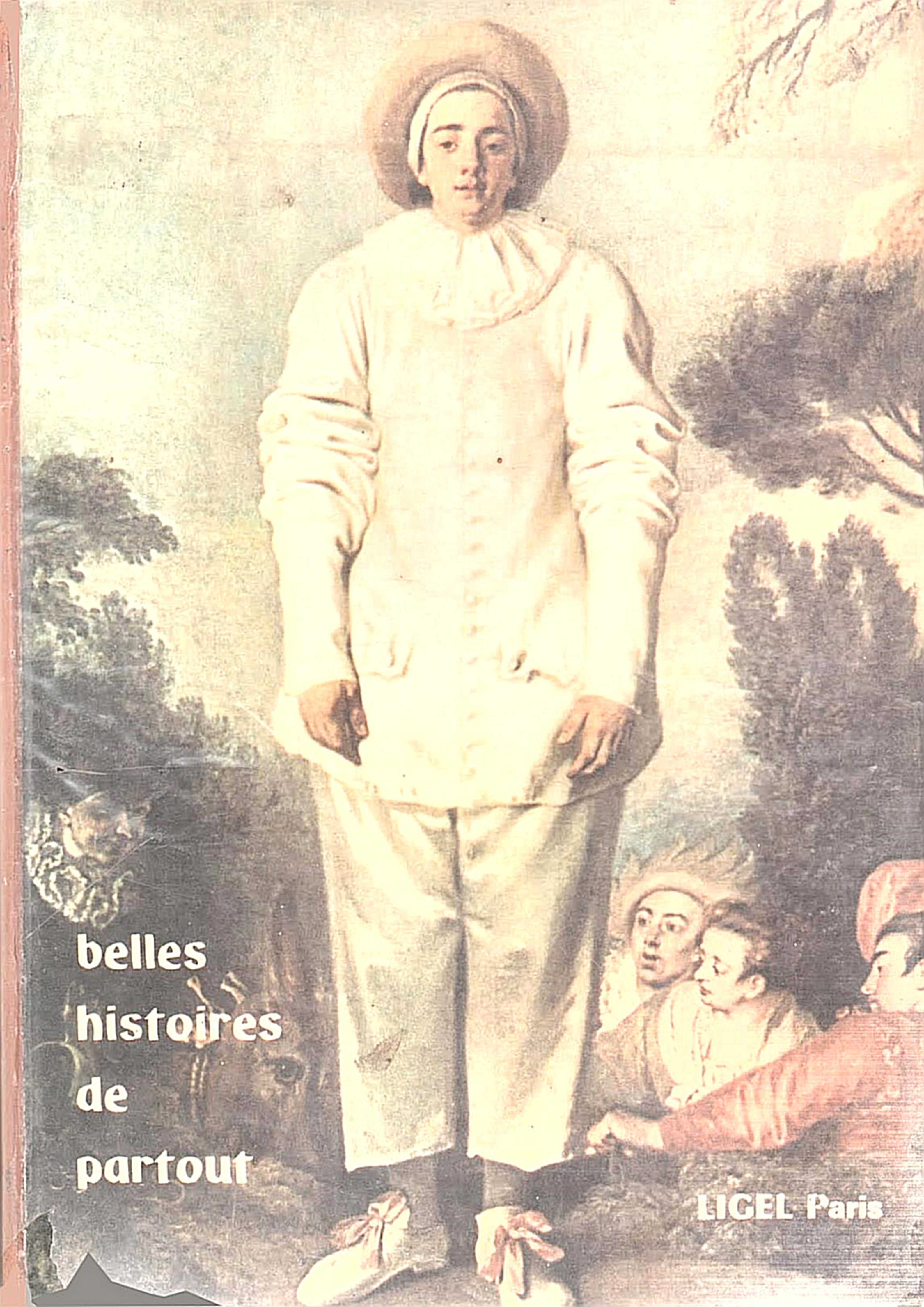

belles
histoires
de
partout
LIGEL Paris

Marcel GUILHEM

belles histoires de partout

lecture

CE2 — cl. de 9e

LIGEL

77, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VIe



1. Légende du roitelet

1. Un jour, il y a bien longtemps, les oiseaux s'étaient assemblés pour choisir un roi.

Ils se disputèrent longtemps sans pouvoir se mettre d'accord.

Après bien des querelles il fut enfin convenu que celui qui pourrait s'élever le plus haut dans l'air serait le roi.

2. A un signal donné, tous les oiseaux s'élancèrent en même temps, les petits comme les grands ; chacun espérait être roi. Ils montèrent tous aussi haut et aussi longtemps que leurs ailes voulurent les porter. Mais, épuisés de fatigue, ils se laissèrent tomber à terre les uns après les autres.

3. L'aigle seul s'élevait toujours de plus en plus. Quand, épuisé lui aussi, il dut s'arrêter de monter, il plana un instant, immobile, soutenu par ses grandes ailes et s'écria : « Oiseaux, voici votre roi ! »

Mais son triomphe ne dura pas longtemps.

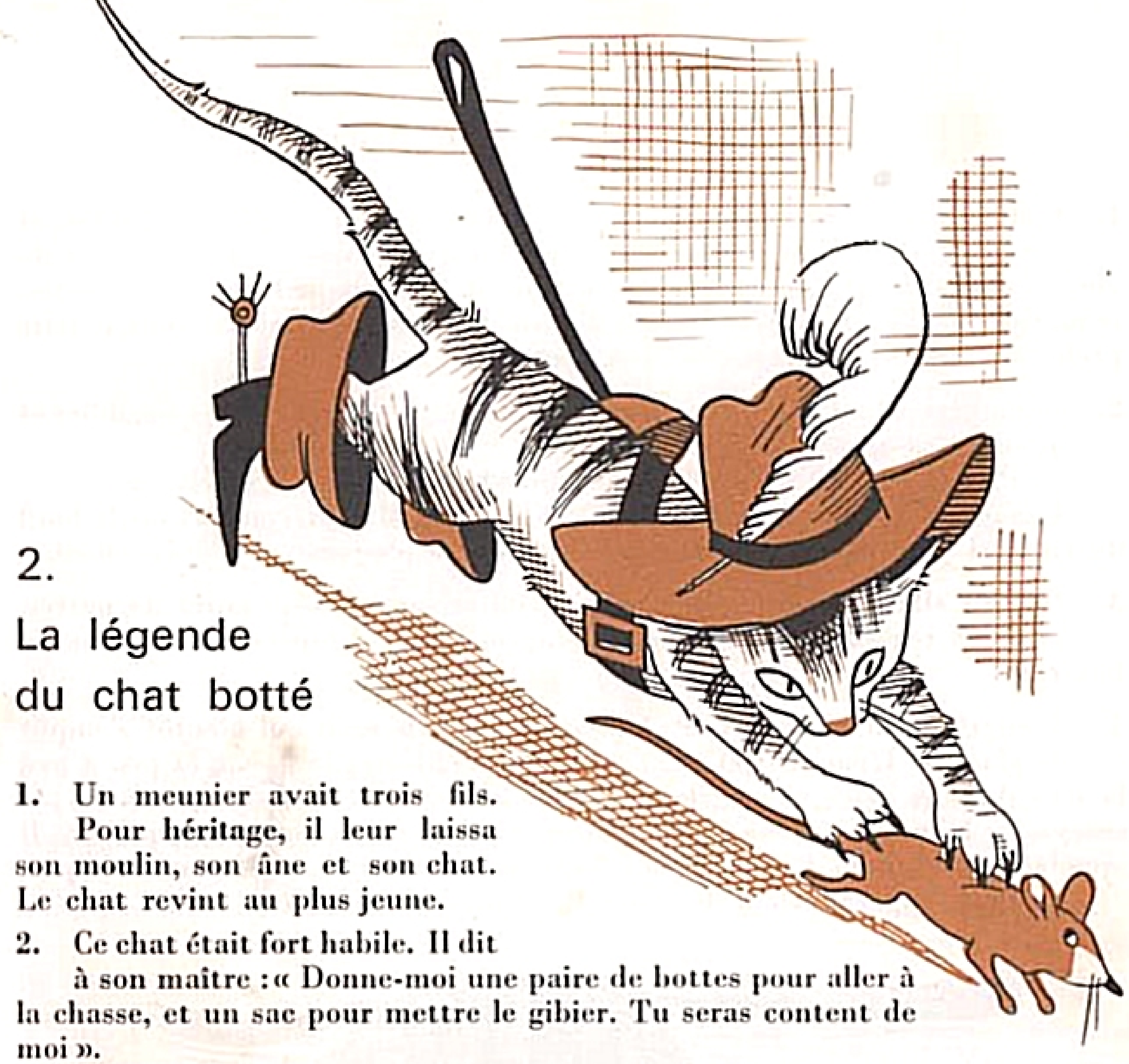
4. Au moment où il allait retomber : « Non, le roi, ce ne sera pas toi, cria une petite voix à son oreille, je m'élèverai encore plus haut que toi. »

C'était le petit roitelet ! Quand tous les autres oiseaux s'étaient envolés, le roitelet s'était posé sur l'épaule de l'aigle et, comme il est très petit, l'aigle ne s'en était pas aperçu. Il s'était ainsi laissé porter par le grand oiseau, et maintenant il s'élevait au-dessus de l'aigle en chantant de toutes les forces de son petit gosier.

L'aigle, à bout de force, essaya bien de le dépasser, mais en vain.

5. Les oiseaux, même les plus grands, acclamèrent alors leur petit roi. Ils trouvèrent que ce titre de roi convenait mieux sans doute au plus intelligent qu'au plus fort.

D'après A. SEIGNETTE



2.

La légende du chat botté

1. Un meunier avait trois fils. Pour héritage, il leur laissa son moulin, son âne et son chat. Le chat revint au plus jeune.

2. Ce chat était fort habile. Il dit à son maître : « Donne-moi une paire de bottes pour aller à la chasse, et un sac pour mettre le gibier. Tu seras content de moi ».

Le chat mit ses bottes, prit son sac et partit pour la chasse. A son retour il apporta un lapin ; une autre fois, des perdrix.

3. Un jour, en courant à travers champs, il arriva dans un beau château, dont le maître était un **Ogre**. L'Ogre le traita avec politesse et le fit asseoir. « On m'a assuré, dit le chat, que vous pouviez vous transformer en bête, par exemple en lion ! — Cela est vrai, » dit l'Ogre, qui se changea aussitôt en lion.

Le chat fut si effrayé qu'il grimpa aussitôt sur le toit.

4. Quelques moments après, l'Ogre ayant repris sa forme, le chat descendit et avoua qu'il avait eu peur.

« On m'a encore assuré, dit le chat, que vous aviez aussi le pouvoir de vous changer en souris, ce qui me paraît impossible.

— Impossible ! reprit l'Ogre, tu vas bien voir ! »

5. Il se changea aussitôt en souris qui se mit à trottiner sur le plancher. Le chat se jeta dessus et la mangea.

De ce moment, le château et les terres de l'Ogre appartinrent au fils du meunier qui devint le marquis de Carabas, et le chat, un grand seigneur.

D'après PERRAULT

3. La pêche d'Ysengrin

1. C'était aux approches de Noël. Le ciel était clair et plein d'étoiles, et l'étang était si bien gelé qu'on aurait pu danser dessus. Les paysans du voisinage y avaient seulement fait un trou où ils menaient boire leurs bêtes, le matin; à côté, ils avaient laissé un seau. C'est là que Renard voulait faire pêcher Ysengrin, le loup, son compère.

2. « Compère, dit-il, voici l'engin avec lequel nous pêchons ici les anguilles et quantité d'autres beaux poissons.

— Prenez-le, frère Renard, et attachez-le-moi bien à la queue. »

Renard le lui attacha solidement et lui dit : « Mettez-vous là, sur le bord du trou, et tenez-vous bien tranquille pour que les poissons s'approchent. »

3. Renard alla s'étendre près d'un buisson et, son museau entre les pattes, se mit à regarder ce que ferait Ysengrin, à qui il espérait bien jouer un bon tour.

4. Ysengrin était sur la glace, laissant pendre le seau qui bientôt s'emplit de glaçons. L'eau, se gelant, commença à enserrer la queue et peu à peu la fixa dans la glace. Ysengrin voulut se soulever et tirer le seau à lui; il essaya de bien des façons, mais il ne put et il commença à s'inquiéter. Il appela Renard, mais l'autre faisait semblant de dormir et ne répondait pas.

... Déjà apparaissaient les premières lueurs de l'aube...





4. La pêche d'Ysengrin *(suite)*

1. ... Déjà apparaissaient les premières lueurs de l'aube.

— Frère, dit Renard à Ysengrin, quittez ce travail; allons-nous-en: vous avez pris assez de poissons. »

Et Ysengrin lui cria :

« Renard, il y en a trop! J'en ai tant pris que je ne sais comment faire!

— Ah! qui trop embrasse mal étreint, lui répondit Renard en riant. Tâchez de vous en tirer! »

2. Déjà le soleil éclairait la campagne toute blanche de frimas. Le seigneur Constant des Granges qui demeurait près de l'étang s'était levé de bon matin et avait fait seller ses chevaux pour partir en chasse avec ses gens. Renard entendit le bruit, il se sauva et regagna au plus tôt sa tanière.

3. Ysengrin restait pris dans la glace; il avait beau tirer, il se faisait grand mal, mais il ne pouvait se dégager. Un valet qui tenait deux lévriers en laisse aperçut Ysengrin pris dans la glace et se mit à crier : « A moi! Au loup! »

4. Aussitôt, tous les chasseurs sortirent et, en dernier, le seigneur Constant criant : « Lâchez les chiens! »

5. Voilà les chiens sur Ysengrin qui se hérisse et se défend du mieux qu'il peut. Le seigneur Constant tire son épée, descend sur la glace, s'approche du loup et veut le frapper par-derrière; mais il glisse, tombe et n'atteint que la queue qu'il coupe tout ras. Ysengrin se sent libre et file droit devant lui, poursuivi par les chiens qui lui mordent maintes fois la croupe. Enfin il s'en échappe et va tout endolori par le bois, regardant l'endroit où avait été sa queue, et jurant qu'il se vengera de Renard.

D'après le *Roman de Renart*
mis en français moderne par Gaston Paris, Hachette



5. Aube

Un invisible oiseau dans l'air pur a chanté,
Le ciel d'aube est d'un bleu suave et ***velouté.***

C'est le premier oiseau qui s'éveille et qui chante,
Écoute ! les jardins sont ***frémissants*** *d'attente.*

Écoute ! un autre nid s'éveille, un autre nid,
Et c'est le ***pépiement éperdu*** *qui jaillit.*

Qui chanta le premier ? Nul ne sait. C'est l'aurore.
Comme un ***abricot*** *mûr le ciel pâli se dore.*

Qui chanta le premier ? Qu'importe ! On a chanté,
Et c'est un beau matin de l'immortel été.

C. PÉRIN
Variations du cœur pensif. Sansot



6. Histoire d'un enfant qui aimait trop les fleurs

1. J'avais à peine quatre ou cinq ans : je portais encore les jupes... Par une belle après-midi d'automne, après m'être bien roulé comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminais seul vers le fossé du puits à roue.

2. Depuis quelques jours les belles fleurs de glais commençaient à s'épanouir et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelques-uns de ces beaux bouquets d'or.

J'arrive au fossé ; doucement je descends au bord de l'eau ; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans : je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

3. Je crie. Ma mère accourt ; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques, et, devant elle, trempé comme un caneton, me fait filer vers le mas.

4. Et elle me déshabille, me quitte mes petits souliers, mes chaussettes, ma chemisette ; et, pour faire sécher ma robe trempée d'eau et ma chaussure, elle me chausse mes sabots et me met ma robe du dimanche, en me disant :

— Au moins, fais attention de ne pas te salir.

Frédéric MISTRAL *Mémoires et récits*
Librairie Plon, Éd.

Glais : glaïeuls.

7. Le lapin et la sarcelle

1. Un lapin et une sarcelle vivaient heureux et contents non loin l'un de l'autre sur la lisière d'un bois et le bord d'une rivière. Le lapin avait son terrier sur la pente d'un fossé, la sarcelle son nid dans les roseaux du rivage.

Les deux amis se réunissaient chaque matin, restaient ensemble toute la journée, et leur bonheur était, comme on dit, sans mélange.

2. Un jour, le lapin qui venait dîner chez la sarcelle, ne la trouve pas. Étonné, inquiet, il l'appelle. Personne ne répond à ses cris. Il va, vient, fait mille tours, cherche partout dans les roseaux, voudrait plonger dans l'eau, mais en vain... Il pleure, se plaint, se désole, court de tous côtés.

3. En s'avançant le long de la rivière, il arrive près d'un château, et voit une porte ouverte. Il entre, se trouve dans un jardin et, un peu plus loin, aperçoit une grande volière où il y avait des oiseaux de toutes sortes. L'amitié donne du courage. Il s'approche du grillage, regarde. O surprise ! il reconnaît la sarcelle et pousse un cri de joie. Sans perdre un instant, il creuse vite un chemin par-dessous le grillage, arrive près de son amie, l'entraîne et la ramène dehors. Au comble du bonheur, les deux amis s'empressent de regagner leur demeure, fêtent joyeusement la liberté retrouvée, et croient n'avoir plus rien à craindre.

(à suivre)

8. Le lapin et la sarcelle *(suite)*

1. En voyant le dégât commis dans sa volière, le maître du jardin, très en colère, jure de détruire tous les lapins. Aussitôt les gardes et les chiens fouillent partout, terriers et broussailles. Le lapin, caché sous les roseaux, attend la mort et supplie la sarcelle de fuir au plus tôt.

« Je ne te quitte pas, répond l'oiseau ; ce serait ta mort. Oh ! si tu pouvais passer sur l'autre rive ! Pourquoi pas ? Attends-moi. »

2. Elle s'éloigne et revient bientôt traînant un vieux nid laissé par des canards. Elle l'emplit bien vite de feuilles de roseau, les presse, les unit, en forme une sorte de petit bateau capable de porter un poids assez lourd. Elle le lance à l'eau et y attache un brin de jonc qui lui servira de câble.

3. Le lapin doucement s'assied sur ce batelet tandis que, devant lui, la sarcelle a pris dans son bec le brin de jonc, et, nageant, l'emmène vers l'autre bord. Ils débarquèrent heureusement. Nos bons amis, libres, heureux, choisirent une nouvelle demeure où, en sûreté, ils eurent d'autant plus de bonheur qu'ils s'étaient sauvé la vie l'un à l'autre.

D'après FLORIAN





9. Pourquoi les singes habitent dans les arbres

1. Une fois, le chat sauvage passe toute la journée à la chasse sans rien prendre. Il est fatigué. Il va s'asseoir et se reposer, mais les puces ne le laissent pas tranquille.

2. Il voit un singe qui passe : il l'appelle : « Singe, viens je te prie, et cherche mes puces. »

Le singe y consent et, tandis qu'il cherche les puces, le chat sauvage s'endort. Alors le singe prend la queue du chat sauvage, l'attache à un arbre et se sauve.

3. Le chat s'éveille : il veut s'en aller, mais sa queue est attachée à un arbre. Il se donne beaucoup de mal pour se délivrer ; mais il n'y arrive pas. Il reste là, haletant.

4. Une tortue passe par là.

— Je vous prie de délier ma queue, crie le chat sauvage quand il la voit.

— Vous ne me tuerez pas si je vous délivre ? demande la tortue.

— Non, je ne vous ferai rien, répond le chat sauvage.

5. La tortue le délivre. Le chat sauvage rentre chez lui. Il dit à tous les animaux : « Dans cinq jours, annoncez que je suis mort et que vous viendrez m'enterrer. »

6. Le cinquième jour, le chat sauvage se couche sur le dos, feignant d'être mort. Tous les animaux arrivent et dansent autour de lui. Tout à coup, il s'élance et bondit après le singe. Mais celui-ci saute sur un arbre et s'enfuit.

7. C'est pourquoi le singe vit dans les arbres et ne descend pas sur le sol. Il a trop peur du chat sauvage.

Blaise CENDRARS
Anthologie nègre, Co Buchet /Chastel, Paris

10. Petite Jeanne

Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave et rose.
Je m'approchai : « Dis-moi si tu veux quelque chose,
Jeanne ! »...
Jeanne m'a répondu : « Je voudrais voir des bêtes. »
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi :
« Vois ! » Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.
« Non ! les bêtes, c'est gros », me dit-elle.



« Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.
Veux-tu quelque autre chose ? ô Jeanne, on te le doit !
Parle. « Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt :
« Ça », dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence !
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

Victor HUGO
L'art d'être grand-père



11. Le souhait du bûcheron

1. Un pauvre bûcheron maugréait contre le sort qui lui faisait une existence bien dure : travail fatigant; nul repos, sinon les dimanches que Dieu donne; et, à son frugal repas, modeste pitance, avec du pain bis, le tout arrosé de l'eau du ruisseau ou de la fontaine; seul l'appétit n'y manquait point.

2. Le malheureux ruminait ces pensées en s'assoupissant au pied d'un chêne, à l'heure de la sieste.

— « Ah! se disait-il, si quelque fée venait à passer par ici, je lui demanderais de rendre mon destin moins misérable.

3. — Que désires-tu de moi ? lui répond à l'instant une gracieuse dame vêtue de l'arc-en-ciel, avec une étoile dans les cheveux, et, à la main, une baguette enchantée. Je suis la fée de ce bois, et je peux te venir en aide.

— Bonne fée, lui dit le pauvre homme, vous ne pouviez venir plus à propos. J'ai assez de ce métier de misère. Accordez-moi que tout ce que je toucherai se change en or.

4. Je te croyais plus intelligent, reprit la fée; j'exauce néanmoins ton souhait; mais tu pourras t'en repentir.»

5. De fait, lorsque la lourde cognée du bûcheron fait jaillir de larges copeaux, il ne les a pas plutôt touchés de sa main qu'ils sont convertis en or. Notre homme en est ravi. Il se hâte d'en ramasser une bonne provision et, courant au plus pressé, décide de se faire servir un bon dîner à la meilleure auberge du bourg voisin.

(à suivre)



12. Le souhait du bûcheron *(suite)*

1. Voici notre bûcheron confortablement installé devant une belle table de marbre. Il appelle la maîtresse du lieu et commande les meilleurs plats. Celle-ci regarde notre homme de travers car elle connaît sa misère. « Ne crains pas, femme », dit notre bûcheron en faisant sonner ses écus.

2. On apporte les plats. Or voici que la première bouchée de pain se trouve changée en or dès qu'il y a mis la dent...
« Oh ! qu'est ceci ?... murmure notre homme. Je voulais de l'or, mais pour le dîner mon pain bis était meilleur. »

3. Notre affamé se taille une tranche de jambon : c'est une tranche d'or, comme ses copeaux ! Il porte à sa bouche une cuisse de poulet : elle est devenue de l'or. Il se verse une rasade d'excellent vin : ce n'est plus que de l'or, dès qu'il y a trempé les lèvres.
« Rien ne va plus !... » s'écrie le pauvre diable, devenu plus malheureux que jamais. « Qui me rendra mon pain bis, les œufs durs de mon bissac et l'eau claire de la fontaine !... Maudite fée ! au diable ton or : tu m'as trompé !... »

4. « Je ne t'ai point trompé, lui réplique la fée. Ne t'ai-je pas déjà dit que ton souhait était celui d'un sot ? Tu mériterais que je te laisse mourir de faim parmi des monceaux d'or. Je veux bien cependant exaucer ton second souhait, et je te délivre de ta folle richesse. Reprends ta cognée et sache te contenter de ton sort. »

5. La fée le touche de sa baguette. Aussitôt, l'homme, se frottant les yeux, s'aperçoit qu'il sort d'un rêve.

6. Et, saisissant sa grande hache : « Cognée, ma mie, dit-il, allons bûcher un coup. Ce soir, l'appétit ne manquera point. »

J. LIMAGNE

13. La part du Lion

1. Ils étaient quatre, partis à la chasse ensemble : Gaëndé, le Lion, maître du désert, avec sa crinière répandue en ondes épaisses sur son corps couleur de rouille, plus foncé aux genoux et au bout des oreilles ; Ong Cop, le Tigre, semblable à un gros chat rayé de jaune et de noir ; Ténèv, la Panthère, plus souple encore dans sa robe jaune, marquée jusqu'au bout de la queue de taches rondes et noires ; et N'Tila, le chacal, poil rêche, varié de noir et de roux, le plus petit, le plus chétif des quatre, mais le plus astucieux aussi, et qui comptait bien profiter pour son compte de la chasse des grands.

2. Ils avaient trotté tout le jour à travers les hautes herbes et les taillis épineux, cherchant les traces des proies sur le sable, et leur odeur dans le vent qui court... Le soir venu, ils entassèrent leur butin : une gazelle mâle au front bossué de cornes aiguës, un sanglier au large mufle, et un de ces lièvres qui semblent courir sur le sol comme une pierre lancée par une fronde.

3. Les chasseurs avaient faim. Alors le Lion dit au Tigre : « Fais vite les parts, ô Tigre ! que nous puissions dîner. » Inquiet et craignant de ne point satisfaire le Roi du désert, Tigre répondit : « Fais-les toi-même, ô Lion, n'es-tu pas notre seigneur ?
— Je suis las, et n'en ai point envie.
— Alors, tire-les au sort. »

4. Cette fois, Lion se fâcha : « Tigre, j'ai ordonné. A toi d'obéir. » Les crins blancs de ses moustaches se hérissaient, une flamme s'allumait dans ses yeux.

(à suivre)





14. La part du Lion *(suite)*

1. Ong Cop, tremblant, sa hâta de distribuer les parts de gibier. Et il dit : « Lion, tu auras la gazelle ; moi, Tigre, je prendrai le sanglier ; Panthère et Chacal se partageront le lièvre. »

2. Ong Cop pensait avoir bien fait les choses, et du regard il sollicitait l'approbation de Gaëndé. Mais Lion, levant sa patte armée de fortes griffes, d'un seul coup, et sans même se courroucer de nouveau, frappa Tigre qui s'abattit sur le sable en hurlant, la jambe cassée.

3. Sire Lion se détourna avec hauteur et indifférence : « Tu ne sais pas faire un partage, déclara-t-il, méprisant, au blessé. Chacal, sépare les proies, et prends garde de me faire attendre. J'ai faim ! »

La voix royale résonnait en grognements rauques. N'Tila, sa queue entre les jambes, s'empressa d'obéir. Il prit la gazelle dans ses bras, la traîna jusqu'à Lion, et lui en fit hommage en disant :

4. « Voici ton déjeuner, ô mon seigneur ! »

Puis, aussitôt, Chacal saisit le sanglier, qu'il déposa devant Gaëndé, en ajoutant :

« Et voilà pour ton dîner, ô Lion. Quant au lièvre, il suffira amplement pour Tigre, Panthère et moi-même. »

5. Ong Cop et Ténèv ne purent retenir une grimace de mauvaise humeur, mais Lion les foudroyant du regard, acquiesça avec majesté :

« Cela est bon. Voilà un partage bien fait et qui me plaît. Qui donc, Chacal, t'apprit si bien à répartir le butin ?

— C'est la jambe cassée du Tigre, seigneur ! »

Jean MAUCLÈRE

Contes arabes, Librairie Fernand Lanore



15. Kisette

Ma blonde chatte
Tigrée de roux,
Étend les pattes,
Ferme les yeux,
Remue la queue.

Comme un gâteau
Sur un plateau,
Elle dore sa peau,
Son ventre doux,
Ses poils fous,
Au soleil chaud.

Moustaches fines,
A ses babines,
Elle les retrousse,
Sur ses dents claires,
En aiguilles.

Elle a l'air
La coquine
De dormir
Pour mieux tromper
L'écervelé
Qui s'est risqué
Hors du duvet,
Tandis que,
Flair aux aguets
Elle va bondir.

Son œil vert brille.
Un éclair blond
Raie le buisson.
Elle a pris
L'oiseau au nid.

E. BARRAIL
L'École et la Vie. Colin éd.



16. Maïs-Vert, le petit Peau-Rouge

1. Quand il est né sous le tipi [1] de peaux joliment décorées, aussitôt la vieille femme chargée de lui trouver un nom a soulevé la portière. Elle a regardé au-dehors, dans l'aube douteuse : ses yeux ont rencontré en premier le maïs encore vert balançant ses panaches.

La vieille est rentrée en disant d'une voix grinçante :

— Os-ko-mon (Maïs-Vert) est son nom.

2. Au bruit qu'elle a fait, la toute petite figure cuivrée du bébé s'est crispée.

— Ugh ! dit la maman. Un petit Indien ne pleure pas.

Elle a saisi son nez minuscule, délicatement, entre le pouce et l'index, en appliquant la main sur sa bouche mignonne. Quand le bébé a voulu reprendre souffle elle a desserré les doigts ; mais dès qu'il a fait mine de pleurer elle a recommencé.

3. Ainsi Os-ko-mon a appris la première loi de la tribu, son premier devoir de bébé Peau-Rouge :

« Tu retiendras tes cris ; tu pleureras sans bruit » car tu ne dois jamais mettre en danger la vie de tes frères : en poussant un cri qui guiderait l'ennemi à l'écoute, ou ferait manquer une chasse qui peut donner au village la viande de tout un hiver.

4. Il n'a pas encore six semaines que sa mère le mène à l'eau et l'y pousse :

— « Il faut bien qu'il aille à la rivière avant d'avoir oublié », dit-elle, persuadée que tous les bébés reçoivent dès leur naissance le don de nager (qu'ils soient petits chiens, poulains, faons ou petits enfants). Aussi sait-il nager bien avant de savoir marcher, et on peut le laisser sans danger jouer près de la rivière, — heureux enfant !

1. Tipi : tente.

(à suivre)



17. Maïs-Vert, le petit Peau-Rouge *(suite)*

1. Quand il commence à se traîner par terre, personne ne cherche à le retenir si le rougeoiment du feu l'attire.

— C'est en se brûlant aux flammes que l'on apprend à n'y pas toucher, dit encore sa maman.

Alors Os-ko-mon, qui a voulu saisir les jolies braises, retire précipitamment sa petite main brûlée en gémissant. Il est furieux contre les braises et n'oubliera plus « qu'elles mordent ».

2. Pour le consoler sa maman lui tend un morceau de dur gâteau de maïs qu'il aime bien sucer. Il aime aussi les haricots et bientôt se régalera comme les grands, de gibier fumé ou boucané (séché au feu). Son plat préféré sera la viande de buffalo au goût douceâtre ; son dessert, les fraises, les myrtilles et la rhubarbe ; sa boisson, une infusion de sassafras.

3. En grandissant, Os-ko-mon apprend à écouter les aînés, à leur témoigner grand respect, à ne jamais prendre la parole le premier et à penser d'abord au bien des autres.

4. Dès qu'il sait se servir de flèches et du lasso, il prend part à la chasse : c'est qu'il faut beaucoup de viande aux Indiens qui ont peu de légumes. Il apprend les signes du gibier qui passe, il connaît le bruit des chutes d'eau au dégel et l'odeur des incendies de forêt. Un Indien, même très jeune, doit être en état de défendre les siens et de les préserver des catastrophes.

5. Quand il est devenu plus fort, il a confectionné un canoë d'écorce et une pagaie. Il se lance à travers les rapides qui bouillonnent, et si son canoë chavire il nage à côté et le retourne.

6. Lorsque la neige épaisse couvre la terre, et que dans les tipis les enfants et les femmes entourent le feu, à droite et à gauche de l'aïeul, il fixe à ses pieds des raquettes et part vite chercher des daims et des petits lapins pour nourrir les siens.

(à suivre)

18. La lettre de Maïs-Vert

1. Un jour, ses raquettes l'ont amené jusqu'à une maison de bois. Au-dessus de la maison, il y a une petite croix. Et dedans, c'est un Père à grande barbe, avec des yeux qui rient. Maïs-Vert sera bientôt baptisé...



2. Voici la lettre qu'il a écrite lui-même pour se faire connaître à ses petits amis des autres pays. (Chaque mot entre parenthèses est dessiné dans sa lettre ; essayez de remettre les dessins qu'il faut sur chaque mot).

3. « Sous une (tente) dans la (forêt) vit un petit (garçon) indien. Il aime les (oiseaux) et les (écureuils) et sa vie est pleine de joie. Sa (tunique) et ses (culottes) sont faites en peau de (daim), dans ses cheveux il porte des (plumes), et il s'est fait un (arc) et six (flèches) à l'aide desquelles il a tué un (ours).

4. Il possède aussi un petit (mustang). Comme ce (cheval) sait ~~courrir~~ courir !
Et il a encore un long (lasso) de chanvre dont il tire grand plaisir.
Sur la (rivière) bordée de hauts (arbres), dans son petit (canoë) d'écorce, poussé par sa rapide (pagaie), il semble presque voler.

5. Il façonne des (poteries) en (argile) douce, et les colore au suc de (racines). Ces vases sont surtout jolis quand ils sont pleins de (fruits) sauvages.
Le soir il vient s'asseoir au (feu) de camp où se réunissent les (Indiens) pour raconter des histoires de chasse pleines de courage et de bravoure, et comment ils tuent le (daim) et (l'ours) pendant les jours froids de l'hiver. »

François MARION



19. L'arc-en-ciel

1. Caméléon n'était pas content de son sort. Il avait bien une queue, des pattes, des dents, des yeux malins, mais il n'était pas heureux. Les oiseaux avaient un bec et des plumes. Caméléon n'avait ni bec ni plumes. Les bêtes portaient toutes un beau manteau de poils. Caméléon n'avait pas de poils.

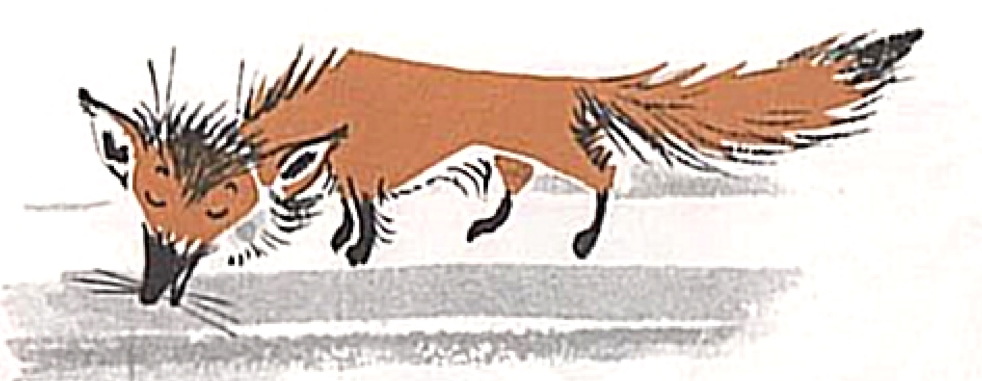
2. A la fin d'une grande tornade, un arc-en-ciel dressait sa belle arche au-dessus de la brousse. Caméléon n'avait jamais été aussi triste. Il arriva au pied du bel arceau de couleurs. Et c'est alors qu'il entendit une voix douce dans le ciel. — « Monte, monte... disait la voix. Tu as des griffes à toutes les pattes. Monte, et je te donnerai, comme à toutes les bêtes, un beau vêtement des dimanches. »

3. Caméléon grimpa le long de l'arc-en-ciel. Il suivait dans toute sa course la belle arche de lumière. Il glissait dans la bande du jaune. Puis il se laissait emporter par son poids dans la bande verte. Il remontait dans le violet. Arrivé au sommet de l'arc-en-ciel, il commença à tomber comme une pierre. Il était incapable de se retenir... Il glissait dans la bande rouge...

4. « Tiens, le caméléon est devenu tout rouge », dit le merle.
C'était vrai, mais pas pour longtemps. Le soir même, le caméléon avait fait sa sieste dans l'herbe, il était devenu tout vert.

5. Le caméléon est la bestiole la mieux habillée de la création.
Pour lui, c'est tous les jours dimanche. Tous les jours, il change la couleur de son habit. Il est de la couleur des fleurs, de la terre ou des herbes.
Il est de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

René GUILLOT
A l'ombre du Baobab, Delagrave, éd.



20. Le Renard et le Bouc

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis, sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à la patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
En toute chose il faut considérer la fin.

LA FONTAINE



21. « Ong Kop » le seigneur Tigre

1. ... Ce matin-là, Thi-Bâ fut réveillée par un grand bruit. Elle s'habilla rapidement et sortit aussitôt.

Dehors, elle remarqua une agitation inaccoutumée. De toutes les maisons, dispersées dans la verdure, des gens sortaient en hâte, achevant de s'habiller. Ils couraient tous vers l'extrémité du village. Elle les suivit.

2. En route, elle rencontra Thank, le jeune frère de son fiancé, qui accourait en sens inverse; elle l'accrocha au passage et l'interrogea : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Pressé, l'autre se dégagea d'une saccade et lança d'une voix entrecoupée : « Le tigre a rendu visite à la vieille Mâ, cette nuit... tué son buffle... »

Et il reprit sa course, hurlant de tous ses poumons pour achever d'ameuter le village : « Ong Kop !... Ong Kop !... » (Le seigneur Tigre !)

Thi-Bâ se hâta. A mesure qu'elle avançait, le bruit augmentait et se précipitait. Le village tout entier était maintenant en émoi et se dirigeait vers la maison de la vieille Mâ.

3. En entrant dans la petite cour, plantée de citronniers sauvages, Thi-Bâ fut assourdie par le tumulte qui régnait autour d'elle.
Au milieu d'un attroupement de curieux. Mâ était agenouillée devant le corps d'un buffle. La bête, tassée sur elle-même, était couchée sur le côté. Son flanc, zébré, de larges sillons à vif, portait la marque du tigre et, sur son col, la chair pétrie formait une bouillie sanglante.

4. La vieille, se tordant les bras, poussait des hurlements et prenait tous les génies à témoin de son malheur.
« Une pauvre femme comme elle !... et si âgée !... Si encore le tigre lui avait pris un de ses cochons... Le plus gros, même !... Mais non, c'était son buffle, son unique buffle !... »

(à suivre)

22. « Ong Kop » le seigneur Tigre *(suite)*

1. Autour de Mâ, les autres femmes se lamentaient pendant que les petits enfants, accrochés à leurs tuniques, piaillaient sans arrêt.
De leur côté, les chasseurs, réunis en groupe, discutaient entre eux, à pleine voix.

2. De ce jour, la paix du village fut définitivement troublée...
A peine le jour commençait-il à baisser que toutes les portes se fermaient. La nuit, les chiens, aplatis et tremblants, se réfugiaient sous les lits de camp et gémissaient longuement au moindre bruit... Dans le silence et le noir, leurs hurlements repris de proche en proche, parcouraient tout le village.

3. Chaque matin, au réveil, en constatant la disparition d'un porc, ou bien en découvrant le cadavre d'un buffle, les maisons s'emplissaient de cris et de désordre.

4. Un soir, la petite Kim, la fille de Tseu-le-Notable, ne rentra pas.
Les buffles qu'elle conduisait à l'abreuvoir revinrent seuls. Encensant de la tête, les cornes basses et le mufle blanc de bave écumante, ils traversèrent le village à une allure de charge et s'engouffrèrent dans leur étable où ils s'arrêtèrent frissonnants de terreur.

5. Sur la berge du cours d'eau, on ne retrouva, parmi les branches cassées et la boue gluante, qu'un lambeau de tunique ensanglanté.

D'après Jean d'ESME
Thi-Bâ, Fille d'Annam, Les Éditions de Paris

23. Les deux offrandes

1. Une pauvre Arabe, nommé Djammal, n'avait pour tout bien qu'une petite olivaie, ou terrain planté d'oliviers, dont chaque année il vendait la récolte à des fabricants d'huile de la région. Ce maigre revenu, joint à la culture de quelques légumes, lui permettait d'assurer son existence, et Djammal avait le cœur honnête et simple. Il ne jalousait point ses voisins, il ne convoitait pas la richesse d'autrui.

2. Un jour où sa récolte d'olives avait été fort abondante, Djammal choisit quelques poignées des plus belles, les mit en un sac et alla les offrir en hommage au cheik [1] de la tribu.

3. Celui-ci fut très touché de cette offrande du pauvre paysan, et il ordonna à ses serviteurs de remettre en échange à Djammal un superbe burnous, ainsi qu'une paire de babouches coloriées au jus d'écorce. Le pauvre Arabe, émerveillé, ne pouvait croire que tout cela fût à lui et se confondit en remerciements. Mais le cheik lui dit avec bonté :
« Va, mon fils, car tu as l'âme droite et blanche ! »

4. Or, tandis que, tout heureux, Djammal s'en revenait chez lui, il rencontra un de ses compagnons nommé Ahmed. « Par le Prophète, dit celui-ci, quel trésor as-tu découvert pour te vêtir aussi richement ? »
Et en même temps les yeux d'Ahmed luisaient de convoitise.
Alors, très simplement, Djammal lui raconta de quelle façon il avait obtenu du cheik ces superbes cadeaux. Et le cœur d'Ahmed était tout gonflé de jalousie en l'écoutant.

1. Cheik : chef.

(à suivre)

24. Les deux offrandes *(suite)*

1. Sans attendre davantage, Ahmed courut chez lui, emplit de belles pastèques deux grands couffins dont il chargea son âne, et poussant l'âne du bâton, se rendit chez le cheik.
« O notre chef vénéré, dit-il en se prosternant devant le vieillard, j'ai pensé que l'humble présent dont je te fais l'offrande attirerait sur moi ta grâce. Sache aussi, ô seigneur, que je ne suis pas riche. Le moindre présent que je pourrais recevoir de toi me serait d'un grand secours... »

2. Or Ahmed mentait en disant ces paroles. Ahmed n'était point pauvre comme Djammal. Il avait au contraire de belles propriétés et ses olivaies s'étendaient jusqu'à la mer.

3. Le cheik savait cela. Le cheik comprenait fort bien que seules la jalousie et l'envie faisaient agir Ahmed. Aussi résolut-il de lui donner une leçon.

5. « Je te remercie, ô mon fils, lui dit-il, en caressant sa barbe blanche, de l'offrande généreuse que tu viens de me faire, et je veux te récompenser à mon tour. Voici un petit sac de belles olives pour lequel j'ai donné un superbe burnous et une paire de sandales. Eh bien ! ces fruits qui m'ont coûté si cher, ô Ahmed, je te les donne en témoignage de ma reconnaissance... Va, mon fils et que Dieu éclaire tes pensées !... » Et Ahmed de s'enfuir aussitôt, honteux comme un chacal qu'une poule aurait pris.

D'après Georges RIQUET
Contes de l'Afrique du Nord



25. Dame souris trotte

Dame souris trotte,
Noire dans le gris du soir.
Dame souris trotte,
Grise dans le noir...

Un nuage passe,
Il fait noir comme dans un four
Un nuage passe
Tiens ! le petit jour.



Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte,
Debout paresseux.

VERLAINE
Parallèlement, Éd. Fasquelle



26. Dévouement d'un oiseau

1. Je revenais de la chasse. Mon chien courait devant moi. Tout à coup, il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui. Je regardai le long de la piste et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était tombé de son nid et se tenait là, tout immobile, écartant à peine ses petites ailes d'une manière qui faisait pitié.

2. Le chien approchait de lui, tous les muscles tendus, quand, tout à coup, s'arrachant d'un arbre proche, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien ; et, tout hérissé, éperdu, avec un piaillement plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte, armée de dents crochues.

3. Il s'était précipité pour sauver son petit ; il voulait lui servir de protection. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque ; il sacrifiait sa vie.

4. Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux ! Et pourtant, il n'avait pas pu rester sur sa branche si haute, si sûre ! Une force plus puissante que sa volonté l'en avait précipité.

5. Mon chien s'arrêta, recula. Je me hâtai de l'appeler. Car mon cœur s'était ému en face de ce petit oiseau héroïque qui n'hésitait pas à sacrifier sa propre vie dans l'élan de son amour paternel.

D'après Ivan TOURGUENIEV
Petits poèmes en prose, Hachette éditeur



27. La légende des singes

1. Il y a bien longtemps de cela, tout à fait longtemps, les singes habitaient au village des hommes, parlaient avec eux, mais n'étaient pas leurs serviteurs.

Or voici ce qui arriva :

2. Un jour les hommes avaient fait grande fête ; on avait joué le tam-tam un jour tout entier, puis une nuit encore, dansé tout autant, et bu beaucoup. Le vin de palme était abondant, le chef du village des hommes en avait fait mettre dans cent jarres, et même plus, au milieu du village, et tout le monde en avait bu, mais lui, le chef, avait bu plus que tous les autres.

3. Aussi, le matin, au soleil levant, ses jambes tremblaient comme deux jeunes palmiers, ses yeux voyaient « en dedans » et tout son cœur riait. Ses femmes le conduisirent vers sa case, mais il ne voulait pas y aller et il arriva au village des singes.

4. Et ce fut grande joie alors ! Autour de lui, tous se pressaient, riant et gambadant à qui mieux mieux : l'un tirait son pagne et l'autre son bonnet, celui-ci lui montrait la langue, celui-là le derrière et tous riaient bien fort.

5. Et le vieux chef s'en alla très irrité : il porta aussitôt plainte au Créateur. Celui-ci fit comparaître le chef des singes : « Viens, dit-il, pourquoi tes gens ont-ils insulté ton père ? »

Et le chef ne sut que répondre.

6. « A partir de ce jour, tu serviras les hommes, toi et tes fils, et tu seras puni par eux. Va, je te donne à eux. » Et ils allèrent. Mais le chef des singes, lorsque le vieux chef lui eut dit : « Viens travailler », répondit : « Pour moi, non ! » car il craignait d'être battu. Et il avait bien raison.

(à suivre)



28.

La légende des singes *(suite)*

1. De retour dans son village, et après avoir bien dormi, voici ce que fit le vieux chef pour se venger des singes. A la fête suivante, il fit placer encore au milieu de son village de nombreuses jarres de vin de palme, mais, dedans, il avait fait tremper l'herbe qui fait dormir, et ayant bien recommandé aux siens de ne boire que dans les jarres où il avait fait un signe, il invita les singes à venir et à boire.

2. Ceux-ci ne pouvaient refuser un tel honneur, ils vinrent donc et ils burent! mais, dès qu'ils avaient bu, tous voulaient dormir! Le vieux chef alors les fit tous attacher, mâles, femelles, enfants, tous. Et le fouet entra en danse. Et hup, et hop, et houp! Comme les singes ne dormaient plus, et comme ils avaient retrouvé leurs jambes!

3. Et le plus joli, le voilà : quand ce fut fini, les singes cherchaient leur poil par terre! Et le vieux chef les fit encore prendre un à un, et pour leur apprendre à ne plus se moquer de lui, il les contraignit aux plus durs travaux. Les singes obéirent d'abord! il le fallait bien. Mais un jour, fatigués, les voilà qui viennent tous réclamer au vieux chef!

4. « Ah! ah! » dit celui-ci. Et il les fit prendre par ses guerriers et fouetter encore, puis après cela, à tous, il fit couper la langue. « Voilà, dit-il, comme cela plus de réclamations, et maintenant au travail! » Et les singes faisaient seulement : « Bvou, bvou ».

   Mais deux jours après, au village des singes, plus de singes! Tous s'étaient sauvés dans la forêt!

5. Et, depuis ce temps-là, la langue des singes a bien repoussé, mais, de peur d'être repris, jamais les singes n'ont plus parlé, jamais les singes n'ont plus travaillé!

Blaise CENDRARS
Anthologie nègre, Co Buchet/Chastel. Paris



29. Le Roi et le méchant Juge

1. Un jour, le roi se déguise en paysan. Il va se promener les rues de sa ville pour voir si dans les habitants sont heureux.

Tout à coup, un garde le saisit brutalement et lui crie :

— Hé, toi ! le paysan au nez plat (car le roi avait le nez plat), va aider les autres à cultiver le champ du juge !

2. Le roi arrive dans le champ du juge. Partout, des hommes suent au travail.

Ici, des jeunes distribuent des houes; là, des travailleurs sont fouettés par des gardes; plus loin, des gens cultivent; d'autres ramassent vite les mauvaises herbes et les brûlent. Personne ne peut s'arrêter pour faire ouf! car les gardes frappent sans pitié.

Le roi fait semblant de partir pour ne pas travailler. Immédiatement, un garde le gifle et l'amène devant le juge.

3. Le juge est gros et gras. Assis à l'ombre d'un figuier, il mange des figues bien mûres tout en regardant les gens qui travaillent pour lui. Regardant le juge en face, le roi lui demande :

— Hé, vous là, c'est vous le juge ?

— C'est bien moi. Mais je te trouve bien impoli de me parler de cette manière, espèce de paysan au nez plat !

— Si je vous parle, c'est que je voudrais savoir qui me paiera quand j'aurai fait mon travail.

4. Le juge se mit à rire et, se tournant vers son garde, il lui dit :

— Paie ce paysan, garde !

Le garde s'approche du roi et lui donne quarante coups de fouet.

— Voilà ton salaire, dit-il au roi.

Ensuite, il lui donne une houe pour qu'il se mette à cultiver le champ du juge.

(à suivre)



30. Le méchant Juge puni

1. Le roi cultive donc, mais il fait une marque au bois de sa houe avec son canif.

Toute la journée, il cultive pour le juge. Puis, le soir venu, il part comme les autres.

Le lendemain matin, on annonce devant la maison du juge que le roi vient rendre visite au juge.

2. Le juge met son plus bel habit et réunit ses amis pour recevoir le roi. Il prononce un beau discours.

Le roi l'écoute en silence, puis il lui demande :

— Alors, monsieur le juge, les gens sont-ils contents dans votre quartier?

— Oh! oui, ils sont très contents, Majesté.

— Personne n'est mécontent ?

— Non, Majesté, personne n'est mécontent.

3. Le roi s'arrête devant une case :

— Voilà beaucoup de houes, monsieur le juge, dit le roi. Vous devez avoir beaucoup d'ouvriers pour employer toutes ces houes ?

— Majesté, les gens du quartier sont si contents qu'ils aiment venir m'aider à cultiver mes champs.

Le roi cherche parmi les houes celle qu'il a utilisée la veille. Il la reconnaît par la marque qu'il y a faite.

— Voilà ma houe d'hier, dit le roi. Mais hier, vous vous rappelez, monsieur le juge, j'était votre paysan au nez plat!

4. Le juge, implore à genoux. Mais le roi n'a pas pitié du méchant juge, ni de ses méchants gardes.

Il chasse le juge, il prend toutes les richesses du juge et des méchants gardes, leurs champs, leurs maisons, et les donne aux pauvres.

C'était un bon roi.

31. Le mulet à la noria

La scène se passe en Afrique du nord.
une noria : machine qui sert à tirer l'eau d'un puits. Jacki, le mulet, doit faire tourner la roue pour que l'eau monte.

1. « Hue, Jacki ! » hurle Belkacem en tirant la bête pour l'emmener malgré elle.

Jacki, immobile et sombre, résiste comme s'il s'agissait de le conduire à l'abattoir.

« Allons, Jacki, vas-tu donc venir ? crie encore l'homme tirant avec acharnement.

— Va donc sans moi, je préfère rester ici... »

Et d'un coup de tête, Jacki, faisant lâcher sa corde, se réinstalle sans façon à la mangeoire...

2. « Ha ! ha ! ha ! soupire le Kabyle... De bon matin, tu recommences toutes tes vilaines manières ; tu te moques encore de moi ; le jour luit à peine, et tu veux déjà me tourmenter. N'as-tu pas honte ?

— Je te pose la même question, frère... Attention à mon sabot ! »

Et comme le gardien tente de s'approcher pour ressaisir la corde, Jacki esquisse une ruade.

3. A force de ruse, il est bientôt repris. L'homme, cette fois, est décidé à rester le maître. Avec la partie supérieure de la corde, il forme un lacet et, y ayant introduit la mâchoire inférieure de l'animal, l'oblige à écarter les dents : il serre, il tire... Vaincu par la douleur de ses vieilles gencives, Jacki suit ; il ne se rend pas encore ; il avance, mais en résistant et comme avec des jambes de bois.

4. « Ha ! ha ! ha ! gémit encore le Kabyle... Faudra-t-il te traîner, te porter, espèce de malin ?

(à suivre)

32. Le mulet à la noria *(suite)*

1. Le mulet lève la tête le plus haut qu'il peut pour obliger l'homme à desserrer le lacet ; il le fait glisser progressivement avec sa langue aidée de mouvements de la mâchoire. L'opération réussie, il s'immobilise de nouveau ; parfois, ironique, il attend que quelqu'un arrive au secours du gardien impuissant, mais le plus souvent, Jacki se délivre encore une fois.

On le rattrape, on le ramène, on le remorque jusqu'à la plate-forme circulaire.



2. Le voici, encore une fois, sur la piste, au pied de la noria dressée là comme une potence, le front lourd, les yeux mornes, l'encolure mordue par les tenailles du collier. Jacki secoue la tête, refuse ses oreilles, essayant d'empêcher la pose du masque; toutefois, sa résistance est bien vaincue...

3. « Hue!... » Il hésite, tire, se tord, recule légèrement, s'élance, voudrait déjà s'arrêter, tire encore, va, mordu en avant, battu par derrière. Il tire et tourne. Et son pauvre petit museau maintenant résigné, et ses naseaux, et tout son être demandent : « N'aurez-vous donc pas pitié de moi ? »

4. *Tin ! Tan !... Clic ! Clac ! Tan !*
La noria, c'est l'enfer des bêtes.
Tan ! Tan ! Tin ! Clac ! Clic ! Tin ! Tan !...
C'est comme des sanglots.

D'après Laurent ROPA
Le Chant de la Noria, éd. Messein



33. La cigale et la fourmi

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort ***dépourvue***
Quand la ***bise*** *fut venue.*
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ***subsister***
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. *»*
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, ***à tout venant,***
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ? J'en suis fort aise,
Eh bien ! dansez maintenant.

LA FONTAINE

34. Le renard et le hérisson

1. ... C'était un hérisson, un tout petit hérisson bien gras... Bien gras! cela vous étonne?... Vous croyez peut-être que les hérissons, c'est tout en piquants?... Ils ont des piquants; mais, en dessous, ce sont de petites bêtes très grasses, très tendres et très appétissantes. Il y a des gens qui en mangent et le renard voulut en manger, comme vous allez voir.

2. Ce petit hérisson, un jour, de très grand matin, cherchait sa vie dans un potager... Le jardinier ne lui faisait pas de mal, si par hasard il l'apercevait, parce que les hérissons se nourrissent de limaces, d'insectes, d'un tas de petites bêtes qui dévorent les légumes.

3. Et voilà que, tout à coup, le hérisson se trouve nez à nez avec un renard, un très grand, très puissant renard qui venait de dérober une poule, une poule tout à fait folle, qui n'était pas rentrée le soir dans le poulailler pour dormir. Il l'avait dévorée sur l'heure, et c'est cela qui sauve le petit hérisson : le renard vient de déjeuner : il n'a plus faim.

4. Cela n'empêche pas le hérisson d'avoir très peur, d'abord. Il se met en boule, dressant tous ses piquants qui font un petit bruit en frottant les uns contre les autres. Un bruit comme ça : « Fss ! »



5. Mais le hérisson voit que le renard ne lui veut pas de mal ; il se rassure. Il se détend et s'assied sur son derrière, montrant de la sorte son bon petit gros ventre blanc et rose.

« Et toi, fait-il hardiment, passe-moi donc ta belle grosse queue pour m'en faire un plumeau ! »

6. Le renard est très fier de sa queue, qui lui sert à chasser les mouches, attirées par son odeur forte.

« Cher ami, dit-il, tu m'as l'air d'un joyeux compagnon. Je t'invite à dîner pour demain. — Je veux bien, répond le hérisson. On se sent toujours honoré de fréquenter les grands de la terre ! »

(à suivre)

35. Le renard et le hérisson *(suite)*

1. Le hérisson fut exact au rendez-vous. Le renard avait attrapé une oie, une oie énorme. Le hérisson faillit tomber à la renverse quand il vit cette montagne de chair.

« Monseigneur, dit-il au renard, vous faites bien les choses ! Jamais nous n'arriverons à manger tout cela !

2. — Mais, ce n'est pas tout, fait le renard fièrement. Il y a aussi, pour commencer, les œufs ! Des œufs de pintade ! Et des fruits pour finir ! »

3. Le hérisson fait honneur aux œufs de pintade qu'il ne trouve pas mauvais, et goûte même aux fruits : toutes les bêtes aiment les fruits quand ils sont sucrés. Quant à l'oie, il fait seulement semblant d'y toucher. Mais le renard s'en régale. Tout passe dans sa panse....

4. Le hérisson a de bonnes manières. Il connaît les devoirs de la civilité :

« J'espère, dit-il, que Votre Seigneurie me fera l'honneur d'accepter qu'à mon tour je lui offre un modeste repas dans mon humble logis ! — Volontiers ! fait le renard. Demain ? — Après-demain, supplie le hérisson, pensant qu'il a besoin d'un peu de temps pour se procurer le nécessaire. — Après-demain, accorde le renard. »

5. Et voilà notre hérisson qui se met en frais. Tout ce qu'il connaît de meilleur, il le cherche, il l'entasse. Il court les potagers. Il en sort pour visiter les prairies. Un gros plat de sauterelles succulentes, des hannetons de quoi remplir un panier ; et puis des limaces, de savoureuses limaces bien juteuses !

6. Le soir du dîner arrive et le renard se présente au rendez-vous.

(à suivre)

36. Le renard et le hérisson *(suite)*

1. Bien avant l'heure, le renard arrive chez son nouvel ami, le hérisson.

« Compagnon, dit-il, claquant ses longues dents, j'ai bon appétit ! »

2. Le hérisson présente d'abord les limaces, son plat de résistance, étalé sur une feuille de chou.



« Ah! ah! fit le renard, les hors-d'œuvre! Je me rappelle avoir mangé de ça les jours où je ne trouvais rien d'autre à me mettre sous la dent! » Et il engloutit toutes les limaces d'une seule bouchée.

3. « La suite maintenant », fait-il, avec brutalité, car il n'est pas poli. Un peu honteux, le hérisson pousse devant lui hannetons et sauterelles.

« Qu'est-ce donc que cela, jure Renard. Des sauterelles! des hannetons! Te moques-tu de moi? crie-t-il comme un furieux. Et moi qui t'ai servi une oie, une douzaine d'œufs, du dessert! Mauvais plaisant! Affreux petit cochon aux poils durs! »

4. Le hérisson est très fier de son poil, mais il n'aime pas qu'on le compare à un petit cochon. Or, quand les hérissons ne sont pas contents, ils enflent leurs petites narines de rien du tout et ils reniflent. « Tu renifles! crie le renard! Tu renifles devant moi comme un malappris. Tu es laid, mon petit, tu es laid! Il n'y a pas d'animal plus laid que toi sur la terre! »

5. Le hérisson a toutes sortes de qualités, mais il manque de patience, sans doute parce qu'il vit solitaire. Il se fâche très fort :

« Et toi, renard, crois-tu que tu es beau? Tu fais le fier avec ta queue, mais tu pues, sale bête, tu pues! « Puant comme un renard », cela se dit partout. Ah! tu as encore faim! Retourne donc chez toi, puante bête! »

(à suivre)

37. Le renard et le hérisson *(suite)*

1. Renard est furieux de s'entendre traiter de puante bête par cet avorton [1] au ventre rose et gras. « Ah! c'est donc ainsi! éclate-t-il de colère, car il n'aime pas du tout qu'on parle de son odeur. Eh bien! dégoûtant individu, mon parfum, tu ne le sentiras plus! »

2. Il ouvre la gueule toute grande et engloutit le hérisson d'un seul coup.

3. Les hérissons ne peuvent pas fuir : ils ont les pattes trop courtes.

Mais celui-ci fit comme son père, sa mère et ses ancêtres : quand il fut dans la gueule du renard, il se roula en boule, en hérissant tous ses piquants. « Aïe! aïe! essaie de crier le renard.

— Vous demandiez des cure-dents, Monseigneur, en voilà! en voilà! »

4. Le renard toussait, crachait.

Il se fourrait les pattes de devant dans la gorge. Et tous ces piquants, ces détestables, ces perfides piquants, qui le saignaient, lentement, jusqu'à la mort! Ses flancs s'élevaient et se resserraient comme un soufflet de cheminée parce qu'il étouffait. Il tombe sur le côté, il remue les pattes comme si elles avaient des ressorts. Mais, dès cet instant, il ne sait plus ce qu'il fait, il agonise. Quand le hérisson voit que Renard ne remue plus, il sort de la gorge.

5. Puis il s'en alla, répétant :« Le petit est venu à bout du grand! Le petit est venu à bout du grand! »

1. *Avorton :* individu petit et mal fait.

D'après Pierre MILLE



38. La marmite

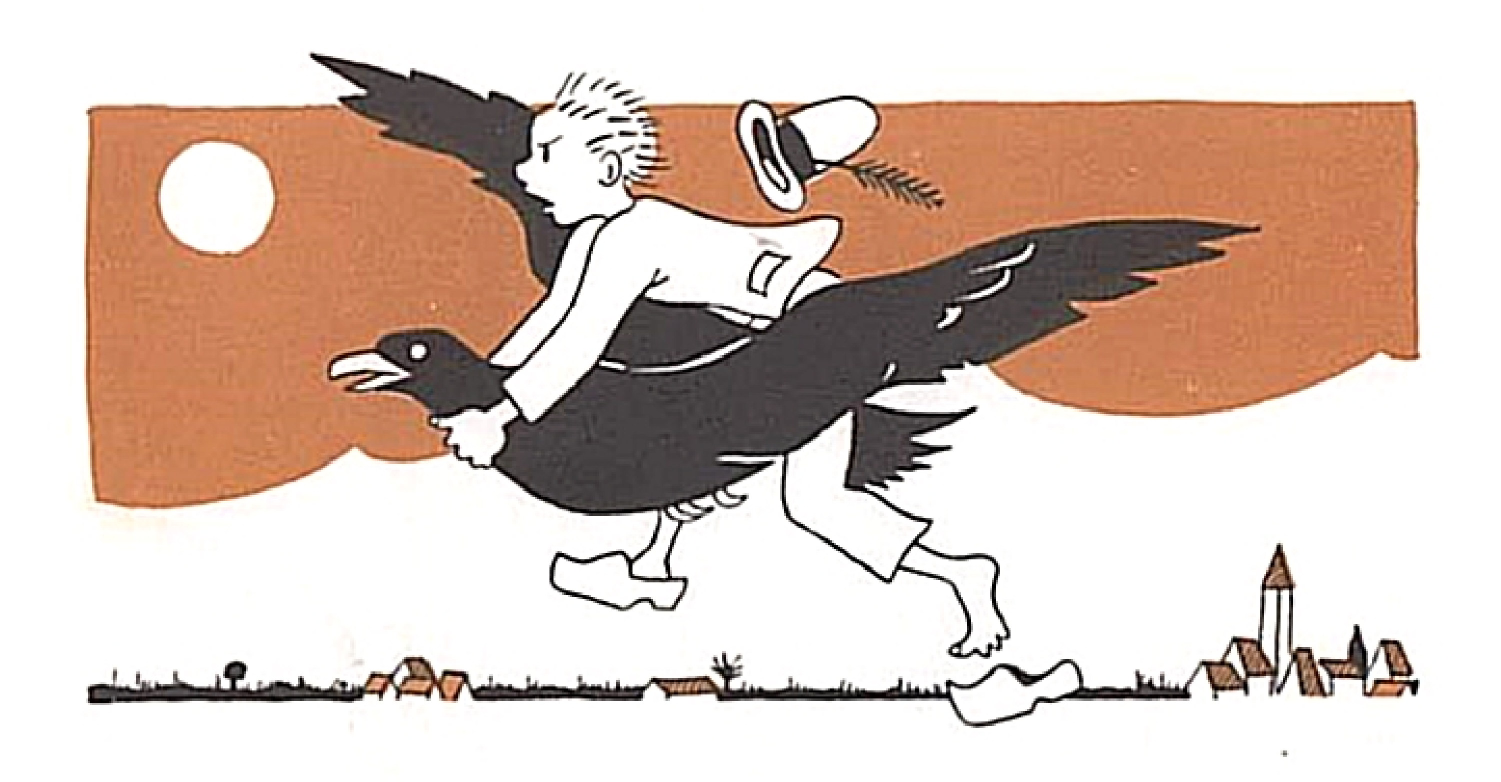
Sur le feu jaune et bleu
Chante la grosse marmite,
La marmite au pot-au-feu

La marmite au pot-au-feu
De temps en temps souffle un peu
De sa vapeur : « teuf, teuf, teu »,
Comme une locomotive.

Et quand il l'entend — mon Dieu !
Le chat qui dort dans la cendre
Entrouvre à demi les yeux.

Le feu lèche la marmite
Sans bruit et la soupe cuit.
Et l'horloge va moins vite :
Elle écoute la marmite
La marmite au pot-au-feu.

Maurice FOMBEURE
Pin Pon d'Or, Bourrelier-Colin, éd.



39. L'ivrogne sur la lune

1. Il y avait une fois, dans un village d'Irlande, un pauvre paysan qui s'appelait Daniel. Il était bon, mais pas très malin. Surtout, il avait un grand défaut : il buvait trop et se soûlait souvent. Sa femme Judith, n'arrivait pas à le corriger.

2. Un jour qu'il y avait fête au village, Daniel passa la journée riant et causant avec ses amis. Il but aussi, hélas ! et beaucoup trop ! Ses amis le quittèrent ; puis Daniel, la nuit venue, se décida, lui aussi, à rentrer à sa maison où sa femme l'attendait.

3. Or, en route, il lui arriva des choses extraordinaires. « Je m'en allais, raconta-t-il plus tard, en pensant à la belle journée que je venais de passer. Comme j'arrivais à la rivière, je me mis à regarder le ciel tout rempli d'étoiles ; tout à coup mon pied glissa et je tombai dans l'eau. J'allais me noyer lorsqu'un aigle aux ailes immenses me proposa de me tirer de ce mauvais pas et de m'emporter dans ma maison. Je m'assis sur son dos, enlaçai mes bras autour de son cou pour ne pas tomber et l'aigle prit son vol.

4. Je suppliai l'aigle de filer droit vers ma demeure. Mais l'aigle s'élevait de plus en plus dans le ciel. Bientôt nous dépassâmes les nuages et nous arrivâmes enfin, mais, devinez où ? A la lune !

5. « Daniel, me dit le méchant aigle, assieds-toi sur la lune, car je suis fatigué. — Mais je vais tomber ! — Comme tu voudras ! Je refuse de te porter plus longtemps. Au printemps dernier, tu m'as enlevé mon nid. Me voilà vengé à présent ! » Et l'aigle s'enfuit en ricanant...

(à suivre)

40. L'ivrogne sur la lune *(suite)*

1. ... Daniel, l'ivrogne, se souvint alors de ce malheureux nid d'aigle qu'il avait bien enlevé, et dont il avait tué les petits. Mais que faire sur ce rocher de lune, en pleine nuit, loin des siens, de ses enfants, de sa bonne Judith qui devait se faire du souci pour lui ?

2. « Tandis que j'étais là, plongé dans le plus profond désespoir, un des habitants de la lune apparut.

— Que fais-tu là ? me dit-il. De quel droit viens-tu dans ce royaume ? Tu n'es pas des nôtres, que je sache !

— Je ne demande pas mieux que de partir, dis-je. Mais comment faire ?

— Cela ne me regarde point, dit l'autre, mais il faut que tu partes ! Comme je ne bougeais point, il me donna un coup si violent que je perdis pied et que je roulai dans le vide, la tête en bas.

3. — Cette fois, me dis-je, c'est fini, et je poussai un grand cri !

Adieu ma femme, ma bonne Judith, mes chers enfants. Et je tombais de plus en plus vite... Il me semblait maintenant que j'étais au-dessus des vagues !

4. — Plouf ! me voilà au milieu des vagues !

Comme j'essayais de me sauver à la nage... je m'éveillai... et j'entendis une voix courroucée qui criait à mes oreilles :

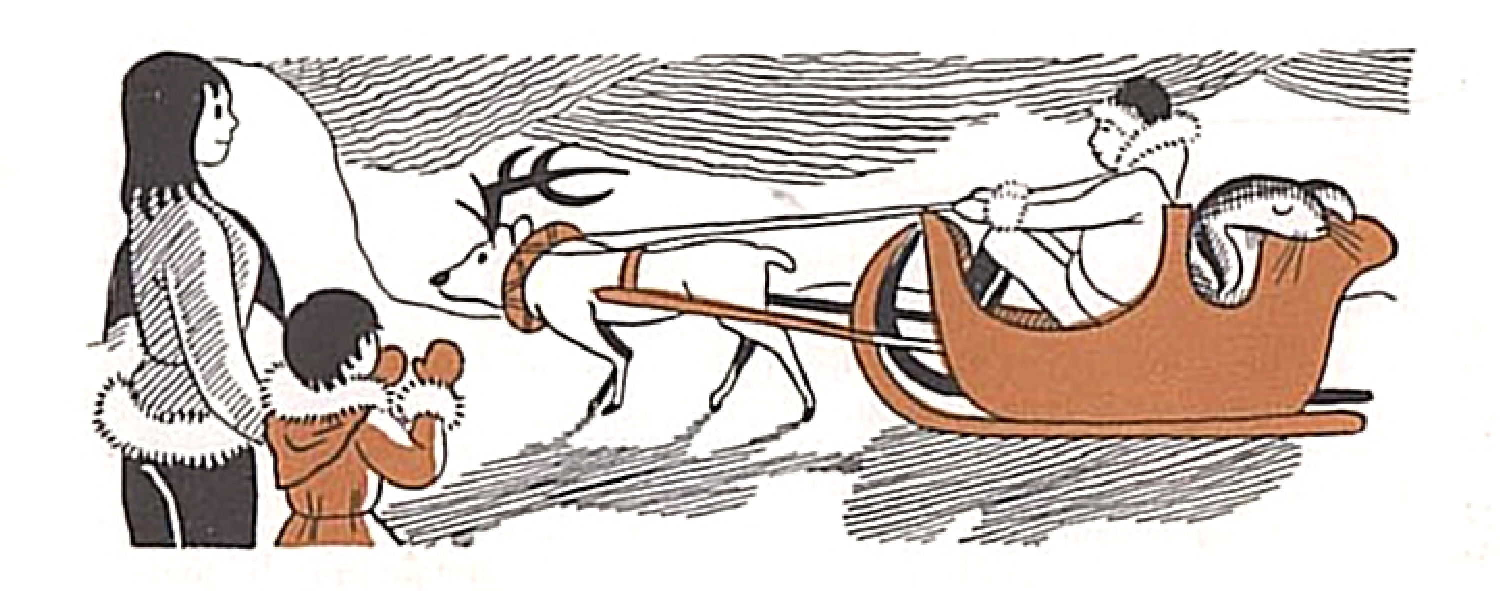
5. — Tu ne te corrigeras donc jamais, ivrogne ! Avant de te jeter par terre comme une bête, tu pourrais au moins choisir un endroit propre !

6. — C'était ma bonne Judith qui m'adressait ces douces paroles et me jetait un seau d'eau à la figure et sur le corps pour me dégriser et me laver de la boue dans laquelle j'étais tombé.

7. — Cette douche acheva de me dégriser, en effet, et, tout honteux, je me promis de ne plus me livrer à la boisson. »

D'après A. SEIGNETTE





41. Tiamok, le petit Esquimau

1. Pendant des lunes et des lunes, ma mère Piruana a logé son bébé nu dans son capuchon de fourrure. Là, elle me tendait de bons morceaux de phoque cru à grignoter. Puis un jour elle a dit :

— Mon fils grandit. Je lui fais des habits.

2. Elle a choisi de douces peaux de renne, une peau de carcajou à longs poils pour les garnitures, une peau de petit phoque pour les semelles des bottes. Avec ses dents elle a tordu des nerfs pour en faire un fil merveilleux. Et elle a coupé les habits et les a cousus, et elle a habillé son enfant.

3. — Mon fils aîné va apprendre à tirer avec moi ! a dit mon père Niakoluk. Dans la neige il a taillé un petit ours blanc, m'a fait un arc et des fléchettes et m'a montré à les lancer sur l'ours de neige.

4. Mon père est très patient. Il n'y a jamais de colère dans sa bouche. Quand il revient de la chasse ou de la pêche, tout le monde crie de joie ; car dans son traîneau il y a un ours ou un phoque ou un morse aux longues dents, qu'il a tué à lui tout seul.

5. Ma mère met l'huile du phoque à fondre dans la lampe, et nous nous regardons et nous voyons nos sourires. Puis nous nous mettons à manger la bonne viande crue et à dormir et encore à manger, tout cela à la fois. Et nous sommes heureux.

6. Pourtant il est venu un printemps où la viande a manqué pour mes frères et mes sœurs. Le plus jeune pleurait dans le capuchon de ma mère. Les autres ont couru avec moi le long de la mer pour chercher des bois flottés : avec ces bois mon père peut faire des manches à ses harpons. Un jour nous avons trouvé de longs bois durs, blancs et brillants :

7. — Des os de baleine! a dit mon père. Ae! les bons enfants! Je vais faire un umiak (canot de peaux) et nous irons ailleurs chercher à manger.

(à suivre)

42. Tiamok, le petit Esquimau *(suite)*

1. Avec les os de baleine et des peaux de phoque et des nerfs de caribou, mon père a fabriqué l'umiak. Il dansait sur l'eau quand j'étais dedans, et j'avais peur.

— Ae! dit mon père. Cela ira. Apporte-moi beaucoup de vessies.

2. Nous avons soufflé dans les vessies et mon père les a liées autour de l'umiak. Puis ma mère a porté dedans les harpons et les épieux, le couteau d'ivoire de morse, les pierres à faire du feu et la lampe. Nous nous sommes couchés au fond avec les chiens. Ma mère tenait un bâton :

— Sur le premier qui bougera, je cognerai, a-t-elle dit.

Car nous aurions pu faire retourner l'umiak en bougeant tous ensemble.

3. Mon père a ramé. Et nous sommes arrivés dans une île où il y avait beaucoup d'oiseaux : comme un nuage dans le ciel. Mon père a dit : « Ce sont des eiders. » Nous avons couru sur l'île et voilà, à chaque trou il y avait un nid d'eiders avec des œufs. Nous avons mangé des œufs et même des eiders quand ils ont perdu leurs plumes et que nous avons pu les attraper. Ae! c'était bon.

4. Mon père a fait des hameçons et des harpons, et m'a appris à pêcher du poisson. J'en ai porté à ma mère qui a dit :

— Tiamok est un vrai fils aîné. Il sait nourrir ses petits frères et sœurs.

Ae! C'est moi qui ai montré au dernier petit frère à recracher les arêtes. Tous mes frères et sœurs sont devenus beaux.

5. Il faisait chaud; mon père avait dressé une tente. Puis les vents froids sont venus : la mer a gelé. Les vagues se sont arrêtées une à une, en l'air; il n'y avait plus au large qu'une flaque d'eau libre, vert foncé, presque noire. Enfin la flaque a disparu aussi.

— Voilà enfin l'hiver et voilà les bonnes chasses! a dit mon père.

Et tous nous avons dit : « Ae! ... Et nous l'avons suivi sur la glace, pour revenir sur la grande terre.

(à suivre)



43. "Voilà l'ours de Tiamok"

1. Quand la neige est apparue nous avons été contents.
Mon père a léché son couteau d'ivoire et a bâti un grand iglou de neige taillée. Ma mère a empilé les fourrures sur la banquette. Il faisait chaud dans l'iglou. Mais il n'y avait rien à manger.

— Niakoluk va chercher l'ours, a dit mon père.

Moi son fils aîné, je me suis levé et j'ai dit :

— Tiamok y va aussi.

2. Mon père a pris ses épieux et son couteau. J'ai lié les chiens au traîneau et nous sommes partis ensemble. La glace était belle et lisse sous la neige.

— Il faut chercher les traces, a dit mon père.

J'ai regardé et voilà, j'ai vu des traces de gros pieds sans bottes, encore fraîches dans la neige. J'ai arrêté le traîneau. Mon père et moi nous avons avancé doucement. Le vent était contre nous et faisait fumer la neige.

— Là, ai-je dit avec mon doigt.



3. Il y avait une masse blanche à un lancer de pierre.
Mon père s'est avancé sur ses genoux avec les épieux serrés dans chaque main. Il les a lancés presque ensemble sur la masse blanche qui s'est dépliée et a rugi. Et du sang rouge a fumé sur la neige. Mon père s'est approché avec son grand couteau et a tué tout à fait l'ours. Mais il a dit :

— C'est l'ours de Tiamok : c'est lui qui l'a vu le premier.

4. Il m'a aidé à le lier et à le rouler sur le traîneau.
Comme les chiens sont revenus vite ! Mes yeux se brouillaient à regarder leurs pattes.

— Voilà l'ours de Tiamok ! a crié mon père à ceux de l'iglou. Il sera un bon chasseur. Bientôt il tuera lui-même son premier phoque et son premier renne.

5. Toute ma famille a dit : « Ae ! » et nous avons mangé l'ours. J'ai donné la peau à ma mère, pour se faire un beau sac où dormir.

Et maintenant il n'y a plus de paroles dans ma bouche.

François MARION



44. Le vagabond



Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va, mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !
Suivant le hasard qui l'emporte,
Il chemine de porte en porte.

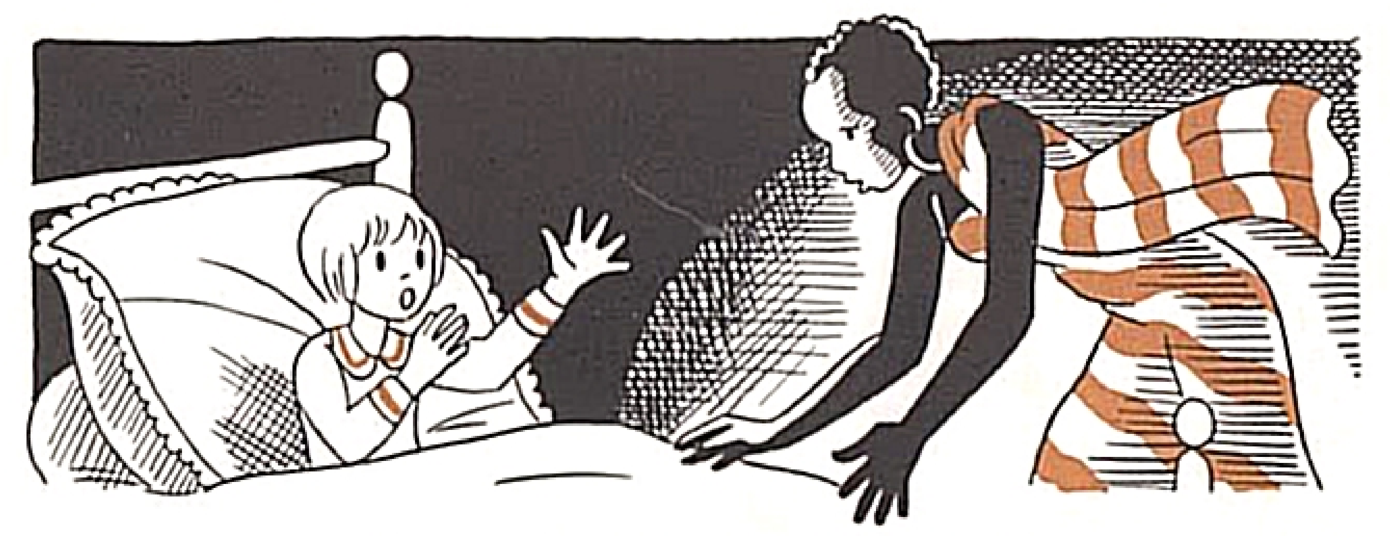
Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de **cornouiller,**
Il fait plus de pas qu'un **roulier**

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à **longues queues**
Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans ce lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Jean RICHEPIN
La Chanson des Gueux, Fasquelle éd.

Cornouiller : arbre d'un bois très dur.
Un roulier : un voiturier qui transporte des marchandises.



45. Youma et le serpent

1. Youma était seule à la maison avec l'enfant. Soudain elle fut éveillée de son sommeil en entendant Mayotte crier : « J'ai peur ! oh ! j'ai peur ! »

La veilleuse qui brûlait habituellement s'était éteinte, et la petite Mayotte avait peur.

« N'aie pas peur ! dit Youma en se levant vivement pour la caresser.

— Oh ! il y a quelque chose dans la chambre ! » dit l'enfant.

Elle avait entendu des bruits furtifs.

— Non, tu as rêvé. Je vais allumer la veilleuse. »

2. Youma étendit la main, tâta pour trouver les allumettes sur la table de nuit : elle ne put les trouver, et se souvint qu'elle les avait laissées dans le salon. Alors elle se dirigea vers la porte, et soudain son pied se posa sur quelque chose qui glaça tout son sang, quelque chose de froid qui vivait... Elle porta immédiatement tout le poids de son jeune corps sur son pied gauche, elle ne sut jamais dire pourquoi.

3. Sous son talon nu, l'animal qu'elle tentait d'écraser se tordait avec une force qui la fit presque tomber ; et, au même instant, elle sentit quelque chose s'enrouler autour de sa cheville, enlaçant toute la chair du talon jusqu'à la cuisse avec une force meurtrissante ; c'étaient les anneaux d'un serpent.

4. Elle tendit tous ses muscles et affermit son pied sur l'ennemi invisible ; le serpent se tordit en vain pour essayer d'échapper. Déjà la terreur de Youma s'était dissipée, et elle ne ressentait plus que la colère calme de la résolution.

5. Elle appela doucement l'enfant ;

« Ne bouge pas avant que je ne te le dise. Reste dans ton lit. Il y a une bête dans la chambre.

— Aïe ! Aïe ! sanglota l'enfant terrifiée. Qu'est-ce que c'est ?

— N'aie pas peur. Je la tiens, elle ne peut pas te mordre si tu ne quittes pas ton lit. Je vais appeler Gabriel. Ne bouge pas, chérie ! »

Et de toute la force de sa voix claire, Youma appela : « Au secours ! Au secours ! Eh ! Gabriel ! »

(à suivre)

46. Youma et le serpent *(suite)*

1. — « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? pleurait la petite fille.

— Ne crie pas comme ça, ou je vais me fâcher... Comment puis-je voir ce que c'est dans le noir ?... »

Elle appela de nouveau au secours, et puis encore !

2. Comme le serpent était fort, Youma sentait sa force diminuer déjà sous la pression glacée, toujours plus forte...

Les domestiques, dans le bâtiment voisin, paraissaient dormir comme des morts... Et si l'enfant quittait son lit, malgré sa défense ?...

3. « Oh ! on vient ! s'écria Mayotte, Gabriel vient ! »

Elle avait aperçu le scintillement de la lanterne à travers les volets.

« Mais, la porte est fermée ! Reste dans ton lit, sans quoi tu seras mordue si tu bouges. »



Le salon s'emplit de voix et du bruit de pas. Puis on poussa la porte de la chambre à coucher.

« Elle est fermée, cria Youma. Mais enfoncez-la, brisez-là ; je ne puis pas bouger. »

4. Un fracas ! La pièce s'emplit du reflet des lanternes. Et alors Youma vit qu'elle tenait la gorge du serpent sous son pied, tandis que le reptile tendait sa tête hideuse contre son talon.

« Ne bougez pas, cria la voix de Gabriel. Restez tranquille. »

5. Youma demeura immobile. Gabriel était près d'elle, son coutelas ouvert à la main.

« Tenez fort ! Tenez fort ! Ne remuez pas ! »

Alors, elle vit l'éclair de l'acier et la tête tranchée du serpent bondir à terre, les yeux comme des charbons ardents. Au même instant, les anneaux se desserrèrent et Youma leva son pied. Le corps du reptile se tordit et essaya de ramper, le couteau s'abattit encore.

C'était un serpent de six pieds de long.

D'après LAFCADIO HEARN
Youma, Mercure de France

47. Les mauvaises compagnies

1. Golo-le-Singe rencontra Katakar-le-Caméléon. « Oncle Katakar, as-tu la paix ?

— La paix seulement ! répondit Katakar d'assez mauvaise humeur, car Katakar le sage, se méfie du singe et il a bien raison.

— Où donc se dirigeaient vos jambes si sages, mon oncle ? demanda Golo avec curiosité.

— Je m'en allais vers« Vise-Grenier », pas bien loin d'ici.

— Eh bien ! mon oncle, je t'accompagne, je me ferai à ton allure. »

2. Ils allèrent donc ensemble. Golo essayant en vain de se régler sur l'allure balancée et hésitante de son compagnon. Le soleil brûlait dur au-dessus de leur tête et ils n'avaient pas encore parcouru la moitié du chemin qu'ils s'arrêtèrent à l'ombre déchiquetée d'un palmier. A ce palmier, pendait une calebasse-gourde.

3. « Tiens, fit Golo, le propriétaire de ce palmier, espère une bonne récolte de vin de palme, mais nous mouillerons bien nos gorges avant lui, car il fait vraiment chaud.

— Mais ce vin de palme n'est pas à nous, protesta Caméléon, tout indigné.

— Et puis après ? » interrogea le singe.

Golo avait déjà décroché la gourde et buvait à grands traits.



4. Quand il eut bu tout le liquide frais, mousseux et pétillant, il laissa tomber la gourde et déclara :

« Le vin de palme de N'Gor était vraiment délicieux. Nous pouvons continuer notre chemin, mon oncle. »

5. Ils repartirent. Ils n'étaient pas encore bien loin lorsque N'Gor, qui avait trouvé sa gourde en miettes au pied de l'arbre, les rattrapa :

« On a volé mon vin et cassé ma gourde ! »

Caméléon se tut, se gardant bien d'accuser son compagnon.

« Moi, je connais le coupable », dit le singe. Katakar tourna un œil et regarda Golo.

« C'est celui-là », fit Golo en désignant d'un index Katakar...

(à suivre)

48. Les mauvaises compagnies *(suite)*

1. Katakar s'indigna :

« Comment, c'est moi ? suffoqua-t-il. C'est toi qui l'as bu !

— N'Gor, dit le singe, nous allons marcher tous les deux, ce menteur et moi, et tu verras que c'est celui qui titube qui a bu ton vin de palme. »

Ayant dit, il marcha, s'arrêta bien droit :

« Suis-je ivre, moi, demanda-t-il, puis il commanda : Marche, maintenant, toi, Caméléon, toi qui dis ne pas être ivre ! »

Katakar avança, puis s'arrêta en titubant, comme le font tous les caméléons de la terre.

« Regarde N'Gor, dit Golo, un buveur ne peut se cacher. »

2. N'Gor prit Katakar le Caméléon, le battit vigoureusement et lui dit en l'abandonnant :

« Si je ne t'ai pas tué cette fois-ci, remercie Dieu et ton camarade. »

3. N'Gor s'en retourna vers son palmier et les deux voyageurs reprirent leur chemin. Vers le soir, ils atteignirent les champs d'un village :

« J'ai froid, dit Katakar, nous allons, pour nous réchauffer, mettre le feu à ce champ.

— Non pas, certes ! dit le singe.

— Je te dis que nous allons incendier ce champ », affirma Caméléon, qui alla chercher un tison et mit le feu au champ. Mais il n'en brûla qu'une partie et le feu s'éteignit vite.

4. Les gens du village avaient cependant aperçu la flambée. Ils étaient accourus : « Qui a mis le feu à ce champ ?

— Je ne sais pas, dit Katakar, j'ai vu la flamme, je me suis approché.

— Comment ? s'étonna le singe, tu ne veux tout de même pas dire que c'est moi qui ai incendié le champ !

— Regardez donc nos mains », dit Katakar.

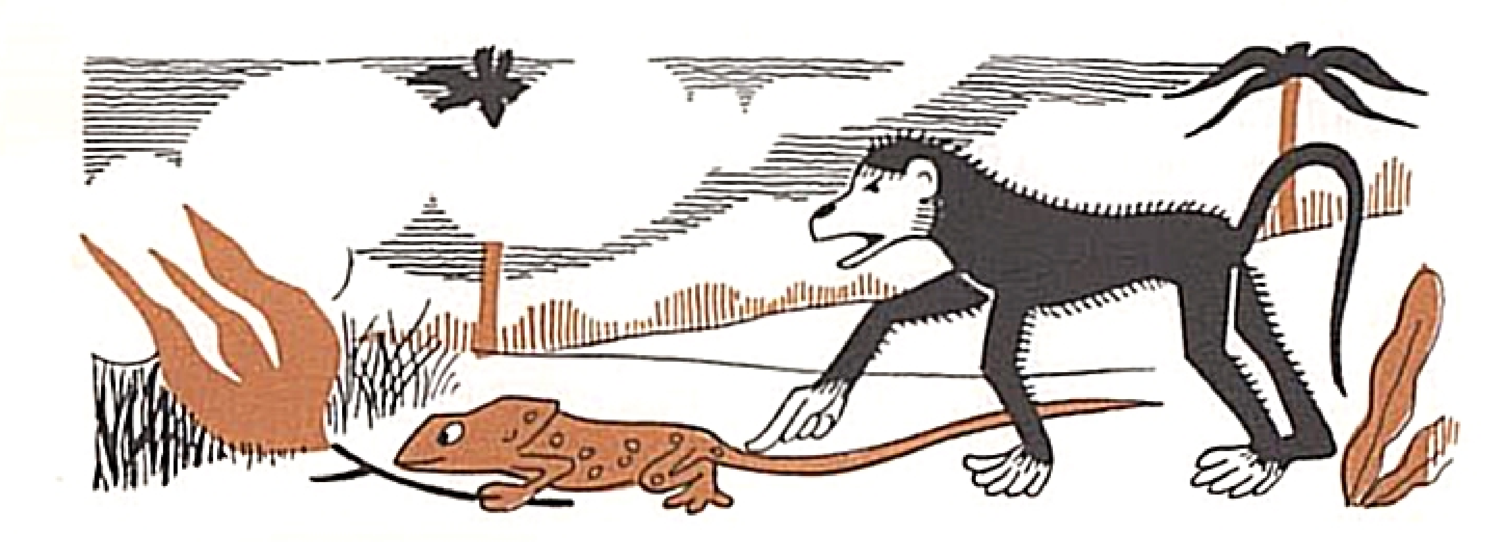
Caméléon tendit le premier sa main : elle était blanche et nette.

« Fais maintenant voir les tiennes ! » dit le Caméléon à Golo. Les paumes de Golo étaient noires.

« Regardez, triompha Katakar, l'incendiaire ne peut se cacher ! »

5. On attrapa Golo qui reçut la plus belle des corrections.

D'après Diop BIRAGO
Les contes d'Amadou-Koumba. — Présence Africaine



49. Pastorale des petits cochons

Sous la garde d'un gamin
Qui tient une **gaule** *en main,*
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le long du ruisseau floflotant
Ils suivent, tout en ronflotant,
La blouse large au dos flottant,
De toile bleue.

Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et **folichons**,
Remuant le tire-bouchon
Que fait leur queue...



Puis, quand là-bas, à l'occident,
Coulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Touche les roses,

Paisiblement, couchés en rond,
*Près de l'***auge** *peinte en marron,*
Bien repus, ils s'endormiront
Les cochons roses.

Edmond ROSTAND
Poésies, Fasquelle éd.

50. Le preneur de rats

1. Il y a bien des années, les gens d'un village d'Allemagne eurent beaucoup à souffrir des rats. Il en venait du nord en si grand nombre que la terre en était toute noire. Tout, dans le village, était dévoré et la famine guettait le pays.

2. Souricières, ratières, pièges, poisons, tout était inutile. On avait fait venir par bateau onze cents chats ; mais ils ne purent porter remède au fléau car, pour mille rats qu'on arrivait à tuer, il en venait dix mille plus affamés encore que les premiers.

3. Or, voilà qu'un certain vendredi, se présente devant le maire du village un homme grand, bouche largement fendue, habillé d'une veste rouge et coiffé d'un chapeau pointu, avec culottes et souliers tout garnis de rubans. Il offre au maire de délivrer la ville de tous les rats qui la désolent, moyennant une bonne somme d'argent. Vous pensez si le maire et ses conseillers furent tout de suite d'accord !

4. Aussitôt, l'homme étrange tire de son sac une flûte, se plante sur la place du marché, et commence à jouer un air que personne n'a jamais entendu. Or, voilà qu'en entendant cet air, de tous les greniers, de tous les trous des murs, de dessous les toits, rats et souris, par centaines, par milliers, accourent à lui. L'étranger, toujours flûtant, s'achemine vers la rivière, et là, il entre dans l'eau suivi de tous les rats qui furent aussitôt noyés.

5. Il restait cependant, dans la ville, un vieux rat tout blanc, si vieux qu'il ne pouvait plus marcher. Le magicien l'envoya chercher par un jeune rat. Les deux arrivèrent bientôt, le plus jeune tirant l'autre par la queue, entrèrent dans la rivière et se noyèrent comme leurs camarades : la ville était débarrassée de tous ses rats !

6. Cela fait, le magicien se présenta devant le maire pour toucher la récompense promise.

(à suivre)



51. Le preneur de rats *(suite)*

1. ... Le magicien, preneur de rats, se présente devant le maire pour toucher la récompense qu'on avait promis de lui donner s'il parvenait à débarrasser la ville de tous ses rats. Mais le maire et ses conseillers se dirent : « Voilà que nos rats sont tous noyés ! qu'avons-nous à craindre ? » Et ils ne lui donnèrent qu'une toute petite partie de la somme promise. L'homme cria à l'injustice : ce fut en vain. Alors il menaça de se venger : ces gens se mirent à rire, puis ils le chassèrent en le traitant, pour se moquer de lui, de « preneur de rats ». Et tous les enfants de la ville, à grands cris, le traitèrent, eux aussi, de « preneur de rats ».

2. Alors, le vendredi suivant, à l'heure de midi, voilà que le magicien reparut sur la place du marché, mais, cette fois, avec un chapeau d'un rouge éclatant dont le bord était relevé de façon bizarre. Il tira de son sac une autre flûte, toute différente de la précédente et, dès qu'il eut commencé d'en jouer, tous les enfants de la ville, de six à quinze ans, coururent à lui et sortirent de la ville à sa suite.

3. Les habitants étonnés suivirent de loin la troupe. Ils virent le joueur de flûte entrer avec tous les enfants dans une caverne de la montagne. Le son de la flûte leur parvint quelque temps encore, puis il diminua peu à peu ; enfin, l'on n'entendit plus rien. Les enfants avaient disparu et, depuis lors, on n'en eut jamais de nouvelles.

Adapté de Prosper MÉRIMÉE
La Chronique du règne de Charles IX

52. La vengeance du grillon

1. Un jour, le loup posa sa grosse patte velue sur la petite chaumière d'un grillon qui chantait sur le pas de sa porte.

La cheminée de la maison fut ainsi démolie et le chanteur se fâcha : « Tu ne pouvais donc pas faire attention, maladroit ? J'avais mis si longtemps pour creuser la cheminée de ma maison ! »



2. Et le grillon s'étant mis à pleurer, Jean-le-Loup se moqua de lui : « Tu n'es qu'un lâche ! dit la petite bête en colère. Reviens demain ; j'aurai mes amis, prends les tiens, nous nous battrons à mort ! »

Le loup accepta le défi.

3. Le lendemain, Jean-le-Loup vint avec le renard, le putois, la fouine, la belette. Le petit grillon avait appelé à son aide sa nièce, l'abeille, sa tante, la guêpe, son cousin, le frelon, et sa sœur, la cigale.

A l'heure dite, le pré où habitait le grillon devint un champ de bataille. Il faisait chaud...

« Es-tu prêt ? demanda le loup en riant, car la pensée de ce combat l'amusait fort.

— Je t'attends », dit le grillon.

4. Et la cigale, du haut de sa branche de chêne, se mit à commander les troupes ainsi qu'un général :

« Nièce l'abeille, près de l'oreille ! Tante la guêpe, près de la tête ! Cousin frelon, près des talons ! »

Aussitôt abeille, guêpe et frelon d'obéir, qui piquant à l'oreille, qui piquant à la tête, qui piquant aux talons.

5. L'armée du chanteur s'en donnait à cœur-joie ; l'armée de Jean-le-Loup piquée de toutes parts, fut bientôt en déroute. Le grillon était vengé.

Jean NESMY *(Jean-le-Loup)*



53. Le champ de la pauvre femme

1. Une pauvre femme possédait un petit champ tout près des jardins du chef. Celui-ci, voulant agrandir ses terres, fit proposer à cette femme de lui vendre son champ ; mais elle refusa, disant qu'elle ne renoncerait jamais à l'héritage de ses ancêtres.

Le chef alors envoya son intendant et celui-ci s'empara par la force du champ de la pauvresse.

2. La femme, au désespoir, alla raconter sa peine au juge Béchir et lui demanda ce qu'elle devait faire. Le juge pensa que ce chef, pas plus qu'un autre, n'avait le droit de s'emparer du bien d'autrui et il réfléchit au moyen de lui faire comprendre la gravité de sa faute.

3. Un jour que le chef, environné de sa cour, festoyait sur le terrain volé à la pauvre femme, on vit arriver Béchir, monté sur un âne, et portant dans ses mains un sac vide.

4. Le chef, étonné, lui demanda ce qu'il voulait.

« Mon chef, répond Béchir, je viens te demander de remplir ce sac de la terre que tu foules en ce moment à tes pieds. Le chef y consent aussitôt ; le juge emplit son sac de terre. Quand il est plein, il le laisse debout, puis, s'approchant du chef, il le supplie d'avoir la bonté de l'aider lui-même à charger le sac sur son âne.

5. Le chef rit de la proposition et vient pour soulever le sac, mais il n'y parvient pas et il se plaint de son poids énorme.

« Chef, dit alors Béchir, ce sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ que tu as volé à une de tes sujettes ; comment soutiendras-tu le poids de ce champ quand tu paraîtras devant le grand juge ? »

6. Le chef, frappé de cette comparaison, reconnut sa faute et, sur l'heure, il rendit à la femme le champ dont il l'avait dépouillée.

D'après FLORIAN

54. Le petit Chaperon rouge

1. Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût pu voir : sa mère en était folle, et sa grand-mère plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien que, partout, on l'appelait le petit Chaperon rouge.

2. Un jour, sa mère ayant fait cuire des galettes, lui dit :
« Va voir comment se porte ta mère grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

3. Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère grand qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt.

4. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit :
« Je vais voir mère grand et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.
— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le loup.
— Oh ! oui, dit le petit Chaperon rouge, c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village.
— Eh bien ! dit le loup, je veux l'aller voir aussi : je m'en vais par ce chemin-ci et toi par ce chemin-là ; et nous verrons qui plus tôt y sera. »

5. Le loup se mit à courir de toutes ses forces par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

(à suivre)



55. Le petit Chaperon rouge *(suite)*

1. Le loup ne fut pas long à arriver à la maison de la mère grand ; il heurte : toc, toc.

« Qui est là ?

— C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

La bonne mère grand, qui était dans son lit parce qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la chevillette et la porte s'ouvrira. »

2. Le loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Il se jeta sur la bonne femme et la dévora. Ensuite il ferma la porte et s'en alla se coucher dans le lit de la mère grand.

Le petit Chaperon rouge, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc.

— « Qui est là ? »

3. Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord ; mais croyant que sa mère grand était enrhumée, elle répondit : « C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

Le loup lui cria, en adoucissant un peu la voix : « Tire la chevillette et la porte s'ouvrira. »

Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

4. Le loup, en la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche et viens te coucher avec moi. »

Le petit Chaperon rouge se déshabille et va se mettre dans le lit où elle fut bien étonnée de voir comme sa mère grand était faite.

5. Elle lui dit : « Ma mère grand, que vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, ma fille !

— Ma mère grand que vous avez de grandes jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant !

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles !

— C'est pour mieux écouter, mon enfant !

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux !

— C'est pour mieux te voir, mon enfant !

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !

— C'est pour te manger ! »

En disant ces mots, le loup se jeta sur le petit Chaperon rouge et le mangea.

Ch. PERRAULT

Chevillette : petite cheville de bois qui tenait la porte fermée.



56. Les canards

Ils vont, les petits canards
Tout au bord de la rivière
Comme de bons campagnards,
Barboteurs et frétillards,
Heureux de trouver l'eau claire,
Ils vont, les petits canards.
Marchant par groupes épars
D'une allure régulière,
Comme de bons campagnards
Chacun avec sa commère
Ils vont, les petits canards.

Rosemonde GÉRARD
Les Pipeaux, Fasquelle éd.



57. Le lièvre se moque du hérisson

1. Cette histoire, enfants, va vous paraître un mensonge, et pourtant elle est vraie; car mon grand-père, de qui je la tiens, ne manquait jamais, quand il me la racontait, d'ajouter : « Il faut pourtant qu'elle soit vraie; sans cela on ne la raconterait pas. » Voici l'histoire, telle qu'elle s'est passée.

2. C'était dans une matinée d'été, pendant le temps de la moisson, précisément quand le **sarrasin** est en fleur. Le soleil brillait dans le ciel, le vent du matin soufflait sur les blés, les alouettes chantaient dans l'air, les abeilles bourdonnaient : toutes les créatures étaient dans la joie et le hérisson aussi.

3. Celui-ci se tenait devant sa porte; il avait les bras croisés, regardait couler le temps et chantait sa petite chanson. Tandis qu'il chantait ainsi à mi-voix, il eut l'idée de faire quelques pas dans la plaine et d'aller voir comment poussaient les navets.

4. Les navets étaient tout près de sa maison et il avait l'habitude d'en manger, lui et sa famille; aussi les regardait-il comme lui appartenant. Sitôt dit, sitôt fait. Le hérisson ferma la porte derrière lui, et se mit en route.

5. Il était à peine hors de chez lui et il allait justement tourner un petit buisson qui bordait le champ de navets, quand il rencontra le lièvre, qui était sorti dans une intention toute semblable pour aller visiter ses choux.

6. Quand le hérisson aperçut le lièvre, il lui souhaita amicalement le bonjour. Mais le lièvre, qui était un grand personnage à sa manière, et de plus très fier de son naturel, ne rendit pas le salut au hérisson, mais lui dit, d'un air moqueur :

« Comment se fait-il que tu coures comme cela les champs par une si belle matinée ?

— Je vais me promener, dit le hérisson.

— Te promener! dit en riant le lièvre; il me semble qu'il te faudrait pour cela d'autres jambes !»

(à suivre)

Sarrasin : ou « *blé noir* », plante alimentaire des terrains pauvres.

58. Le hérisson défie le lièvre à la course *(suite)*

1. Cette réponse déplut extraordinairement au hérisson ; car il ne se fâchait jamais, excepté quand il était question de ses jambes, précisément parce qu'il les avait torses de naissance.

« Tu t'imagines peut-être, dit-il au lièvre, que tes jambes valent mieux que les miennes ?

— Je m'en flatte, dit le lièvre.

— C'est ce qu'il faudrait voir, repartit le hérisson ; je parie que, si nous courons ensemble, je courrai mieux que toi.

— Avec tes jambes torses ! Tu veux te moquer, dit le lièvre ; mais soit, je le veux bien, si tu en as tant d'envie. Que gagnerons-nous ?

— Une belle pièce d'or et une bonne bouteille, dit le hérisson.

— Accepté, dit le lièvre ; faisons l'épreuve sur-le-champ.

— Cela n'est pas si pressé, dit le hérisson ; je veux d'abord rentrer chez moi et manger un morceau ; dans une demi-heure, je serai au rendez-vous. »

2. En chemin, il se disait : « Le lièvre se fie à ses longues jambes, mais je lui jouerai un tour. »

En arrivant chez lui, le hérisson dit à sa femme : « Femme, habille-toi vite ; il faut que tu viennes aux champs avec moi.

— Qu'y a-t-il donc ? dit la hérissonne.

— J'ai parié avec le lièvre une belle pièce d'or et une bonne bouteille que je courrais mieux que lui, et il faut que tu sois de la partie.

— Bon Dieu ! mon homme, dit du haut de sa tête la femme du hérisson, es-tu dans ton bon sens ou as-tu perdu la cervelle ? Comment prétends-tu lutter à la course avec le lièvre ?

— Tais-toi, femme, dit le hérisson ; c'est mon affaire. Marche, habille-toi et partons. »

3. Comme ils cheminaient ensemble, le hérisson dit à sa femme : « Fais bien attention à ce que je vais te dire. Nous allons courir dans cette grande pièce de terre que tu vois. Le lièvre court dans un sillon et moi dans l'autre. Nous partirons de là-bas. Tu n'as qu'à te tenir cachée dans le sillon, et, quand le lièvre arrivera près de toi, tu te montreras à lui en criant : Me voilà ! »

(à suivre)

59. La victoire du hérisson *(suite)*

1. Tout en disant cela, ils étaient arrivés ; le hérisson marqua à sa femme la place qu'elle devait tenir et il remonta le champ. Quand il fut au bout, il y trouva le lièvre, qui lui dit : « Allons-nous courir ?

— Sans doute », reprit le hérisson.

2. Chacun se plaça dans son sillon. Le lièvre dit : « Une, deux, trois ! » et partit comme un tourbillon. Le hérisson fit trois pas, puis se tapit dans le sillon et y demeura coi.

3. Quand le lièvc fut arrivé, à grandes enjambées, au bout de la pièce de terre, la femme du hérisson lui cria : « Me voilà ! ». Le lièvre fut tout étonné et s'émerveilla fort. Il croyait bien entendre le hérisson lui-même, car la hérisonne ressemble parfaitement au hérisson.

4. Le lièvre dit : « Le diable est là pour quelque chose. » Il cria : « Recommençons ; encore une course. » Et il courut encore, partant ainsi qu'un tourbillon, si bien que ses oreilles volaient au vent. La hérissonne ne bougea pas de sa place. Quand le lièvre arriva à l'autre bout du champ, le hérisson lui cria :« Me voilà !» Le lièvre, tout hors de lui, dit :« Recommençons, courons encore.

— Je ne dis pas non, reprit le hérisson ; je suis prêt à continuer tant qu'il te plaira. »

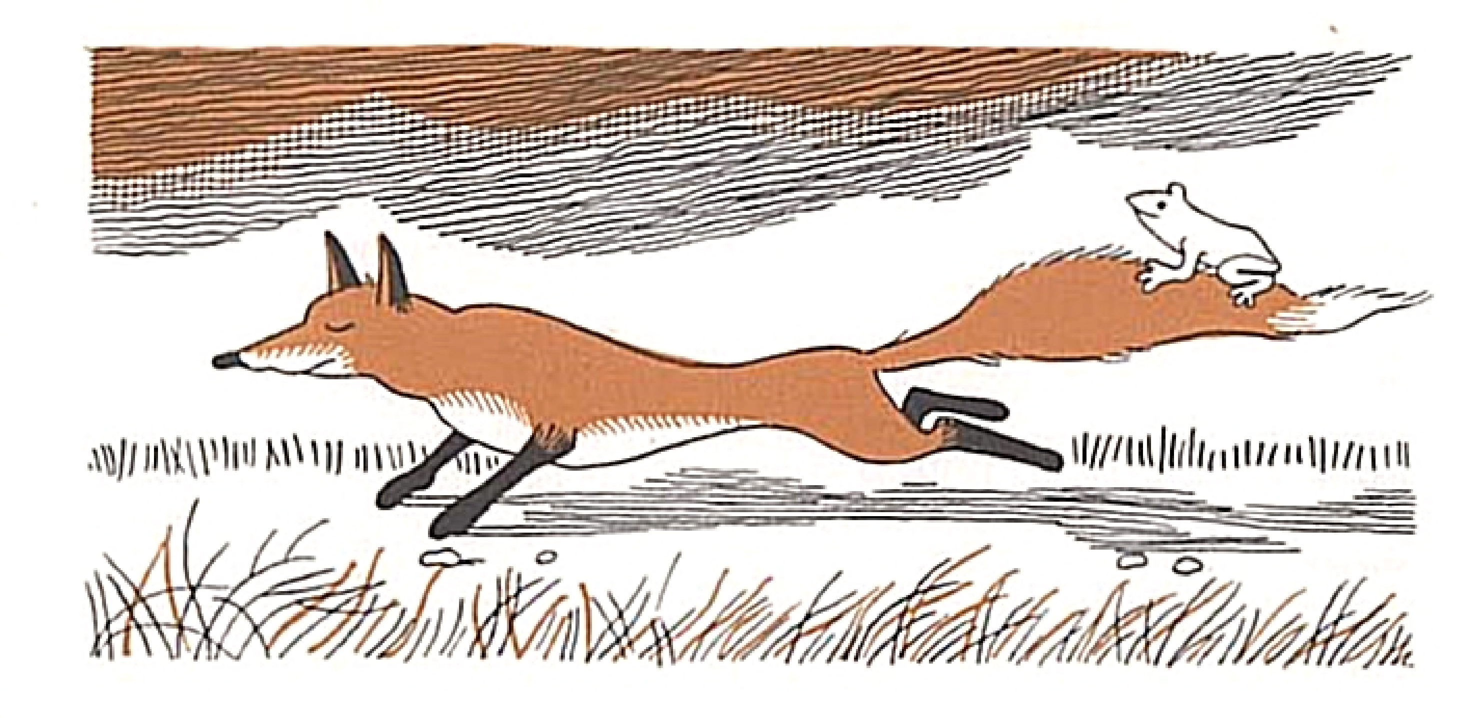


5. Le lièvre courut ainsi soixante-treize fois de suite, et le hérisson soutint la lutte jusqu'à la fin. Chaque fois que le lièvre arrivait à un bout ou à l'autre du champ, le hérisson ou la hérissonne disaient toujours :« Me voilà ! »

6. A la soixante-quatorzième fois, le lièvre ne peut achever. Au milieu du champ, il roula à terre ; le sang lui sortait par le cou, et il expira sur place. Le hérisson prit la pièce d'or qu'il avait gagnée et la bonne bouteille ; il appela sa femme pour la faire sortir de son sillon ; tous deux rentrèrent très contents chez eux, et, s'ils ne sont morts depuis, ils vivent encore !

7. C'est ainsi que le hérisson courut si bien qu'il fit mourir le lièvre à la peine, et depuis ce temps-là, aucun lièvre ne s'est avisé de défier à la course un hérisson.

D'après J. et G. GRIMM



60. Le renard et la grenouille

1. Un jour, un renard vint boire sur le bord d'une mare ; une grenouille se trouvait assise dans l'herbe ; elle coassa après lui.

« Ote-toi de là, dit le renard, ou je t'avale !

— Ne prenez pas de ces airs-là, dit la grenouille ; vous êtes fier de votre rapidité, mais je suis plus rapide que vous. »

2. Le renard se mit à rire. Mais comme elle continuait à se vanter, il lui dit :

« Eh bien ! faisons la course. Nous verrons qui arrivera le premier à la ville voisine. »

3. Ce disant, il se retourna. La grenouille saisit cet instant pour sauter sur la queue touffue du renard, et elle s'y cacha.

Le voilà parti, le voilà arrivé. Il s'arrête à la porte de la ville et se retourne, pour voir s'il apercevra dans le lointain la grenouille. Elle, cependant, descend de la queue ; et quand le renard se met en route pour entrer dans la ville : « Eh bien ! Eh bien ! lui dit-elle, vous arrivez donc, à la fin ? Je m'en retournais, croyant que vous ne vouliez pas venir. »

4. La grenouille revint toute fière à l'étang, et sur la route elle dansait pour marquer sa joie et fêter son triomphe.

E. CHASLES
Nouveaux contes de tous pays



61. Les éléphants

Avec leur courte queue
Avec leurs petits yeux
*Avec l'***auvent** *de leurs oreilles*
Ah ! qu'ils sont étonnants
Les éléphants !

Mais le plus curieux
C'est encore leur trompe ;
Elle est souple, elle est longue.
Prendre les aliments
Les porter à la bouche,
Aspirer un seau d'eau
Se le répandre en douche
Sur le dos ;

Coltiner *des fardeaux,*
Même déraciner les arbres les plus gros
Ce sont là jeux d'enfants,
Pour l'éléphant.

P. MENANTEAU
Bestiaire pour un enfant poète, Coll. L'oiseau bleu



62. Le conte du Poisson d'or

(conte russe)

1. Il y avait une fois, un vieux avec sa vieille, tout près de la mer Caspienne. Ils vivaient là depuis trente ans dans une pauvre cabane. Le vieux pêchait et la vieille filait son lin. Or, il arriva que le vieux, vidant un jour son filet sur la rive, faillit crier d'étonnement en reconnaissant un Poisson d'or parmi les écailles argentées qui frétillaient là sous ses yeux. Et voilà que le Poisson d'or se mit à supplier le pêcheur :

— « Rejette-moi à l'eau, vieillard ! Je te paierai la rançon que tu voudras ! »

L'homme a si peur qu'il lâche le Poisson : — « Que Dieu te garde, Poisson d'or ! Retourne à ta mer bleue. » Puis il revient vers sa femme et il lui conte l'aventure.

2. « Quoi ! dit la vieille. Voilà qu'on te promet tout ce que tu voudras ; et tu n'oses pas ouvrir la bouche, et tu reviens les mains vides ! Ne pouvais-tu, au moins, demander une auge neuve ? La nôtre est toute fendue et ne retient plus l'eau ! »

3. Le vieux retourne à la mer bleue et appelle le Poisson d'or — : « Que me veux-tu, bon vieillard ? — Pardonne-moi, Seigneur Poisson, mais ma femme est fâchée ; elle me gronde parce que son auge est toute fendue — Tu auras une auge toute neuve, dit le Poisson ; retourne en paix ! »

Le vieux revient vers sa vieille ; elle a une auge neuve, mais elle se met à gronder son mari de plus belle : — « Ne vois-tu pas que notre maison est encore plus vieille et plus délabrée que notre auge ? Demande donc une belle maison. »

4. Le vieux est bien ennuyé, mais il n'ose contredire sa femme. Il retourne à la mer bleue et, tout honteux, appelle le Poisson d'or : — « Sois indulgent, Seigneur Poisson ! Mais ma femme me gronde encore ; elle veut, à présent, une belle maison — Tu l'auras, va en paix ! »

Le vieux revient vers sa vieille : plus trace de cabane, mais une maison claire. A la fenêtre, sa vieille femme bien assise dans un beau fauteuil... Mais croyez-vous que la femme va se tenir contente et ne plus rien demander au Poisson d'or ?...

(à suivre)



63. Le conte du Poisson d'or *(suite)*

1. De son fauteuil, où elle est bien assise, la femme interpelle son vieux mari :
— « Crois-tu donc, grand sot, que je veuille rester toute ma vie une vile paysanne ! Demande à ton Poisson de faire de moi une noble dame comme on en voit dans les châteaux !... »

Confus au-delà de toute mesure, le pauvre paysan va trouver le Poisson d'or : — « La voilà qui veut être noble, à présent, ma vieille Olga, fille de paysans comme moi ! — Ne t'attriste pas, et va en paix », dit le Poisson d'or.

Et le vieux de retourner chez lui. Mais il ne reconnaît plus les lieux chers... A leur place : un haut château. A l'entrée : une vieille femme, la sienne ; mais entourée de serviteurs qu'elle commande avec autorité, qu'elle rudoie, qu'elle bat, même... — « Bonjour, noble dame » ! dit le vieux. Pour toute réponse, la châtelaine l'envoie à l'écurie avec ses palefreniers...

Mais, une semaine plus tard, elle le fait chercher : — « As-tu jamais vu noble dame comme moi, sans une Cour ! J'entends être, sur l'heure, tsarine, impératrice de toutes les Russies ! Va le dire à ton Poisson ! Et plus vite que ça, s'il te plaît ! »

2. La voilà devenue tout à fait folle, pense le bonhomme — « Ma femme fait encore vacarme, dit-il au Poisson d'or. Comment oserai-je te transmettre ses volontés ! » — « Je sais, je sais ! va en paix ! »

Eh quoi ! Devant le vieux, voilà bien un palais de tsars ; et, trônant dans la grande salle, sa vieille, elle-même ! Mais la vieille ne daigne pas le regarder et le fait chasser de sa vue... — « Bien fait ! Bien fait ! » clament les courtisans.

Une semaine s'écoule ; le vieux est appelé au palais... — « Retourne à la mer, m'entends-tu ! dit la tsarine. Impératrice sur terre, j'entends l'être aussi de l'Océan... et que ton Poisson d'or lui-même me serve ! »

— « Pitié, Seigneur Poisson ! Que vais-je faire avec cette maudite femme !... »

Cette fois, le Poisson ne dit rien. D'un coup de queue, il cingle l'eau et plonge dans la mer profonde. Longtemps, le vieux attend la réponse. Pas de réponse ! Alors il se décide à revenir vers sa vieille... Voici sa case branlante ; au seuil, est assise une vieille et, devant elle, une auge fendue...

D'après François MARION



64. Le tailleur de pierres

1. Il y avait une fois, au Japon, un pauvre tailleur de *pierres*, simple ouvrier dans les carrières; sa besogne était rude; il travaillait beaucoup, ne gagnait *guère*, et n'était pas content de son sort.

— Oh! si seulement je *pouvais* être un jour assez riche pour me reposer, couché sur d'épais **édredons** enveloppé d'un moelleux manteau de *soie*!

Telle fut la plainte qu'il **exhala** *vers* le ciel. Le **génie de l'air** la recueillit.

— Qu'il te soit fait selon ton désir! dit-il.

2. Et le tailleur de pierres était devenu riche, et il se reposait, couché sur un épais édredon, enveloppé d'un moelleux manteau de soie.

L'empereur vint à passer. Il était précédé de coureurs à pied et à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, et entouré de gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

— A quoi me sert d'être riche, murmura l'autre, aussi longtemps que je n'ai pas le droit de sortir avec une escorte et la tête protégée par un parasol d'or? Pourquoi ne suis-je pas l'empereur?

— Tu le seras! lui dit le génie de l'air.

3. Et, en effet, il était l'empereur; il avait une escorte de cavaliers devant lui et derrière lui, et des gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

Le soleil, cependant, de ses rayons, desséchait les campagnes; la route poudreuse **réverbérait** son éclat et fatiguait ses yeux.

— Le bel avantage d'être l'empereur, s'écria celui-ci, quand l'ardeur du jour vous accable, et que le soleil ne cesse d'exercer sur vous son pouvoir! Parlez-moi d'être le soleil : à la bonne heure!

— Regarde! Es-tu content? lui demanda le génie.

4. Car il était devenu le soleil; et il dardait ses rayons en haut et en bas, à droite et à gauche et tout autour de lui.

Et il brûlait les herbes de la terre, et la face des princes qui sont sur la terre...

Comme il était fier, l'humble tailleur de pierres devenu soleil!

(à suivre)



65. Le tailleur de pierres *(suite)*

1. ... Il était devenu soleil et il dardait fièrement ses rayons sur la terre...

Or, un nuage s'interposa entre la terre et lui. Ce nuage repoussait les rayons du soleil et les empêchait de descendre sur la terre.

— Voici qui est trop fort ! s'écria le soleil ; un nuage est donc capable de résister à ma puissance ; alors, il me vaudrait mieux être nuage.

— Qu'à cela ne tienne ! dit le génie de l'air.

2. Aussitôt la transformation s'opère, et le nouveau nuage se place fièrement entre le soleil et la terre ; il se complaît à intercepter les rayons du soleil, si bien qu'il voit la terre reverdir à son ombre.

Puis il fait tomber de grosses gouttes de pluie sur les campagnes, et des averses et des trombes d'eau, tellement que les torrents débordèrent et que les rivières se répandirent dans les champs et les dévastèrent.

Rien ne résistait plus à la force de l'inondation : seul un rocher le dominait, immobile, inébranlable. En vain, les eaux mugissantes le battaient avec fureur, le rocher ne bougeait pas, les vagues écumantes expiraient à ses pieds.

— Donc, un rocher me fait la loi ! dit le nuage. Je désirerais bien être à sa place.

— Tu vas y être ! dit le génie.

3. Et le voilà transformé en rocher ardu, inébranlable, insensible aux rayons du soleil, indifférent aux torrents de pluie et au choc des vagues tumultueuses.

Cependant, il distingue à ses pieds un homme de pauvre apparence, à peine vêtu, mais armé d'un pic et d'un marteau ; et cet homme, à l'aide de ses instruments, lui enlève coup sur coup des quartiers de roc qu'il façonne ensuite en pierres de taille.

— Qu'est-ce ? s'écria le rocher. Un homme aura sur moi le pouvoir d'arracher des blocs de mon sein ? Serais-je donc plus faible que lui ? Alors, il faut absolument que je devienne cet homme.

— Que ta volonté soit faite ! dit le génie.

4. Et il redevint, comme par le passé, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières. Sa besogne était rude ; il travaillait beaucoup et ne gagnait guère... mais il était content de son sort !

M. GUYAU



66. Le Loup et l'Agneau

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure
Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né,
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts,
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE

67. Le donneur d'eau bénite

1. Dans une petite maison, près de la grand-route, habite un habile forgeron du nom de Pierre. Il a épousé Jeanne, la fille d'un fermier du pays.

Comme ils ont travaillé beaucoup tous les deux, ils ont amassé une petite fortune. Mais, à leur grand chagrin, il n'ont pas d'enfant.

Enfin, un fils leur vient : ils l'appellent Jean. Ils le chérissent tellement qu'ils ne peuvent rester une heure sans le regarder.

2. Comme l'enfant a cinq ans, des musiciens passent dans le pays. Jean les a vus et il s'échappe de la maison pour les entendre... Le soir, il ne rentre pas.

Toute la nuit et tout le jour suivant, son père et sa mère le cherchent sans le trouver. Leur fils est perdu !

3. Alors, ils vieillissent rapidement dans une grande tristesse. Enfin, ils vendent leur maison et partent à travers le pays dans l'espoir de retrouver leur enfant.

Ils questionnent les bergers, les marchands, les paysans. Personne ne sait rien. Jean lui-même a sans doute oublié son nom et celui de son pays.

4. Bientôt ils n'ont plus d'argent. Ils sont obligés de mendier sur les routes. Un hôtelier, auquel ils racontent leur malheur, leur dit :

— J'ai connu aussi quelqu'un qui avait perdu sa fille ; c'est à Paris qu'il l'a retrouvée.

Ils se mettent tout de suite en route pour Paris.

5. Lorsque le forgeron et sa femme entrent dans la grande ville, ils sont effrayés par son immensité et le grand nombre de gens qui y passent.

Jean est peut-être parmi tous ces hommes ; mais ils craignent de ne pouvoir le reconnaître, car depuis quinze ans, ils ne l'ont pas vu.

6. Chaque dimanche, ils passent leur journée à la porte des églises, regardant entrer et sortir les foules et cherchant sur les figures une ressemblance avec leur enfant.

Dans une église où ils reviennent souvent, il y a un vieux donneur d'eau bénite qui est devenu leur ami. Ils habitent ensemble tous les trois, tout en haut d'une grande maison.

(à suivre)



68. Le donneur d'eau bénite *(suite)*

1. Un hiver vient, très dur. Le pauvre ami meurt et le curé désigne pour le remplacer, le père de Jean dont il a appris les malheurs.

Alors, chaque matin, le père de Jean vient s'asseoir dans l'église, sur la même chaise. Il regarde attentivement tous les hommes qu'il voit entrer. Et il attend les dimanches avec impatience, parce que l'église, ce jour-là, est pleine de monde.

Il devient très vieux. Il connaît à présent tous ceux qui viennent d'ordinaire dans cette église.

2. Un jour, deux dames viennent. L'une est vieille et l'autre jeune. C'est la mère et la fille probablement. Un homme jeune les suit.

« Ce doit être le fiancé de la jeune », pense le forgeron en lui offrant de l'eau bénite. Et il lui semble avoir vu autrefois un jeune homme à sa ressemblance.

Comme ce même homme revient souvent accompagner les deux dames, le vieux donneur d'eau bénite fait venir sa femme pour l'aider à se souvenir.

— Eh bien ! le connais-tu ? dit le mari quand l'homme est entré.

La femme cherche à se rappeler. Tout à coup, elle dit tout bas :

— C'est ta figure quand tu étais jeune !

Le vieux sursaute.

3. Les trois personnes vont sortir. Alors le vieux dont la main tremble, appelle :

— Jean ?

L'homme s'arrête, le regarde.

Le vieux reprend plus bas :

— Jean ?

Les deux femmes examinent le vieillard sans comprendre.

Alors, il dit pour la troisième fois en sanglotant :

— Jean ?

L'homme se penche tout près de sa figure et, illuminé par un souvenir d'enfance, il répond :

— Papa Pierre, maman Jeanne !

4. Il tombe la figure sur les genoux du vieux, et il pleure, et il embrasse l'un après l'autre son père et sa mère qui pleurent de joie.

Alors, il leur raconte son histoire.

Les musiciens l'ont enlevé. Une vieille dame, un jour, a donné de l'argent pour le garder, parce qu'elle le trouvait gentil. Comme la vieille dame n'avait pas d'enfant, elle lui a laissé toute sa fortune.

Maintenant, il va se marier, et il présente sa fiancée très bonne et très jolie...

Pour le vieux forgeron et sa femme, les mauvais jours sont finis. Ils seront heureux jusqu'à leur mort.

D'après Guy de MAUPASSANT



69. Curiosité d'enfant

1. Maman ! maman ! Quels sont ces hommes ?
— Ce sont des soldats, répond-elle.
— Qu'est-ce que c'est, des soldats ?
— Des hommes qui se battent à la guerre.

2. — Qui est-ce que les soldats veulent tuer ?
— Nos ennemis.
— Qu'est-ce que c'est, nos ennemis ?
— C'est des gens qui veulent nous tuer ou nous prendre notre pays.
— Où est-ce qu'ils vivent ?
— Très loin, de l'autre côté de la mer.

3. — Un matin, ma mère me dit :
— Il n'y a plus de charbon à la maison ; je vais au travail. Reste au lit jusqu'à ce qu'on apporte du charbon.
Pour payer le charbon, elle me laisse un billet et quelques pièces de monnaie. Je me rendors.

4. — Je suis réveillé par la sonnette de la porte. J'ouvre. Je fais entrer le charbonnier et je lui donne les pièces et le billet.
— Combien dois-je te rendre de monnaie ? me demande-t-il.
— Je ne sais pas.
— Tu n'as pas honte ? Tu ne sais donc pas compter ?
— Non, monsieur.
— Écoute, et répète après moi.

5. Il compte jusqu'à dix et j'écoute attentivement. Puis il me demande de compter tout seul, et j'obéis. Il me fait ensuite apprendre par cœur les mots vingt, trente, etc. Puis il me dit d'ajouter un, deux, trois, et ainsi de suite. En moins d'une heure, j'apprends à compter jusqu'à cent : je suis fou de joie.

6. Après le départ du charbonnier, je danse sur mon lit, je compte et recompte jusqu'à cent : je crains d'oublier les nombres si je cesse de les répéter.
Quand ma mère rentre de son travail, je lui demande de m'écouter compter jusqu'à cent. Elle reste muette d'étonnement.

D'après Richard WRIGHT — *L'Enfant noir*



70. L'étranger

1. L'heure du dîner arrive, et je me vois serré à table entre des grandes personnes qui rient et bavardent.

Un immense plat de poulet rôti trône au milieu de la table. On me donne de la soupe, mais je demande du poulet.

— Mange ta soupe d'abord, dit ma mère.

— Je n'en veux pas.

— Tu n'auras rien d'autre tant que tu n'auras pas fini ta soupe!

2. L'étranger a fini sa soupe et demande qu'on lui passe le plat de poulet. Je suis très fâché. Il sourit, choisit avec soin les meilleurs morceaux.

Je m'efforce d'avaler ma soupe plus vite sans y réussir. Les autres se servent en poulet, et le plat est plus qu'à moitié vide.

— Mange ta soupe ou tu n'auras rien! répète ma mère.

Je lui jette un regard craintif, mais je ne peux répondre.

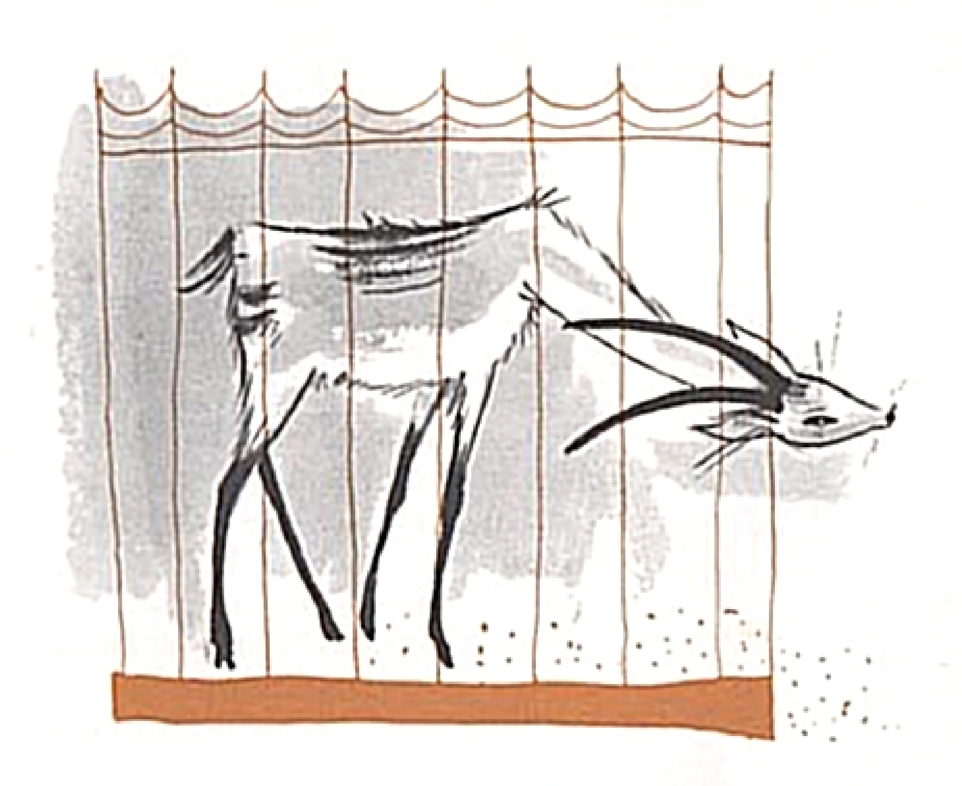
3. Les morceaux de poulet s'en vont l'un après l'autre et je n'arrive pas à finir ma soupe.

La colère m'envahit. L'étranger mange, rit et plaisante. D'un bond, je me lève de table, je sors de la pièce en courant comme un fou, en poussant des hurlements et en criant :

— Il va manger tout le poulet, celui-là!

4. L'étranger jette la tête en arrière avec un énorme éclat de rire; mais ma mère est très fâchée; elle me dit :
— Puisque tu es si mal élevé, tu te passeras de manger!

D'après Richard WRIGHT
L'Enfant noir



71. Gazelle prisonnière

Pauvre gazelle prisonnière,
petite fille du désert,
niche ton museau tiède
dans le creux de ma main;
tu sens le lait, tu sens le foin.
Comment ont-ils pu t'emmener
sans casser tes pattes de bois
dans cette caisse à **claire-voie**
loin du pays où tu es née?

Voici trois **brins** *de mimosa,*
voici ma main que tu baisas,
pauvre gazelle prisonnière,
petite fille du désert...

Madeleine LEY
Petites Voix, éd. Stock



72. Manoa le petit Océanien

1. D'un seul coup le soleil inonde les îles de corail. Les palmiers se balancent dans une poudre d'or. La frange d'écume qui entoure chaque île devient rose. D'un seul coup aussi tous les oiseaux réveillés chantent. On se croirait au Paradis...

— O Dieu, merci d'avoir fait mon île si belle! chante aussi Manoa le petit Fidjien.

2. Il s'étire au soleil deux ou trois fois, court vers la plage et plonge dans les vagues fraîches où ses camarades jouent déjà. C'est dans la mer que les petits garçons des îles océaniennes passent le meilleur de leur temps. C'est leur terrain de sport et de chasse. Ils se poursuivent dans l'eau, se font des niches et s'essaient à n'avoir peur de rien.

3. Plus grands, ils feront à deux, au fond de l'eau, la chasse à la pieuvre géante, la bête aux huit bras chargés de suçoirs. Un nageur sert d'appât et se laisse ficeler par les bras de l'horrible bête; l'autre passe derrière la pieuvre et la mord entre les yeux, ce qui la tue net. Mais il ne faut pas manquer son coup...

4. Ou bien ils iront chasser le requin dans la lagune, le petit lac tiède à l'intérieur de l'île qui n'est qu'une couronne de coraux émergeant de l'océan. Là il faut aller plus vite encore car le risque est grand : les dents de requin vous croquent une jambe, comme un cabri croque une herbe.

5. Mais le bain est fini; les enfants se sèchent sur le sable déjà cuit de soleil. Ce soir, ils en prendront un autre, dix autres, dans une cuvette d'eau tiède au milieu des rochers. Maintenant, que va-t-on chasser? Des oiseaux? Des crabes?

— Des serpents! propose Manoa.

(à suivre)



73. Le serpent de Manoa

1. A pas de loup ils avancent sur les rochers et dans la brousse. Manoa le premier, aperçoit un serpent endormi au soleil. Vite, il déroule sa ceinture, la lance devant lui en saisissant le reptile par la queue.

— Sss ! fait le serpent furieux, se précipitant pour mordre la ceinture.

Manoa tire sec et lui arrache ses deux longs crocs.

— Je l'ai ! Je l'ai !

2. Le serpent, devenu inoffensif, va donner une séance de cirque aux gamins. Manoa lui enveloppe la tête dans une bourre de cocotier, le laisse s'enrouler autour de son bras, et le rapporte triomphant au village. Là le serpent est mis en liberté au milieu d'un cercle de galopins bruns armés de baguettes, qui s'amusent à l'exciter :

— Viens ici !

— Non, par là.

— Mords, mords ! Kss, Kss, Kss !

3. Le pauvre serpent affolé se jette à droite, à gauche, se dresse en spirale siffle, brandit son dard... Jusqu'au moment où Manoa revient, avec la gourde d'huile de coco dont il se frotte le corps chaque matin pour être fort et luisant.

— Laissez-moi frotter mon ami, à présent...

4. Effet magique ! le serpent devient doux comme un mouton et suit Manoa où celui-ci va... Il l'emporte dans sa case, le cajole, le roule sous sa natte. On n'a jamais vu de meilleurs amis.

Demain matin, ayant assez joué, Manoa mettra son serpent à rôtir et en fera son déjeuner.

François MARION



74. L'habit d'Arlequin

1. Connaissez-vous Arlequin ? Arlequin, dont l'habit aux couleurs bizarres, jaune, rouge et vert, attire de loin tous les regards ? Cet habit a une curieuse et touchante histoire.

2. Dans une école d'Italie, il y avait un petit écolier que les maîtres et les élèves aimaient également parce qu'il était très laborieux et avait bon cœur.

3. Comme le carnaval approchait, les enfants parlaient entre eux du costume neuf qu'ils devaient recevoir à cette occasion.

« Mon costume sera comme ceci, racontait l'un.

— Le mien sera comme cela », disait l'autre. Arlequin, lui, se taisait.

« Et toi, lui demanda-t-on, comment seras-tu habillé ?

— Comme aujourd'hui, répondit Arlequin ; mes parents sont pauvres ; mon père vient d'être malade. On ne peut m'acheter un habit neuf. »

4. Les élèves, émus de penser que leur bon camarade serait le seul à n'avoir pas d'habit neuf, parlèrent entre eux à voix basse.

5. Le lendemain matin, chacun apportait un petit morceau du drap de son costume pour aider à faire un vêtement à l'aimable Arlequin.

Hélas ! les morceaux étaient de toutes les couleurs. On n'avait pas songé à cela. Comment faire ? Tous les petits garçons étaient désolés.

« Rassurez-vous, dit Arlequin ; ma mère est très habile ; elle va coudre ensemble tous ces morceaux et en faire un habit que je porterai avec plaisir en songeant que chaque couleur me vient d'un ami. »

6. Le jour du mardi-gras, Arlequin mit son étrange costume ; et il le portait si gentiment que toute la ville lui fit fête.

7. Depuis ce temps, le costume d'Arlequin est accueilli partout avec joie parce qu'on sait qu'il fut inventé par l'amitié.

Légende italienne



75. Une aumône délicate

1. Un jour que je me promenais, je vis sur l'herbe un homme dont les vêtements annonçaient la plus affreuse misère; un vieux chapeau était rabattu sur ses yeux, ses bas s'étaient percés à travers les trous de ses bottes.

2. Ému de compassion, je m'arrêtai à contempler ce malheureux. Tout à coup, je tirai de ma poche une pièce d'argent et je l'enveloppai bien serrée dans un morceau de journal. Alors, faisant un détour, je m'avançai presque en **rampant** jusqu'à l'homme endormi.

3. J'avais aperçu une poche de son pantalon **béante**. Je faisais un pas, puis j'attendais que le léger bruit que fait l'herbe en se relevant eût cessé. Jamais un chat, voulant surprendre un oiseau ne fut plus patient. Jamais un voleur ne retint autant son souffle.

4. J'arrivai derrière la tête du dormeur; là, je me permis de respirer franchement une fois. Puis, je me baissai lentement, puis j'étendis le bras, et j'enfonçai doucement ma main dans cette poche ouverte, comme affamée; puis j'y déposai le petit paquet. Je retirai ma main, je me relevai, je m'éloignai avec les mêmes précautions; le pauvre diable ne s'était pas réveillé.

5. Oh! le cher homme, quel grand plaisir il me fit ce jour-là! Et comme j'aurais voulu, par reconnaissance, lui avoir donné davantage!

D'après Alphonse KARR
Menus propos, Calmann-Lévy, éd.



76. Jupille

1. Six petits bergers gardaient leurs moutons dans un pré. Tout à coup ils virent sur la route un chien de forte taille qui passait, la gueule pleine de bave. « Un chien fou ! » s'écrièrent-ils, « un chien enragé ! »

2. A leur vue, l'animal quitte la route pour se précipiter sur eux. La bande des enfants se sauve en poussant des cris.
Le plus âgé, qui était dans sa quinzième année, J.-B. Jupille, voulut protéger la fuite de ses camarades. Armé de son fouet, il marche droit sur l'animal.

3. D'un bond, le chien se jette sur Jupille et lui mord la main gauche. Une lutte s'engage. Jupille terrasse le chien, puis de sa main droite, il lui ouvre la gueule pour dégager sa main gauche toujours serrée comme dans un étau. Il y parvient, mais sa main droite reçoit à son tour de graves morsures. Il lutte encore. Il saisit le chien par le cou.

4. Pendant le combat, son fouet était tombé. Il appelle son petit frère, qui revient sur ses pas, ramasse et apporte le fouet. De la lanière, Jupille lie la gueule du chien. Prenant alors son sabot, il frappe et assomme l'animal.

5. Enfin pour être bien sûr que la bête ne mordra plus, ne bougera plus, il la traîne jusqu'au ruisseau qui coule le long du pré. Il lui tient plusieurs minutes la tête sous l'eau.
Le chien est bien mort. Dès lors plus de danger pour les autres enfants. Jupille revient à Villers-Farlay.

D'après René VALLERY-RADOT
La vie de Pasteur (Hachette, édit.)



77. L'éléphant et les crocodiles

1. Un jour, un éléphant descendit vers une rivière pour s'y baigner. Comme tous les animaux nobles, l'éléphant est très propre. Il avait plongé sa trompe dans le fleuve et était en train d'y aspirer de l'eau comme dans une grande seringue, quand un crocodile la saisit et s'efforça de l'entraîner dans la rivière. Mais l'éléphant étant trop fort, le crocodile appela à la rescousse un autre crocodile qui passait justement : « Hé, toi ! là-bas, attrape le bout de ma queue et tire fort ! »

2. Mais à deux, ils ne furent pas encore assez forts pour entraîner l'éléphant dans la rivière. Ils appelèrent un troisième crocodile et ainsi de suite, si bien qu'il y eut bientôt plus d'un kilomètre de crocodiles, formant la chaîne, tous s'efforçant d'entraîner le pauvre éléphant. Tous tiraient de leur côté et l'éléphant du sien. Il s'arc-boutait sur ses larges orteils, son bout de queue enroulée autour d'une vieille souche, et résistait de toutes ses forces ; mais, pouce par pouce, tout doucement, les crocodiles l'entraînaient sur la rive.

3. Alors l'éléphant eut une bonne idée. Vous vous souvenez que le premier crocodile lui avait saisi le bout de la trompe. Eh bien, l'éléphant souffla tout à coup très fort dans la gueule du crocodile ! Celui-ci toussa et lâcha

prise si soudainement que lui et tous les autres crocodiles culbutèrent queue par-dessus tête dans un grand éclaboussement. Quant à l'éléphant, il se sauva dans la forêt.

4. Et c'est pourquoi tous les crocodiles savent qu'il ne faut jamais laisser personne souffler contre leur museau. Malheur à ceux qui s'y hasardent !

D'après *Jeunesse*, revue de la Croix-Rouge de la Jeunesse belge

78. Pas de papa

1. Midi finit de sonner. La porte de l'école s'ouvre et les écoliers sortent. Ce matin-là, Simon est venu en classe pour la première fois.

Tous ses camarades ont entendu parler de sa mère dans leurs familles. Mais Simon, ils ne le connaissent pas, car il ne sort jamais avec eux dans les rues du village. Ils ne l'aiment guère et ils l'ont accueilli en se répétant l'un à l'autre :

« Vous savez... Simon... eh bien ! il n'a pas de papa ! »

2. Simon a sept ou huit ans. Il est un peu pâle, très propre, avec l'air timide.

Il s'en retourne chez sa mère quand ses camarades, le regardant avec des yeux malins, l'entourent peu à peu. Il reste là, au milieu d'eux, sans comprendre ce qu'on veut lui faire.

Un écolier lui demande :

— Comment t'appelles-tu, toi ?

— Simon, répondit-il.

— Simon quoi ? reprend l'autre.

— Simon, répète l'enfant.

3. L'écolier lui crie :

— On s'appelle Simon quelque chose... C'est pas un nom ça, Simon !

Et lui, prêt à pleurer, répond pour la troisième fois :

— Je m'appelle Simon.

Les autres se mettent à rire. L'écolier élève la voix :

— Vous voyez qu'il n'a pas de papa !

4. Simon s'est appuyé contre un arbre pour ne pas tomber. Il ne trouve rien à leur répondre. Enfin, il leur crie :

— Si, j'en ai un !

— Où est-il ? demande l'écolier.

Simon se tait : il ne sait pas.

(à suivre)

Il n'a pas de papa : on ne connait pas son papa. Simon et sa maman sont seuls.



79. Simon veut se noyer

1. L'un des polissons qui se trouve près de Simon, lui tire la langue et lui crie :

« Pas de papa! Pas de papa! »

Simon le saisit à deux mains par les cheveux et se met à lui frapper les jambes à coups de pied. Les deux combattants sont séparés, et Simon se trouve frappé, roulé par terre, au milieu du cercle des méchants garçons qui applaudissent. Comme il se relève, en nettoyant avec sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un crie :

— Va le dire à ton papa!

2. Alors, il sent dans son cœur une grande tristesse.

Ils l'ont battu, et il ne peut leur répondre, car il n'a pas de papa.

Les autres se prennent par la main et se mettent à danser en rond autour de lui, en répétant :

« Pas de papa! Pas de papa! »

Mais Simon, tout à coup, cesse de sangloter. Il y a des pierres sous ses pieds; il les ramasse et, de toutes ses forces, les lance contre ses ennemis. Deux ou trois sont atteints et tous se sauvent.

3. Resté seul, le petit enfant sans père se met à courir vers les champs, car un souvenir lui est venu. Il veut se noyer dans la rivière.

4. Simon arrive tout près de l'eau et la regarde couler. Quelques poissons nagent, rapides, dans l'eau claire. Il cesse de pleurer pour les voir. Et il se dit :

« Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa. »

Soudain, une lourde main s'appuie sur son épaule et une grosse voix lui demande :

— Qu'est-ce qui te fait tant de chagrin, mon bonhomme?

5. Simon se retourne. Un grand ouvrier le regarde d'un air bon. Il répond avec des larmes plein les yeux :

— Ils m'ont battu... parce que... je... n'ai... pas... de papa!

— Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un!

L'enfant répond tristement : — Moi... je n'en ai pas.

6. Alors l'ouvrier devient grave : il a reconnu le fils de la mère de Simon.

— Allons, dit-il, console-toi, mon garçon, et viens avec moi chez ta maman. On t'en donnera... un papa!

Ils se mettent en route, le grand tenant le petit par la main, et l'homme n'est pas fâché de voir la mère de Simon qui est une des plus belles filles du pays.

(à suivre)

80. Il s'appelle Philippe, mon papa !

1. Ils arrivent devant une petite maison blanche, très propre.
Une femme se montre, et l'ouvrier murmure :
— Tenez, madame, je vous ramène votre petit garçon qui s'était perdu près de la rivière.
Mais Simon saute au cou de sa mère et lui dit en se remettant à pleurer :
— Non, maman, j'ai voulu me noyer parce que les autres m'ont battu... parce que je n'ai pas de papa.

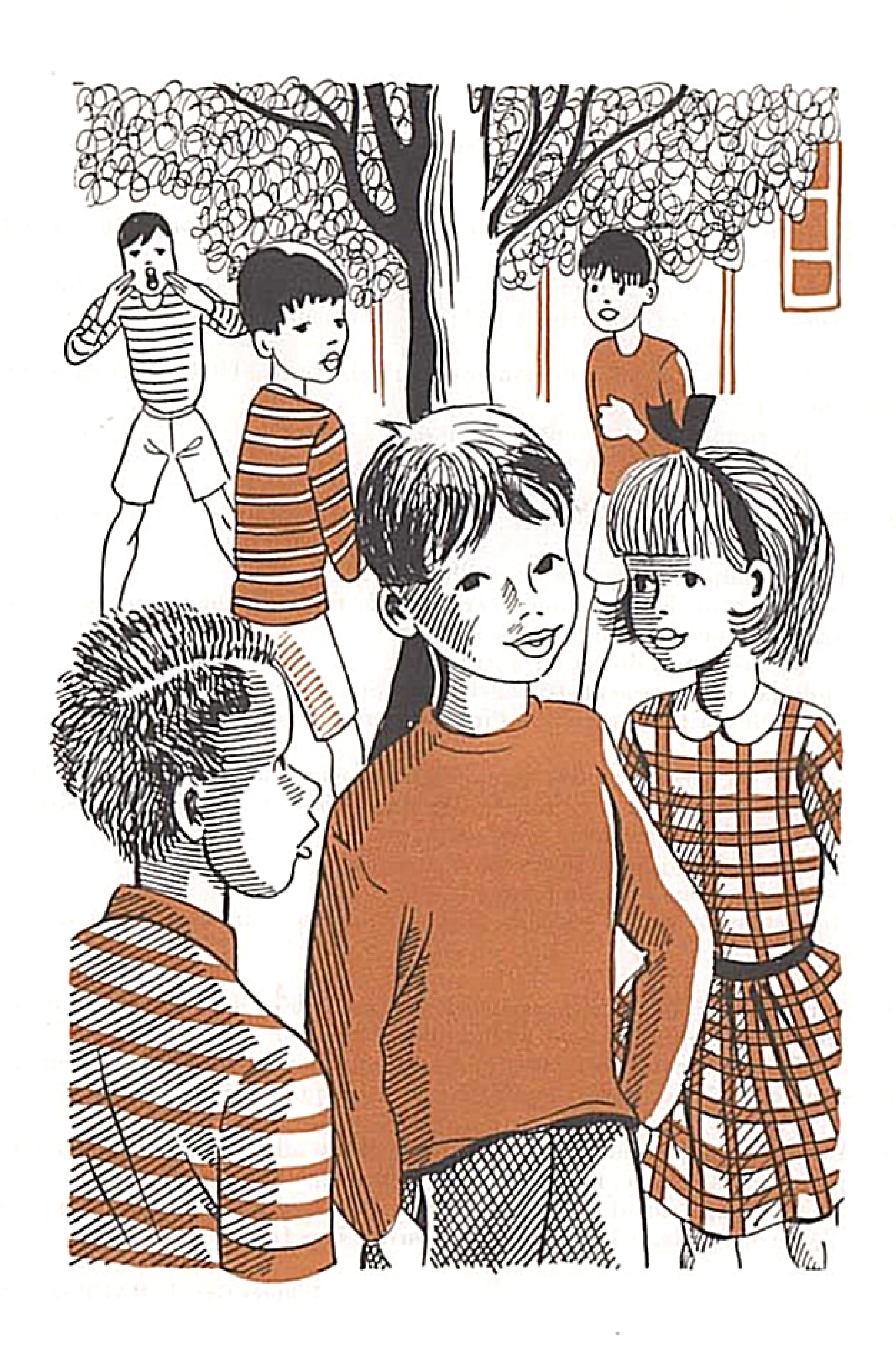
2. Soudain, Simon court vers l'ouvrier qui l'a ramené et lui dit :
— Voulez-vous être mon papa ?
Un grand silence se fait. L'enfant, voyant qu'on ne lui répond point, reprend :
— Si vous ne voulez point, je retournerai me noyer !
L'ouvrier répond en riant :
— Mais oui, je veux bien.
— Comment t'appelles-tu, demande alors l'enfant, pour que je réponde aux autres ?
— Philippe, répond l'homme.

3. Simon se tait un instant pour bien faire entrer ce nom-là dans sa tête, puis il tend son bras, tout consolé, en disant :
— Eh bien ! Philippe, tu es mon papa !
L'ouvrier, le soulevant de ses deux bras, l'embrasse sur les deux joues, puis il part très vite.

4. Quand l'enfant entre dans l'école, le lendemain, un rire méchant l'accueille. A la sortie, lorsque l'écolier veut recommencer, Simon lui dit :
— Il s'appelle Philippe, mon papa.
— Philippe qui? Philippe quoi ?... Quest-ce que c'est que ça, Philippe ?
— Où l'as-tu pris, ton Philippe ? disent les écoliers.
Simon ne répond rien. Le maître d'école arrive et Simon retourne chez sa mère.

5. Pendant trois mois, le grand ouvrier Philippe passe souvent près de la maison de la mère de Simon. Quelquefois, il lui parle.
Simon aime toujours son nouveau papa et se promène avec lui presque tous les soirs.
Un jour, l'écolier qui l'avait attaqué le premier, lui dit :
— Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe.
— Pourquoi ça ? demande Simon.
— Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman.
Simon baisse la tête, mais il répond :
— C'est mon papa tout de même.
— Ça se peut bien, dit l'écolier, mais ce n'est pas ton papa tout à fait.

(à suivre)



81. Un papa dont on peut être fier !

1. Le petit Simon courbe la tête et s'en va du côté de la forge où travaille Philippe.

L'enfant entre sans être vu et va doucement vers son ami. Celui-ci se retourne, et tous les forgerons s'arrêtent. Alors, on entend la petite voix de Simon :

— Dis donc, Philippe, un camarade m'a dit tout à l'heure que tu n'étais pas mon papa tout à fait.

— Pourquoi ça ? demande l'ouvrier.

— Parce que tu n'es pas le mari de maman.

2. Personne ne rit. Philippe reste debout. Il rêve. Ses compagnons le regardent et le petit Simon attend.

Tout à coup, un forgeron dit à Philippe :

— C'est tout de même une brave fille, la mère de Simon ; et elle serait une digne femme pour un honnête homme.

— Ça c'est vrai, disent les autres.

Philippe, brusquement, se penche vers Simon :

— Va dire à ta maman que j'irai lui parler ce soir.

3. Le ciel est plein d'étoiles quand Philippe vient frapper à la porte de la mère de Simon. Il a sa blouse des dimanches et une belle chemise. La jeune femme se montre sur le seuil de la porte.

Très ému, Philippe lui demande doucement :

— Voulez-vous être ma femme ?

Aucune voix ne lui répond, mais il croit entendre quelqu'un dans la maison...

4. Simon, qui était couché, arrive. Il se sent enlevé dans les mains de son ami, et Philippe, le tenant au bout de ses bras, lui crie :

— Tu leur diras, à tes camarades, que ton papa c'est Philippe Remy, le forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles à tous ceux qui te feront du mal !

5. Le lendemain, l'école était pleine et la classe allait commencer, quand le petit Simon se lève, tout pâle et les lèvres tremblantes :

— Mon papa, dit-il d'une voix claire, c'est Philippe Remy, le forgeron.

C'était un papa, celui-là, dont on pouvait être fier !

D'après Guy de MAUPASSANT



82. La biche

Frêle et gracieuse
Au bord de l'étang
Elle hume, nerveuse,
l'haleine du vent.

Son corps se dessine,
Très pur sur les eaux :
Quatre pattes fines
Comme des roseaux,

Puis elle s'incline,
Les yeux inquiets
Et boit à longs traits
L'onde cristalline.

Raymond RICHARD

Publié avec l'autorisation
des Édit. du CEP Beaujolais
69 - Villefranche-sur-Saône



83. Le conte du fleuve et de la mer

1. Le fleuve était triste, car il avait perdu son enfant. Il errait et faisait le tour des arbres en appelant à tous les échos son petit enfant de fleuve.

2. Il rencontra un jour une vieille femme qui revenait de la forêt chercher son bois.

— Bonne vieille, dit le fleuve. N'as-tu pas vu passer ici un petit enfant de fleuve, un tout petit ruisseau qui s'est perdu ?

— Je n'ai rien remarqué, dit la vieille. J'ai autre chose en tête que d'attendre a passer les enfants de fleuve. Mon enfant à moi est mort. Et sais-tu comment ? Il s'est noyé.

3. Plus loin, le fleuve rencontra un arbre.

— Bel arbre, dit le fleuve, n'as-tu pas rencontré un petit, un tout petit ruisseau, mon enfant qui s'est perdu ?

— Oui, je le crois, dit l'arbre. Il a même joué avec un de mes enfants arbrisseaux. Il a déraciné l'enfant d'arbre. Passe ton chemin !

4. Plus loin le fleuve rencontra une rivière à sec.

— Belle rivière, ne vis-tu pas passer mon petit, mon bel enfant de fleuve ?

— Oh ! Mais si !...

Ton petit, ton enfant de fleuve est bien passé par ici. Il s'est couché dans le fond de la rivière. Il a appelé les poissons. Et il les a abandonnés en plein soleil, sans une goutte d'eau. Il est loin, ton enfant de fleuve.

5. Enfin, le fleuve arriva à une immense rivière dont on ne voyait pas les bords.

— As-tu vu mon fils ? demanda-t-il.

— Je l'ai bu. Il s'en trouve bien. Il joue avec tous les petits ruisseaux, ses frères, qui se sont égarés par ici. Viens-tu le voir ? Entre !

6. Le fleuve entra et n'en ressortit pas. Toutes ses eaux accourent vers la rivière immense comme s'y précipiteraient toutes les eaux des autres fleuves qui cherchent leurs petits.

Leurs petits qui jouent au fond de la mer.

René GUILLOT, *Au pays des Bêtes Sauvages*
Collection Heures joyeuses, éd. de l'Amitié, G.-T. Rageot

84. Comment le Lièvre se procura du mil

1. Le village n'avait plus le moindre grain de mil ; et l'on n'en trouvait plus que très loin, à plusieurs journées de marche.

2. La femme du lièvre dit à son mari : « Il paraît que l'hyène est déjà partie et revenue. Elle est allée chercher un sac de mil. Tu devrais faire comme elle. Nous n'avons plus rien à manger. »

Le lièvre prit donc le sentier du village avec un sac vide sur les épaules, et il aperçut en effet l'hyène qui revenait avec toute sa charge de mil.

3. Le lièvre cacha son sac et s'étendit sur le sable, raidissant ses pattes. « Tiens, un lièvre mort de faim », remarqua l'hyène en passant.

4. Sitôt qu'elle fut éloignée, le lièvre se relevant ramassa son sac ; et, faisant un tour dans la brousse, il revint s'étendre tout raide sur la piste que suivait l'hyène.

« Par mon grand-père, dit l'hyène en apercevant ce nouveau cadavre, jamais les lièvres n'ont connu pareille famine. Ils crèvent tous ! » Et baissant la tête, elle se mit à penser dans son ventre qu'elle aurait bien fait de ramasser les lièvres morts. Elle continua son chemin à contre-cœur.



5. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Voilà déjà sept cadavres de lièvres qu'elle avait rencontrés. Alors elle n'y résista plus.

Près du dernier lièvre qui ne bougeait pas un poil, elle déposa son sac de mil et à toutes jambes revint sur ses pas pour ramasser les autres d'abord.

6. Elle était à peine éloignée que le lièvre sautait sur ses pattes, vidait le mil dans son sac et remplissait de sable celui de l'hyène, et revenait tranquillement à la maison,

René GUILLOT, *Au pays des Bêtes Sauvages*
Collection Heures joyeuses, éd. de l'Amitié, G.-T. Rageot

85. Le nain de la forêt

1. Le septième jour de son voyage, Robin Pouceton se sentit découragé car il n'avait encore rien vu de neuf et il était déjà un peu las.

Il songeait même à rebrousser chemin, quand passa un lapin — oui, Jean-Lapin lui-même, — qui le prit en pitié.

« Quoi, Monsieur est parti pour voir du pays et voilà déjà qu'il bâille d'ennui avec des yeux prêts à pleurer et qu'il parle de rentrer ! »

Puis, considérant le petit homme : « C'est vrai que c'est gros comme rien et que c'est fragile ; allons, monte sur mon dos, petit frère, avec moi tu en verras du pays ! »

2. Vous pensez si Robin accepta. Il grimpa sur le dos du bon Jeannot, noua ses deux petits bras autour du cou fourré et ouste ! au trot ! au galop ! Il fallait voir quel cavalier c'était.

3. Oh ! l'amusante randonnée ! Le lapin courait, courait, et Robin riait, riait... d'autant plus fort qu'au passage, les herbes lui faisaient des « chatouilles ». Il n'avait le temps de rien voir, mais il était ivre de joie et de vent.

4. De temps à autre, Jeannot faisait un grand bond et Robin sentait son petit cœur s'arrêter de battre. Il s'accrochait aux grandes oreilles de son coursier et soupirait d'aise bien fort, quand celui-ci était retombé sur ses pattes.

5. Une fois, même, il culbuta en roulant sur lui-même et rouvrit ses yeux apeurés dans une touffe de thym qui avait amorti le choc. C'est que Jeannot avait aperçu un chasseur.

« Chut... Tais-toi... Ne bouge pas surtout, ou nous sommes perdus. »

6. Robin regarda. Le chasseur passa, l'œil au guet, puis, brusquement, épaula son fusil dans la direction d'un lièvre qui filait au loin comme une ombre. Un tonnerre retentit, et nos deux amis sursautèrent, frappés d'effroi. Le chasseur fit trois enjambées, et, à la trace de son chien, disparut derrière un buisson.

(à suivre)



86. Le nain de la forêt *(suite)*

1. Ils respirèrent. Pour la première fois. Robin rencontrait un être humain. Il questionna : « Qu'est-ce que cela ?

— Une méchante bête qu'on appelle un homme ; il tue les animaux pour les manger.

— Mais il tenait dans ses mains une chose terrible qui a fait... Pan...

— Une méchante chose : un fusil. C'est avec ça qu'il tue ; c'est très méchant.

2. — Et quel animal suivait l'homme ?

— Encore une méchante bête, qui nous renie et ne nous connaît plus, excepté pour nous rapporter blessés ou morts à son maître. Il aime l'homme, à présent, parce que celui-ci lui fait une maison avec un toit et lui donne du sucre. »

3. Robin écoutait rêveur... Il existait donc de méchantes choses... Pour la première fois, il rencontrait la misère du monde et ses yeux s'ouvraient tout grands, un peu inquiets.

4. Mais Jeannot n'avait pas l'habitude de réfléchir longtemps.

« Alors, on repart ?... Regrimpe, Pouceton, regrimpe, et tiens-toi bien, tu sais. »

Et la galopade recommença.

5. A six heures du soir, le coursier déposa son cavalier étourdi, rompu, brisé, ahuri, dans un coin nouveau de la forêt, très lointain de la clairière natale, et lui dit :

« Au revoir, Robin Pouceton, fils de la Poucette et d'un rayon de lune, joli petit nain des bois, aimé des fleurs, et curieux du monde. Au revoir ; te voici maintenant hors de la forêt, près des vieilles roches qui ont vu le commencement des siècles, non loin de l'antre de la sorcière. L'endroit est plein de dangers, veille sur toi. Pour moi, je retourne à mon terrier où m'attend ma mère. »

6. Et, bondissant, cabriolant, caracolant, Jeannot-Lapin partit, drôle et fou, comme toujours, en secouant ses longues oreilles.

Claude ROEN
Robin Pouceton, Librairie Stock, Paris



87. Les trois chansons

Entends la chanson de l'eau...
Comme il pleut, comme il pleut vite !
Il semble que les grelots
Dans la gouttière s'agitent.

A l'abri de ton dodo
Entends la chanson de l'eau !

Entends la chanson du vent...
Comme les branches s'agitent !
Les nids d'oiseaux bien souvent
Sont bercés, bercés trop vite.

A l'abri des rideaux blancs,
Entends la chanson du vent.

Entends la chanson du feu...
Comme les flammes s'agitent !
Le feu jaune, rouge et bleu
Pour te chauffer, brûle vite.

Quand tes yeux clignent un peu
Entends la chanson du feu.

Écoute les trois chansons
Qui se font toutes petites
Et douces comme un ronron
Pour que tu dormes plus vite.

Si tu veux, bébé, dormons
Au bruit léger des chansons.

S. SICAUD
Poèmeraie, Armand Colin, éd.



88. Le cheval volé

1. Une nuit, un voleur entra dans l'écurie d'un cultivateur et lui prit son plus beau cheval. C'était la saison des labours et le cultivateur ne pouvait se passer de cheval. Il se rendit au marché voisin pour en acheter un autre.

2. Parmi les chevaux en vente, il reconnaît le sien. Aussitôt, il le saisit par la bride et crie : « Ce cheval m'appartient ; on me l'a volé il y a trois jours.

— Vous vous trompez, répond le voleur ; j'ai ce cheval depuis un an ; il peut ressembler au vôtre, mais il n'est pas à vous.

— Eh bien, reprend vivement le fermier en mettant les deux mains sur les yeux du cheval, s'il est à vous, dites-moi donc de quel œil il est borgne ? »

3. Le voleur, très surpris par cette question, car il n'avait pas encore bien examiné la bête, répond au hasard :

« C'est de l'œil gauche.

— Vous vous trompez, crie le cultivateur, l'œil gauche voit très bien.

— Ah ! c'est vrai, reprend le fripon, je voulais dire l'œil droit.

4. — Il est maintenant certain, dit bien haut le cultivateur aux personnes qui l'entouraient, que cet homme est un menteur. Regardez, le cheval n'est pas borgne du tout. J'ai tendu un piège à mon voleur et il y est tombé. »

5. Tous les assistants éclatèrent de rire et applaudirent. Les gendarmes arrêtèrent le voleur, et le paysan, très heureux, monta sur son cheval et rentra triomphalement chez lui.

Un voleur, si rusé soit-il, finit toujours par être découvert.

D'après GRIMM



89. Le coq et le renard

1. Un renard, **furetant** autour d'une ferme, aperçut un coq perché sur une branche : « Ah ! pensa-t-il, quel bon déjeuner, si je pouvais faire descendre de là-haut ce gros emplumé ! »

2. « Mon bel ami, dit-il au coq d'un **air câlin**, je viens t'annoncer une heureuse nouvelle. On vient de signer la paix générale entre tous les animaux. Désormais nous sommes tous frères. On ne se poursuit plus ; on ne se mange plus ; on ne se fait plus de mal. Quel bonheur !... Hâte-toi de descendre, mon frère, que nous nous embrassions ! »

3. « Je suis charmé de cette nouvelle, lui répondit le coq. Sûrement qu'il vient nous l'apporter aussi, ce gros chien que je vois accourir vers nous ! »

Le renard n'en écouta pas davantage. Déjà il avait mis ses jambes à son cou et courait, courait sans tourner la tête... Et il court encore !

J. LIMAGNE



90. La pie, le perroquet et le pigeon

1. C'était, — il y a bien longtemps, — dans une place assiégée. A tout prix, il fallait, par-delà les rangs ennemis, faire parvenir des nouvelles, demander du secours et fournir au grand État-Major de précieux renseignements. On demanda des volontaires pour cette mission de confiance.

Aussitôt la pie se présenta.

« De quoi es-tu capable ? lui dit-on. Tu es une bavarde; le premier venu te fera jaser, et nos secrets seront dévoilés. De plus, il nous faut, pour porter ce message, une personne parfaitement honnête, et tu es une voleuse, on sait cela. »

2. Le perroquet fit valoir ses dons et qualités. « Je sais causer, dit-il, et nul ne m'égale pour répéter ce que j'ai entendu. Et n'ai-je pas un bel habit ?

— Tu ne répètes que trop, et hors de propos, ce qu'on a dit devant toi, lui répondit-on. Nos secrets seraient bien gardés dans ton bec !... Cette mission réclame un messager plus sûr. »

3. Le pigeon se présenta modestement : « Je n'ai point de qualités militaires, fit-il, et chacun connaît mon humeur paisible. Mais si vous me jugez capable d'être utile, vous pouvez compter sur moi.

— Tu es probe et discret, c'est l'essentiel ; et nous savons que le vrai dévouement se cache sous la modestie. Va, porte ce message. »

4. La mission fut remplie avec une merveilleuse rapidité.
Ce pigeon fut le premier pigeon-voyageur.

J. LIMAGNE

91. Le renard enrhumé

1. Le roi Lion, s'ennuyant un jour à mourir, invita l'Ane et le Renard à lui tenir compagnie. Il leur fit visiter sa riche demeure. Tout y était fort beau, mais les os rongés entassés dans les coins répandaient une **odeur fétide.**

Après cette visite, le Lion fit asseoir ses invités à sa table, et un excellent repas fut servi.

2. Alors, le roi s'adressant à l'Ane :

« Dis-moi, **grison,** comment trouves-tu ma demeure ?

— Ma foi, sire, dit l'Ane, votre palais est magnifique, mais, à dire la vérité, on y respire une odeur désagréable.

— Vraiment ! dit le Lion, tout courroucé. Sache bien que je hais les gens mal élevés comme toi. »

Et, se jetant sur l'Ane, il le mit en pièces.

3. Puis, se tournant vers le Renard :

« Et toi, mon cher petit Renard, me diras-tu ton avis ? »

Maître Renard éternua plusieurs fois, et dit, après s'être frotté le museau dans le sable :

« Noble roi, votre palais est splendide et tout rempli de belles et bonnes choses, mais je ne puis rien dire de l'odeur dont parlait l'Ane, car je suis fort enrhumé. »

Et le rusé Renard éternuait à se faire sauter la cervelle.

D'après un conte hollandais





92. La Rosée

La rosée perle
Aux bambous verts
Comme une larme.
Le vent paresse
Et le lotus
Laisse tomber
Un pétale rose.
A pas très lents
La nuit s'avance,
Et mon chemin
Est traversé
De vers luisants.
Il vient de l'est
Un vent coulis,
C'est une flûte
de bambou
Qui chante doux.

Huang WAN-CHIUNG
Roses et bougainvillées. Éd. Saint-Paul

Lotus : espèce de nénuphar.
Vent coulis : qui glisse légèrement.



93. Santos le petit Brésilien

1. — Mère, dit Santos, je pars à la chasse.

— Attends un peu! crie sa maman, très occupée à faire frire de petits poissons sur une drôle de casserole en terre trouée, pleine de braise. Attends! le dîner va être prêt.

2. — J'aime mieux des fruits, dit le gamin; et il fourre des oranges et des noix dans ses poches. Toujours vous le verrez une orange à la main, ou bien en train de casser une de ces grosses noix huileuses qui poussent au Brésil.

3. Santos est brun de peau avec des yeux noirs et brûlants. Mais c'est un enfant plutôt doux : il habite un pays si chaud, qu'on évite de s'y mettre en colère! et autant que possible, on s'y promène plus la nuit que le jour.

4. Son papa décharge des bateaux dans la baie de Rio. C'est-à-dire qu'il les décharge à peu près deux jours par semaine. Le reste du temps, comme il a gagné de quoi faire vivre sa famille, il les regarde arriver ou partir en roulant une cigarette. Il est vêtu d'un costume de coton blanc très propre, sans cesse lavé, mais pas mal troué. Il n'a pas besoin de souliers ni Santos non plus, ni sa maman non plus.

5. Tous trois habitent une petite case basse où il n'est jamais nécessaire de faire du feu. La cuisine se fait dehors. Quand la maman va au marché, elle rapporte des oranges à deux sous la douzaine, ou bien un mètre ou deux d'une espèce de grosse asperge qui est le bout tendre et blanc d'un palmier. Son mari boit du maté, qui est une infusion de feuilles, et du café qui pousse là-bas.

(à suivre)



94. Voici l'heure des lucioles !

1. Santos ne chasse pas les serpents, comme son oncle João. Non ! il se contente de papillons. Mais quels papillons, mes amis ! Plus larges que la main, ou même que les deux. Et verts, et bleus comme des pierreries vivantes !

2. Les bijoutiers de Rio les enferment sous un double cristal et en font des coupes précieuses, enserrées dans de larges bagues dorées. Santos leur vend sa chasse, mais il faut qu'aucune aile ne soit abîmée : aussi il prend les papillons avec des pièges à miel où leurs fines pattes s'empêtrent.

3. Mais la nuit va tomber : plus de papillons. Voici l'heure des lucioles. Dans les arbres et les buissons, sous l'herbe humide de rosée étincellent mille feux dansants. Avec l'amande d'une noix, coupée en languettes qui brûlent comme des bougies, Santos attire les lucioles.

4. Chaque fois qu'une de ces petites bêtes approche de la lumière qu'elle prend pour une autre luciole, Santos la capte dans un filet fin, l'enferme dans une boîte de fer après s'être amusé à la tenir un instant. S'il la taquine, elle accélère ses coups de lumière comme un petit cœur qui bat plus vite.

5. — Donne-m'en, dis ? chuchote la voix de sa petite voisine Domesile qui s'est glissée là pour le voir chasser.

— Tu veux en mettre dans tes cheveux, comme les élégantes de Rio à qui je les vendrai demain ? — Non, j'en veux pour ma bouteille.

Santos lui glisse une poignée de lucioles. La petite s'en va joyeuse : ce soir on verra bien clair dans sa case et la maman pourra soigner le petit frère qui fait ses dents.

6. Au-dessus de Santos, bien loin au-dessus des lucioles, la Croix du Sud scintille dans le ciel piqueté d'or. Les lumières de Rio se mirent dans l'immense baie couleur de saphir d'où émerge le Pain-de-Sucre, une drôle d'île pointue couronnée elle aussi de lumières. On entend chanter des sambas.

La nuit est douce comme soie.

François MARION

95. Petit riche et petit pauvre

Le petit Trott, enfant riche, joue sur le bord de la mer. Or, voici que survient l'enfant pauvre.

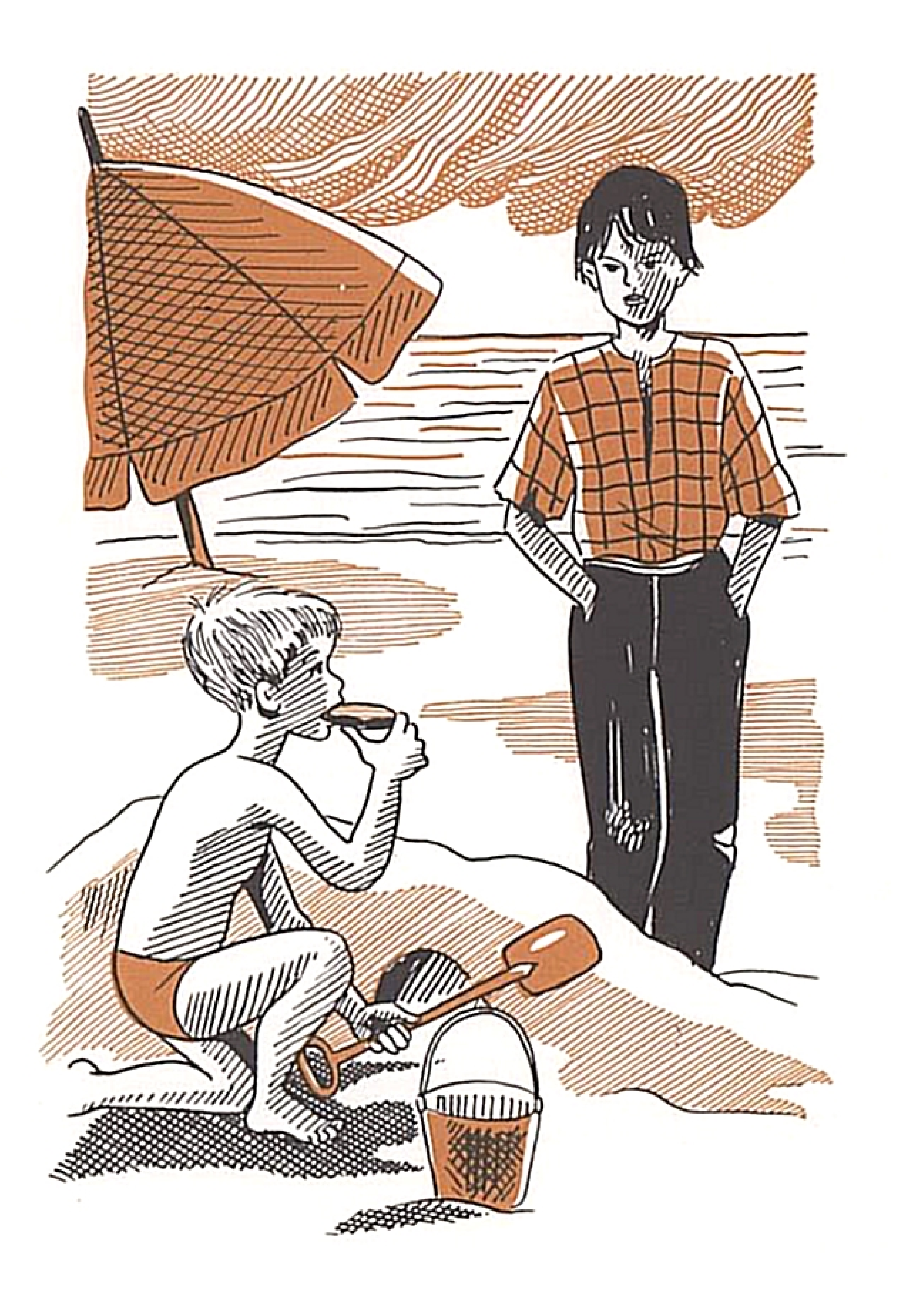
1. Trott reçoit pour son goûter un morceau de chocolat et un croissant.
   Il retourne à sa montagne (un tas de sable). Trott s'assied dessus. Il se met à grignoter son chocolat à petits coups. Il y fait des dessins avec ses dents. C'est très amusant.

2. Qu'est-ce que c'est que ça ? Il y a une ombre devant Trott : Trott lève le nez. C'est un petit garçon. Il est très sale et il a de vilains habits... Trott lève sa pelle d'un air menaçant :
   « Va-t'en ! »

3. Le petit garçon met son coude sur ses yeux ; il recule de trois pas, puis s'assied par terre en face de Trott et le regarde.
   Trott continue à grignoter, en le regardant aussi :
   « Tu as déjà goûté ?... »
   Le petit garçon le regarde avec des yeux qui ne comprennent pas. Trott répète la question :
   « Tu as déjà goûté ? »
   Le petit garçon fait signe que non.
   « Alors tu vas goûter tout à l'heure ? »

4. Le petit garçon regarde par terre. Il remplit sa main de sable en secouant de nouveau la tête.
   « Tu ne goûtes pas aujourd'hui ? »
   Le petit ne répond rien, mais Trott comprend qu'il a deviné juste :
   « Alors tu as eu une indigestion hier ? »
   Le petit garçon ouvre de grands yeux. Il secoue toujours la tête.
   « Ou tu as eu mal au ventre ? »
   Toujours non.
   « Ou tu n'as pas été sage ? »
   Le petit rouvre encore des yeux qui ne comprennent pas. Ce ne doit pas encore être ça.

(à suivre)



96. Petit riche et petit pauvre *(suite)*

1. « Alors pourquoi est-ce que tu n'as pas eu à goûter ? »

— Y avait plus rien à la maison. »

Cette nouvelle paraît fantastique à Trott. A quoi servent donc les garde-manger? Ce n'est pas possible. Le petit garçon est un menteur. Sa maman lui a dit qu'il n'y avait rien : c'était pour le punir. Trott dit d'un ton sévère :

« Tu n'as pas été sage. Qu'est-ce que tu as fait ? »

2. Le petit le regarde avec des yeux ronds. Pas de réponse. Trott s'impatiente.

« Alors, pourquoi que tu n'as pas eu à goûter ? »

L'enfant répond de nouveau avec résignation : « Y a plus rien à la maison. »

3. C'est donc vrai. Trott nage dans la stupeur.

« Alors tu as faim ? »

Il n'y a pas à se tromper sur l'expression des yeux du petit garçon.

« Si j'avais su, je t'aurais donné un peu de mon croissant, parce que moi, je n'avais pas faim. Mais maintenant j'ai fini. Tu comprends ? »

4. Le petit garçon hoche la tête d'un air résigné. Il a très bien compris.

Trott réfléchit un moment...

... « Mais pourquoi est-ce qu'il n'y a rien dans le garde-manger de ta maman ?

— Y a pas de garde-manger ! »

C'est prodigieux...

« Pourquoi ton papa n'achète pas de quoi manger ?

— Y a plus d'argent. »

5. Ça, c'est une raison... Trott est envahi par une stupeur de plus en plus grande.

Il y a donc des enfants qui ne sont pas méchants, et dont les mamans n'ont pas de quoi leur donner à manger !

René LICHTENBERGER
Mon petit Trott, Plon-Nourrit, éd.



97. Les lucioles

Les grands vieux arbres dans les bois
Se baignent de clarté lunaire
Et des points d'or brillent parfois
Dans l'obscurité bleue et claire.

D'un vol fantasque et flamboyant,
Elles montent, les **lucioles**,
Elles montent en tournoyant,
Jetant des étincelles folles,

Allumant de longues clartés,
A droite, à gauche, sous les branches,
Sur les fonds noirs qu'ont **pailletés**
Leurs flammes bleuâtres ou blanches.

Et comme dans les nuits d'été
Au ciel les étoiles filantes,
Elles rayent l'obscurité,
Puis s'éteignent, éblouissantes.

R. GÉRARD
Les pipeaux, Fasquelle, éd.

98. Le sorcier

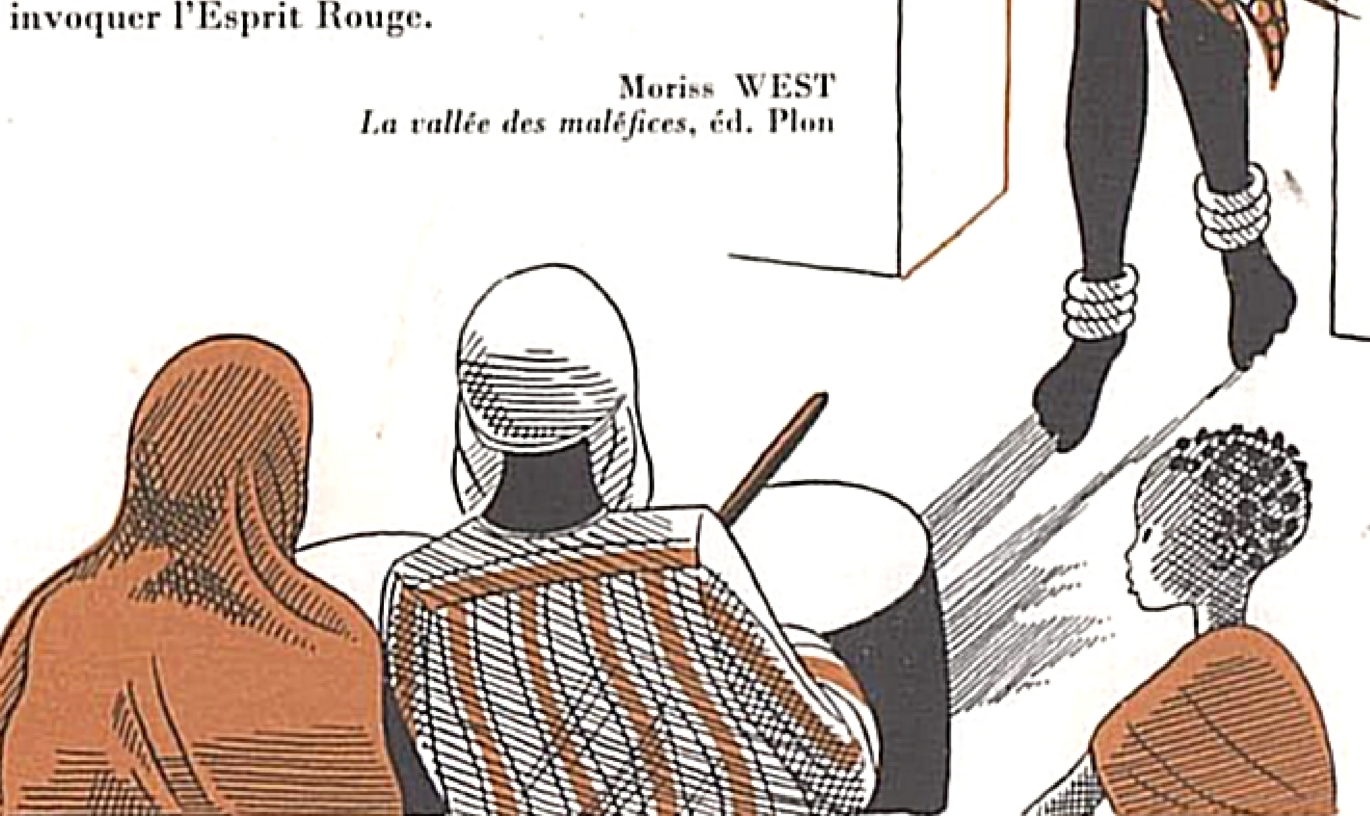
1. Kumo, le sorcier, apparut dans l'encadrement de la porte. Il n'entra pas comme l'avaient fait les autres, en se courbant sous les poutres basses.

2. Il était là, droit, provocant, comme s'il avait traversé la muraille. Il portait une perruque dorée avec des ailes de coléoptères. Son front était peint en vert, et la partie supérieure de son visage d'ocre rouge. Un croissant énorme traversait son nez; le panache de sa coiffure éclatait de rouge, de bleu et d'orange.

3. Le pan qui battait ses cuisses était d'écorce tressée et sa ceinture couverte de coquilles de cauris. Tout son corps était enduit de graisse. La main tenait une massue verte au manche fait de bois sacré, les bracelets de ses chevilles se déroulaient à chaque pas.

4. Tout à coup les tambours s'arrêtèrent, les danseurs s'immobilisèrent, les chanteurs se turent : Kumo leva sa massue et commença à invoquer l'Esprit Rouge.

Moriss WEST
La vallée des maléfices, éd. Plon





99. Au cirque

1. Le cirque était installé sur la place du Marché ; son immense tente blanche, fixée par de solides piquets, portait au-dessus de l'entrée, cette inscription en lettres d'or : Cirque Marinetti. Un tambour agitait ses baguettes pour attirer l'attention du public...

2. Quel ne fut pas mon contentement lorsque grand-père me proposa de pénétrer à l'intérieur ! Nous y entrâmes...
   Des clowns enfarinés, avec de petits bonnets pointus et des costumes jaune et rouge, se jouèrent des tours qui provoquèrent les rires de la foule...

3. Une danseuse de corde parut : elle gardait péniblement son équilibre et semblait se précipiter sur le sol à chaque instant. Mais le numéro sensationnel fut le trapèze volant des deux frères Marinetti... On aurait dit qu'ils s'amusaient eux-mêmes et ne prenaient aucun souci des spectateurs. Ils convenaient d'un bref signal pour l'exécution de leurs tours d'ensemble... Ainsi projetés en l'air, je les admirais et je les enviais.

H. BORDEAUX, *La maison*, éd. Plon

100. Une visite peu agréable

1. Cette histoire est vraie; elle est arrivée à Livingstone dans le voisinage du Zambèze.

2. « Nous étions, dit-il, en train de nous reposer sur une couche d'herbes sèches, dans nos tentes grossières. Devant, brûlait un grand feu, pour éloigner les lions; un homme, originaire du pays, le surveillait. Je tombai bientôt assoupi, en regardant scintiller les étoiles.

3. Soudain je me réveillai, avec un sentiment de terreur. Le feu était éteint. J'aperçus deux lueurs perçant les ténèbres; bientôt je distinguai une crinière de poils rudes et le contour d'une forme fortement charpentée. Je reconnus les yeux d'un lion.

4. Mon front se couvrit de sueur. Notre veilleur s'était endormi et avait laissé éteindre le feu. Je voulus saisir le fusil chargé, placé à mon côté. Il n'y était plus.

À ce moment, la voix du guide murmura à mon oreille : « Ne remuez pas, faites le mort. »



5. Les yeux ardents semblaient plus grands que jamais; alors, je fermai les miens et j'attendis.

Le lion s'était approché de moi : la chaleur de son souffle passait sur ma figure, je sentais le rude contact de sa crinière traînante. Ses yeux étaient fixés sur moi, ses dents luisaient dans les ténèbres. Dans une seconde mon existence pouvait être finie. Je ne bougeais pas, je ne respirais pas.

6. La brute semblait hésiter, comme si elle eût suspecté une supercherie; elle regardait ma figure et celle de mes compagnons, semblait écouter la respiration. Alors, nous trouvant immobiles comme si nous étions morts, le lion donna un coup de queue et tranquillement sortit de la tente.

7. Nulle expression ne peut dire le soulagement que je sentis. Je ne manquai pas de remercier Celui qui avait sauvé ses serviteurs d'un péril de mort.

8. Le guide se leva, ralluma le feu. J'imagine que notre veilleur négligent ne s'est pas endormi de nouveau pendant sa surveillance dans le voisinage du lion. »

Dr LIVINGSTONE

101. Sur l'étang bleu

Sur l'étang bleu passait la verte libellule
Effleurant l'eau parfois de son aile de tulle.
Quand je revins un soir rêver au bord de l'eau
La libellule était morte sur un roseau.

L'eau n'eut plus le baiser de son aile de tulle
Et j'ai pleuré tout bas la verte libellule.
Sur un grand saule vert gazouillait un oiseau ;
Un soir je l'ai trouvé mort au pied du roseau.

L'eau n'eut plus la chanson de sa voix cristalline,
Ni le doux frôlement d'une aile verte et fine...
Et l'étang bleu mourut à l'ombre des grands charmes
Hélas ! après avoir pleuré toutes ses larmes.

Gérard d'HOUVILLE
Poésies, Grasset, édit.



102. Les ouvriers du pain

1. Maîtresse Fruytier surveillait le four. Toute rouge de fatigue et de chaleur, elle s'était assise sur un tas de vieux sacs à blé, le long du mur et le plus loin possible de la gueule du four. Celle-ci était fermée par une plaque de tôle mi-circulaire et munie d'une poignée.

2. L'odeur de la pâte levée, qui commençait à se dorer en-dessus, emplissait la petite boulangerie, attenante à la chambre des garçons. La fermière guettait la minute précise où le feu a rendu sain et parfait le pain de la famille, œuvre du père qui a semé, œuvre de Dieu qui a fait pousser et mûrir le froment, œuvre du père et du fils qui ont moissonné, œuvre du meunier qui a écrasé le grain, œuvre de la mère qui a pétri la farine.

3. Elle y a mêlé le levain et, dans la grotte de briques chauffées, a déposé une à une, sur la pelle de bois, les grosses mottes de six livres de pâte, puis, retirant la pelle d'un coup sec, les a placées en bel ordre entre les braises écartées et qui forment couronne.

René BAZIN
Il était quatre petits enfants, Plon, éd.



103. Marinel

1. Un incendie avait éclaté dans une maison dépendant d'une des casernes de Strasbourg. Grâce à de prompts secours, les ravages du feu avaient été arrêtés dans les étages supérieurs, mais la cave renfermait un baril de poudre et mille paquets de cartouches : une explosion était inévitable et de tous côtés on se sauvait.

2. Cependant le sergent Marinel apprend que, dans une des mansardes, se trouvent encore deux soldats que les infirmités retiennent dans leur lit. Il décide quelques hommes à pénétrer avec lui dans la maison : « Si nous arrivons au réservoir, s'écrie-t-il, nous pourrons noyer les poudres. »

3. En disant ces mots, il s'engage dans l'escalier inférieur, sans s'apercevoir que ses compagnons, aveuglés par la fumée, ont bientôt renoncé à le suivre. Il arrive seul à la porte du premier caveau. Cette porte était fermée ; d'une poutre, il se fait un bélier et l'enfonce. Au moment de passer outre, il est arrêté par un tourbillon de flammes. Effrayé, il hésite, il recule, il se dispose à remonter.

4. Mais bientôt, à la pensée que le feu va gagner les matières explosibles, que la maison va sauter et que les deux malades vont infailliblement périr, il s'arme d'un nouveau courage et se précipite au foyer même de l'incendie.

5. Enfin, le voilà dans la poudrière ; il ne fait qu'un bond vers le réservoir, ouvre le robinet. L'eau inonde la cave ; tout danger d'explosion a disparu.

6. La foule se précipite dans la maison. On découvre Marinel presque enseveli sous les décombres, le visage noirci et sanglant, la barbe et les cheveux brûlés, respirant à peine, mais trouvant encore assez de force pour murmurer : « Et les camarades ? »

7. Ses camarades furent sauvés et lui-même fut rappelé, non sans peine, à la vie.

VIENNET



104. Conte arabe

1. Il était une fois un prince qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était une chose difficile à trouver en ce monde. — « Cependant, je connais un moyen de vous procurer le bonheur.

— Quel est-il ? demanda le prince.

— C'est, répondit le derviche, de mettre la chemise d'un homme heureux ! »

2. Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son talisman. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux ! Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur.

3. Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un jour, au palais de son père, quand il avisa dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue.

4. « Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur, se dit-il. Es-tu heureux ? — Oui ! fait l'autre. — Tu ne désires rien ? — Non. — Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi ? — Jamais ! — Eh bien ! vends-moi ta chemise. — Ma chemise ? je n'en ai point ! »

J. VERNE
Les enfants du capitaine Grant

Derviche : sage et savant religieux musulman.
Talisman : objet porte-bonheur.



105. Les émotions d'un jeune fumeur

1. Muni de tabac et d'allumettes, j'avais pris, pour me cacher de mon père, un chemin détourné. Tout en marchant, je m'arrêtais de temps à autre pour tâter ma pipe dans ma poche. Elle était à moi et j'allais fumer **pour de vrai**!

2. Je m'assis à la lisière d'un bois et commençai à bourrer lentement ma pipe; j'étais mollement couché sur l'herbe; je me sentais parfaitement heureux.

3. Le fourneau de ma pipe une fois bien bourré, je l'allumai avec solennité et je tirai mes premières bouffées. Quel bon tabac! Quelles jolies fumées blanches je lançai fièrement vers les arbres!...

4. Au bout d'un quart d'heure environ, ma joie tomba un peu; il me sembla que ma tête s'alourdissait. J'éprouvais un drôle de malaise et j'avais le cœur légèrement **barbouillé**.

5. Je posai la pipe à terre, espérant que cela passerait; mais cela ne passa pas. Ma tête tournait; mes yeux papillotaient; mon estomac se soulevait; j'étais ridiculement malade et je vomissais avec des efforts qui me retournaient les entrailles. Le châtiment commençait.

6. Quand la crise fut passée, j'empochai piteusement ma pipe et, tout chancelant, je repris le chemin de chez nous. Je n'étais pas brillant; j'avais la

figure tirée; j'aurais bien voulu me cacher dans ma chambre, mais j'eus la malchance de tomber sur toute la famille rassemblée dans la cour.

« Comme tu as l'air malade! me dit ma tante.

— Mais non, mais non, tante!

— Viens donc un peu ici, reprit mon père qui me dévisageait sévèrement. Pouah! tu sens la tabagie!»... Puis, tout à coup, m'empoignant par le bras : « Drôle! tu as fumé!»

D'après André THEURIET

Contes pour les jeunes et les vieux, éd. Lemerre

106. Le vent et le hérisson

1. Le hérisson et le vent avaient fait un pari : le vent prétendait courir plus vite que le hérisson; le hérisson proclamait hautement le contraire.

Ils allèrent trouver le roi. — « Qui est plus rapide que moi ? » disait le vent — « Moi! » répliquait le hérisson — « Nous verrons cela, dit le Roi. Je vous ferai transporter tous deux loin d'ici; le premier à rentrer dans mon palais sera déclaré le plus rapide. »

2. Hérisson, en grand secret, réunit ses nombreux fils. Il en poste un à chaque carrefour du trajet, puis il dit au vent : — « A tous les carrefours, tu prendras la précaution de demander si Hérisson est déjà passé. »

3. Le signal est donné. Le vent s'élance; son souffle fait voler les feuilles des arbres... Voici le premier carrefour. De loin, et sans se retarder, le vent interroge : « Hérisson est-il déjà passé ? » L'aîné Hérisson se dresse : — « Ne vois-tu pas que tu es derrière moi ? »

4. Le vent mugit de colère; d'un bond, il saute Hérisson... Or, à chaque carrefour, un des fils Hérisson est là pour se dresser : — « Tu es encore derrière moi!... Tu es encore derrière moi! » Le vent s'étonne. Il s'anime, plein de fureur, il siffle, gronde, tourbillonne...

5. Le vieux hérisson, lui, s'est caché près du palais : de loin, il aperçoit le nuage de poussière soulevé par le vent qui se hâte. Il sort vite de sa cachette, entre au palais, s'incline devant le Roi, comme fourbu... Sur ce, le vent arrive en trombe. — « Hérisson est-il là ? » crie le vent, tout essoufflé — « Ne vois-tu pas que je t'attends ? » dit Hérisson.

6. Le roi jugea que le hérisson était plus rapide que le vent et la Cour applaudit très fort le vainqueur.





107. La querelle

Deux enfants dans un piège avaient pris un lapin.
Ils ne s'étaient jamais vus à fête pareille
*Et l'emportaient, **ravis**, au fond d'une corbeille.*
*Bien attaché dans l'**osier** fin.*
L'un dit : « Je lui ferai faire une maisonnette
Dans mon jardin. — Vraiment, fort bien,
Dans ton jardin ? Pourquoi pas dans le mien ?
C'est là qu'il aura sa chambrette.
— Le crois-tu donc à toi ? C'est moi qui l'ai surpris.
— Le piège, c'est moi qui l'ai mis. »
Là-dessus, dispute, colères.
On se bat... Deux amis !... deux frères !
Le petit prisonnier les sut mettre d'accord.
Laissé, grâce au combat, libre de se débattre,
Il parvint, redoublant d'effort
A dégager une patte d'abord,
Puis deux, puis trois, enfin les quatre ;
Et s'élançant d'un bond à travers la forêt,
*S'en retourna brouter le **serpolet**.*

Mme S. HUE



108. La pierre accusatrice

1. Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander à un Juif l'argent qu'il lui avait prêté en présence de deux témoins. Mais ces deux témoins étaient morts et le Juif refusait de rendre l'argent.

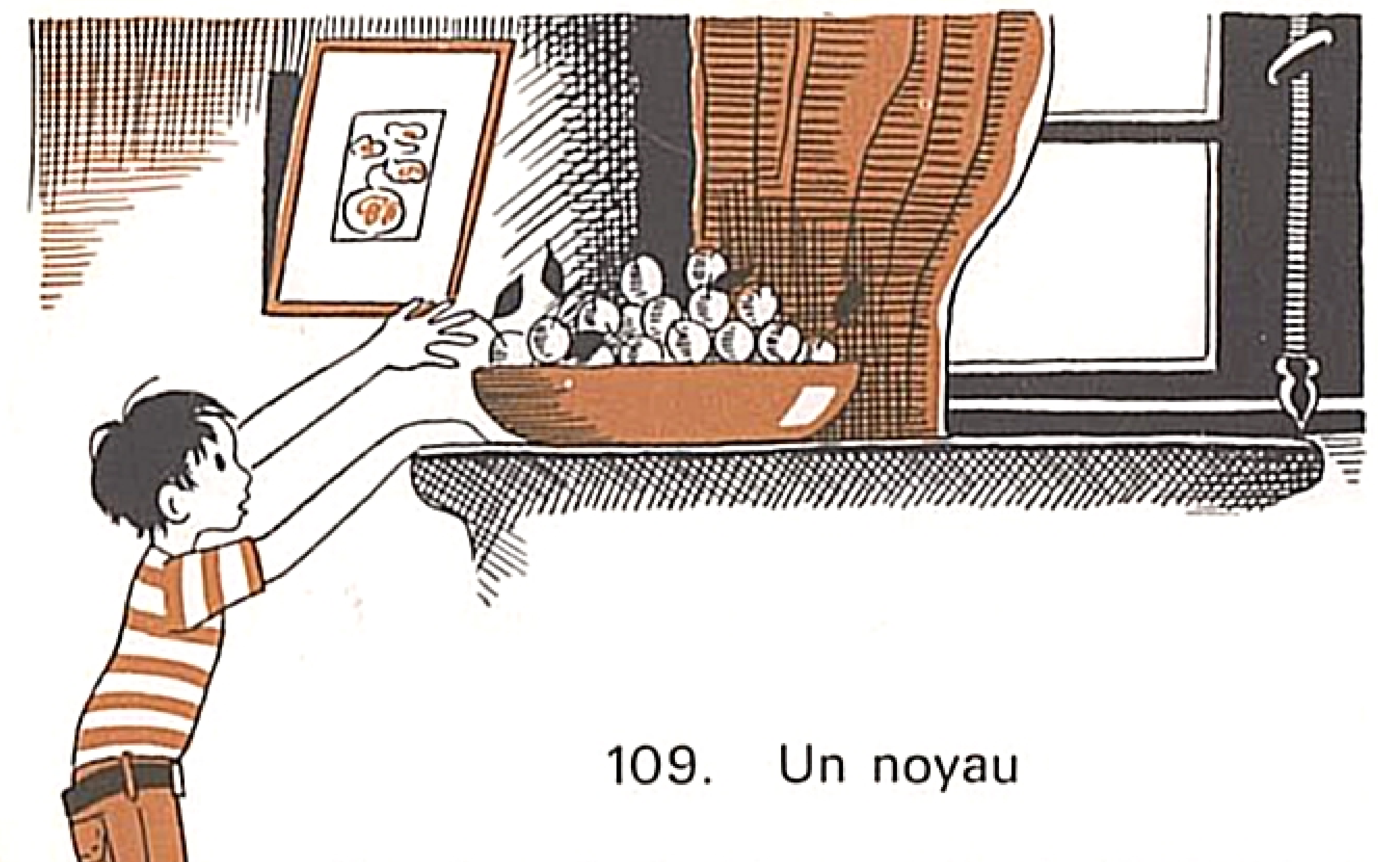
2. Sétoc confia sa peine à Zadig qui était devenu son conseiller. « En quel endroit, demanda Zadig, aviez-vous prêté votre argent à ce Juif ? — Sur une large pierre qui est fort loin d'ici. — Quel est le caractère de cet homme ? — Il est très vif et fort imprudent, dit Sétoc. — Eh bien, insista Zadig, permettez-moi de plaider votre cause devant le juge. »

3. En effet, il cita le Juif au tribunal et il parla ainsi au juge :
« Je viens demander à cet homme, au nom de mon maître, telle somme d'argent qu'il ne veut pas rendre. — Avez-vous des témoins ? dit le juge. — Tous sont morts, mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté et, s'il vous plaît qu'on aille chercher cette pierre, j'espère qu'elle portera témoignage elle-même de la vérité de ce que je dis. Nous resterons ici, le Juif et moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher par les serviteurs de mon maître. — Très volontiers », répondit le juge ; et il se mit à expédier d'autres affaires.

4. A la fin de l'audience :« Eh bien, dit-il à Zadig, votre pierre n'est pas encore venue ? » Le Juif, en riant, répondit : « Vous pouvez rester ici jusqu'à demain : la pierre ne sera pas arrivée ; elle est à plus de six kilomètres d'ici et il faudrait quinze hommes pour la remuer ! — Eh bien ! s'écria Zadig, je vous avais bien dit que cette pierre porterait témoignage : puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté ! »

5. Le Juif, tout surpris, fut contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre sans boire ni manger jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. L'argent fut rendu aussitôt.

D'après VOLTAIRE



109. Un noyau

1. Une mère avait acheté des prunes pour les distribuer à ses enfants après le dîner. Elle les avait mises sur une assiette. Vania n'avait jamais mangé de prunes. Ces fruits le tentaient beaucoup ; il rôdait sans cesse autour et les flairait.

Resté seul dans la chambre, il ne put résister à la tentation ; il prit une prune et la mangea.

2. Avant le dîner, la mère compta les prunes et vit qu'il en manquait une.

Elle en informa le père. A table, le père demanda :

« Eh bien, mes enfants, l'un de vous n'a-t-il pas mangé une prune ? »

Tous répondirent :« Non. »

Vania devint tout rouge et dit aussi :

« Non, je n'en ai pas mangé. »

3. Alors le père reprit :

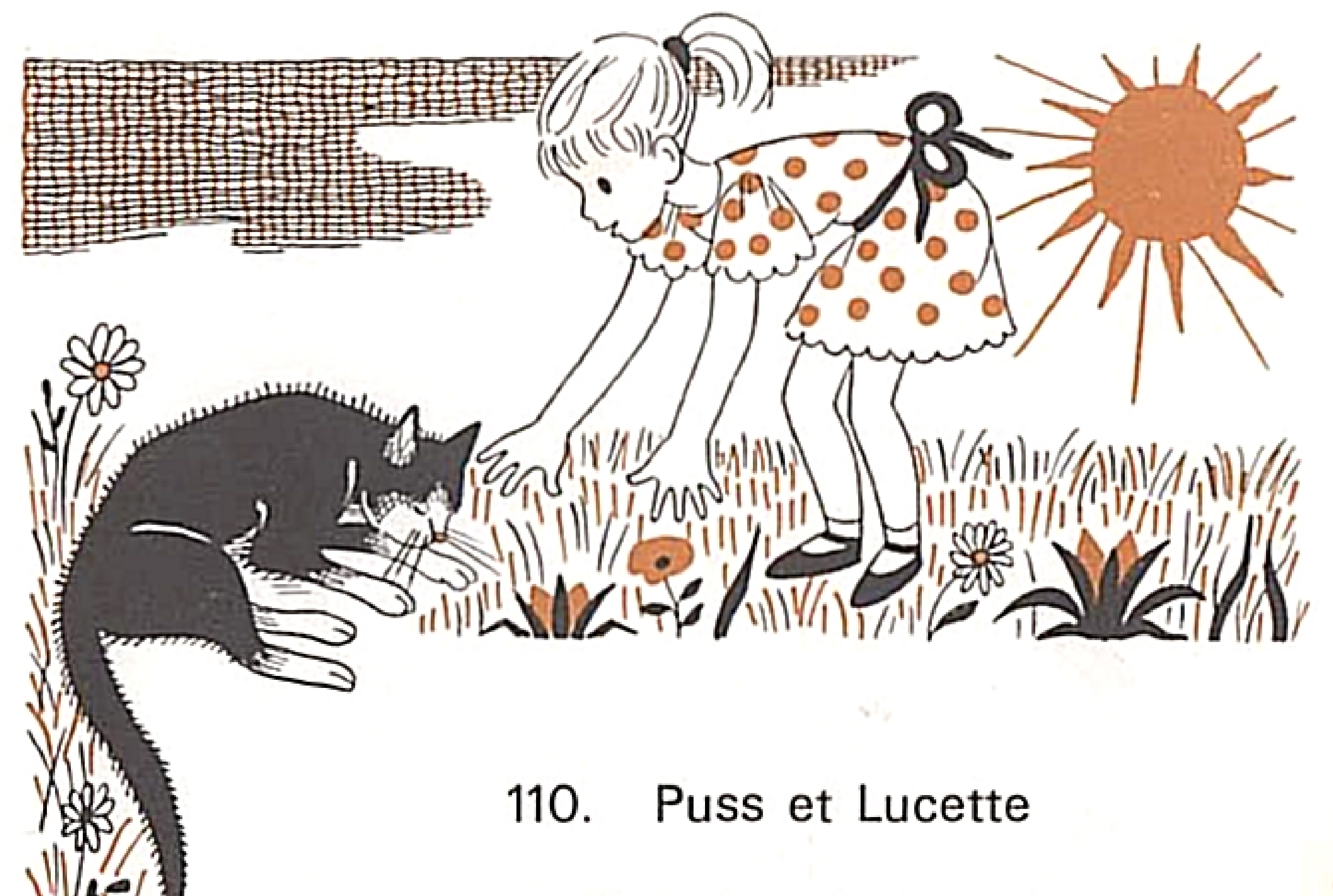
« Si quelqu'un de vous l'a mangée, ce n'est pas bien, mais le malheur n'est pas là. Le malheur, c'est qu'il y a des noyaux dans les prunes et que si l'on avale un de ces noyaux, on meurt dans les vingt-quatre heures. Voilà ce que je crains ! »

Vania pâlit et s'écria aussitôt :

« Non, j'ai jeté le noyau par la fenêtre ! »

Tout le monde rit et Vania se mit à pleurer.

L. TOLSTOI



110. Puss et Lucette

1. Puss dort au soleil. Il dort profondément. De beaux rêves se pressent sous ses paupières closes. Il voit devant lui des monceaux de souris, des petits oiseaux tués, des poissons frits, du lait. Il dort, et de joie il ronronne en dormant. Il ne se doute pas de ce qui le menace.

2. Lucette regarde Puss d'un œil malin. C'est défendu de le toucher. Il fait « pique-pique » quand on le taquine. On le dit ; mais est-ce vrai ?... Il a l'air si doux ! Il a tant de jolis petits poils que ce serait si amusant de caresser, de tirailler un tout petit peu ! C'est trop tentant. On ne peut résister.

3. Lucette s'approche à petits pas. Puss fait dodo, il ne bouge pas. Comme il a l'air gentil, il a de jolis poils raides près du nez. Il ne fait pas de mal du tout. On doit pouvoir en faire tout ce qu'on veut. Ces petits poils sont trop drôles. Il faut absolument en toucher un, rien qu'un seul, un tout petit peu pour voir comment c'est.

4. Délicatement, de ses petits doigts, Lucette agrippe la moustache blanche. Quelque chose crache, griffe, saute et s'enfuit...

5. Lucette contemple sa main où sont dessinées trois raies rouges. Le sang perle.. Ça cuit. Alors elle éclate en sanglots.

D'après André LICHTENBERGER
La petite sœur de Trott, Plon-Nourrit, éd.



111. Choque, la maman Poule

1. La vieille Choque couva cette année-là un nombre impair d'œufs parmi lesquels il y avait un œuf de cane.

2. Dès que les petits poulets furent sortis de leur coquille, grelottant de froid... ils s'enfoncèrent dans le chaud duvet maternel, mais le caneton... grimpa sur le bord de l'assiette d'eau, et, se laissant glisser sans hésitation, se mit à barboter avec délices. Choque effrayée poussa énergiquement de la tête et du cou pour sauver son débile rejeton qu'elle croyait en danger, mais le petit canard roula comme un œuf.

3. Entêté, il ressauta dans l'eau au grand désespoir de la mère qui culbuta l'assiette pour l'en retirer. Enfin Clopinard rejoignit... sous l'édredon chaud du poitrail et les épaisses couvertures des ailes, ses petits compagnons de nid.

4. Quand, au bout de quelques jours, Choque conduisit au dehors sa marmaille ailée, le premier souci de Clopinard fut de chercher de l'eau.

5. Toute flaque lui était bonne. Dès qu'il en trouvait une il se précipitait, tordant son minuscule derrière, penchant son petit cou en avant. Choque l'appelait pour le faire rejoindre au plus vite le gros de la famille, mais le récalcitrant ne voulait rien entendre et la journée de la couvée se passait obligatoirement près de l'eau.

L. PERGAUD
La revanche du Corbeau, Mercure de France



112. L'écureuil et la feuille

Un écureuil, sur la bruyère,
Se lave avec de la lumière.

Une feuille morte descend
Doucement portée par le vent.

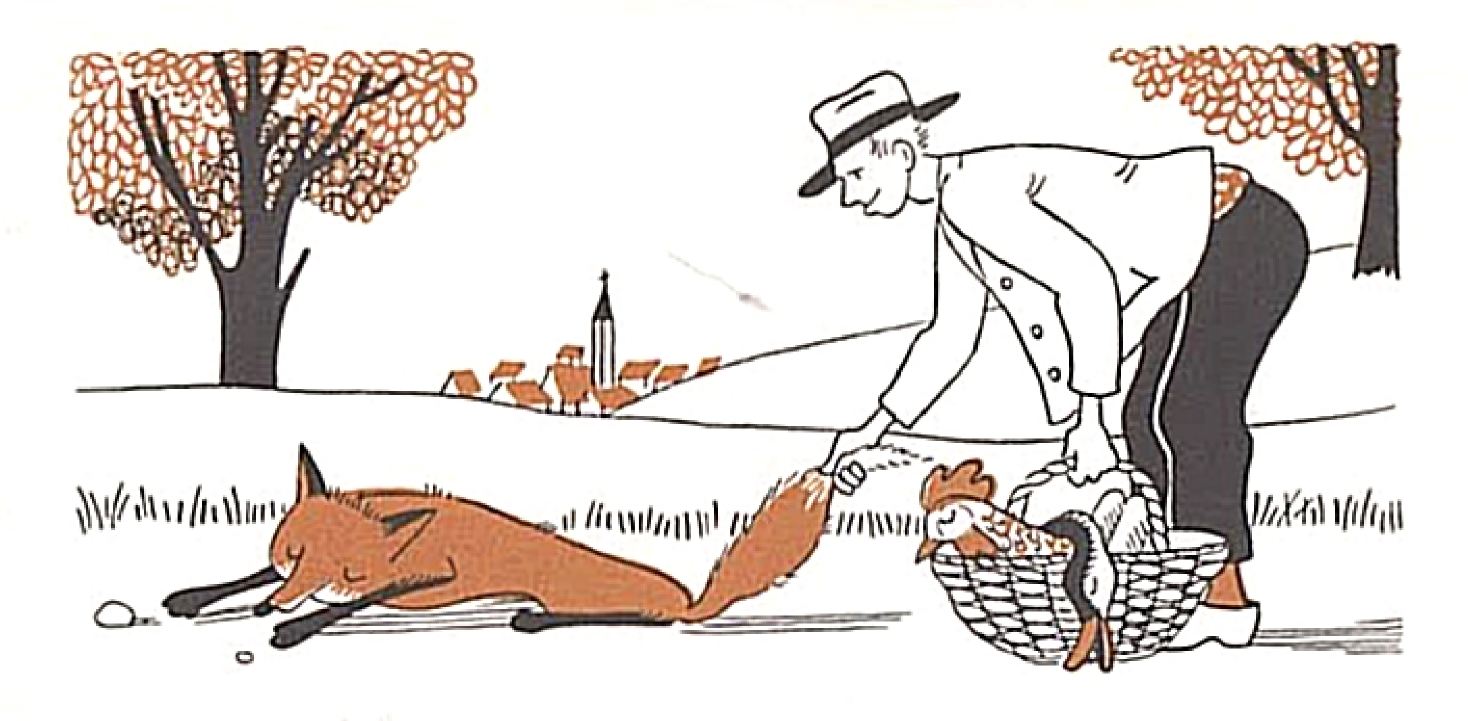
Et le vent balance la feuille
Juste au-dessus de l'écureuil.

Le vent attend, pour la poser
Légèrement sur la bruyère,

Que l'écureuil soit remonté
Sur le chêne de la clairière

Où il aime à se balancer
Comme une feuille de lumière.

Maurice CARÊME
La Lanterne magique, Bourrelier et Colin



113. Renard fait le mort

1. Un paysan se rendait au marché, portant dans son panier des victuailles à vendre. Sur sa route, il rencontra un renard qui faisait le mort. « Bonne aubaine, se dit-il, voilà une peau de renard qui vaut une belle pièce d'argent ! » Et prenant l'animal par la queue, il le met dans son panier.

Le renard, doucement, mange les victuailles, après quoi il soulève de sa tête le couvercle du panier, prend son élan, et hop ! se sauve à toutes pattes.

2. Dans sa fuite, il rencontre le loup, un loup très maigre et affamé, avec des dents très longues.

« Où vas-tu ainsi, compère ? dit-il au renard. Tu as l'air bien gai ce matin.

— C'est, répond le renard, que je viens de me régaler et cela ne m'a pas coûté bien cher. — Ah ! ah ! dit le loup d'une voix féroce. Eh bien ! moi, je vais me régaler à mon tour en te mangeant. »

Et aussitôt il saute sur le renard. Pauvre renard ! il n'était pas fier.

3. « Écoute, loup, supplia-t-il, ne me mange pas, et je t'indiquerai le moyen de te régaler comme moi. — Et que faut-il faire ?

— Écoute-moi bien : tu vas te mettre sur cette route ; tu t'étendras de tout ton long ; alors il passera un homme portant un grand panier : « Bonne aubaine, dira-t-il en te voyant ; voilà une peau de loup qui vaut une belle pièce d'argent. » Et te prenant par la queue, il te mettra dans son panier, où tu pourras manger à ton aise.

— C'est bien, dit le loup, mais si tu me trompes, je saurai bien te rattraper. »

4. Cela dit, il va s'étendre sur la route et fait le mort. Vient à passer l'homme au panier :

« Ah ! brigand ! s'écria-t-il, tu veux faire comme le renard. Eh bien ! tu vas payer pour lui. »

Et de son gros bâton, pan ! pan ! il assomma le loup.

D'après Louis de ROBERT



114. Ketaqwiwa, la petite Indienne

1. Le Soleil Levant frappe la forêt de toutes ses flèches à la fois : les oiseaux aussitôt gazouillent et sifflent joyeux. Les tentes du wigwam [1] sont toutes roses. Un bout de toile s'écarte et le petit nez brun et busqué de Ketaqwiwa apparaît, avec deux yeux comme des perles noires.

2. Ketaqwiwa signifie Arc-en-Ciel-sur-la-source. Elle a eu huit ans aux pluies. C'est une petite personne réfléchie qui parle peu, pense aux autres et sait qu'on ne doit jamais commander aux garçons, mais seulement les aider à comprendre ce qu'il faut faire.

3. Ketaqwiwa a une grande joie : soigner le tout petit frère. Elle a un gros souci : sa maman est malade. Voici deux lunes que les hommes sont aux chasses, et dans le village de tentes les femmes et les enfants n'ont pas beaucoup à manger. Si le Grand Esprit favorise les chasseurs, ils reviendront avec de la nourriture fortifiante pour tous ; mais combien faudra-t-il encore attendre ?

4. Or, hier, Ketaqwiwa, réfléchissant à ces choses, s'est écartée de son tipi (tente). Elle a erré jusqu'à une vallée inconnue où couraient joyeux une quantité de lapins sauvages, petites queues blanches en l'air.

5. De la viande de lapin ? du bouillon ? excellent pour la maman et le petit frère ! Mais Cheechkook (Flèche-au-Vent) le frère aîné, acceptera-t-il d'aller chasser justement par là ? Les garçons Peaux-Rouges, même à dix ans, ne veulent pas de conseils des filles.

(à suivre)

1. Village indien.

115. Ketaqwiwa, la petite Indienne *(suite)*

1. Ketaqwiwa soupire en regardant le Soleil Levant : « O Grand Esprit qui as fait le Soleil et l'Arc-en-Ciel-sur-la-Source, donne-lui des paroles sages pour conseiller Cheechkook. Sinon, il ira chasser juste dans une autre vallée ! »

2. Mais elle sourit avec joie car l'idée est venue. Elle rentre sans bruit dans le tipi, cherche une boîte d'écorce où sont ses trésors de petite indienne : un collier de dents de caribou [1], des boucles d'oreilles et trois plumes bleues, et en tire les plumes bleues avec un petit soupir.

3. C'est un porte-bonheur, toutes les Indiennes savent cela, et elle y tient : mais il faut bien les sacrifier pour guérir sa maman. Donc elle part dans la direction de la vallée aux lapins et pose les petites plumes bleues, une à une, dans la mousse. Cheechkook a de bons yeux et suivra cette piste.

4. Alors elle rentre au tipi avec une outre pleine d'eau, comme si elle n'était allée qu'à la source. Sa maman dort et gémit ; le petit frère crie la faim ; le grand, l'air indifférent, joue avec son arc.

— Cheechkook ne veut-il pas rester au tipi ? Sa sœur doit chercher des feuilles pour soigner la mère. Cheechkook sait qu'il faut les cueillir à la rosée.

5. Aussitôt Cheechkook est sur ses pieds, indigné.

— Ya-hah ! C'est aux filles de rester au tipi. La Flèche-au-Vent va chasser. Ketaqwiwa fera le feu pour cuire son gibier : elle n'est bonne qu'à cela.

(à suivre)

1. Cerf du grand Nord.

116. Cheechkook, le grand chasseur *(suite)*

1. Ketaqwiwa est trop fine pour répondre. Elle pourrait dire qu'elle sait faire beaucoup d'autres choses, puisqu'elle a cousu les habits de peau de son frère et les a ornés de dessins en dents blanches. Elle assemble du bois, bat le silex, chauffe l'eau et y jette des feuilles odorantes : la mère du moins boira, et le petit frère aussi. Puis elle lève le petit, le fait jouer, essuie le front de sa maman, secoue les fourrures sous sa tête, frotte ses pieds glacés, la fait boire. Quand la malade est ranimée, la petite fille coupe des morceaux de roseaux de diverses couleurs, les enfile et les assemble pour faire une portière à la tente : ainsi les moustiques pénétreront moins à l'intérieur.

La journée se passe, bien longue.

2. Comme le Soleil-Couchant enflambe la forêt et qu'une dernière fois tous les becs d'oiseaux piaillent, Flèche-au-Vent écarte soudain la portière de roseaux cliquetants, et jette à terre avec fierté sept ou huit lapins sauvages qu'il a tués.

3. — Voilà du bouillon et de la viande pour la semaine! annonce-t-il. Cheechkook est un grand chasseur. Il a trouvé un terrain de chasse que les autres garçons ne connaissent pas.

Et à sa petite sœur extasiée, il tend les trois plumes bleues :

— Voilà pour Ketaqwiwa. J'ai trouvé ces trois signes de chance sur ma piste. C'était une très bonne piste. Jamais des filles ne l'auraient trouvée.

François MARION



117. Trott et la pendule

Trott : Trott est un petit garçon qui attend le moment de partir à la gare pour accueillir son papa qui revient d'un pays lointain.
Jane : c'est la servante qui s'occupe de Trott.

1. « Est-ce que les aiguilles de la pendule sont malades aujourd'hui ? » Toutes les cinq minutes, Trott, va leur rendre visite...

2. Il y en a une qui marche un tout petit peu : c'est la plus grande.
Tout à l'heure, elle était droite en l'air. Maintenant elle commence à s'incliner légèrement de côté. Mais elle descend avec une précaution ! Ah ! pour sûr elle ne risque pas de se jeter par terre à force de courir. Quant à la petite, c'est tout à fait décourageant ! Elle ne bouge pas plus qu'une borne.

3. « Êtes-vous bien sûre, Jane, qu'il n'est pas encore l'heure de partir pour la gare ? Vous savez que le train est presque toujours en avance. Et puis, je crois que la pendule est arrêtée. » Mais Jane, sans regarder sa montre répond : « Non, monsieur Trott, nous avons encore plus de trois quarts d'heure avant de nous mettre en route. »

4. Trois quarts d'heure ! Est-ce que c'est bientôt ou dans très longtemps ? Il y a des quarts d'heure qui n'en finissent pas et d'autres qui se sauvent si vite qu'on ne sait pas où ils sont passés.

André LICHTENBERGER
Mon Petit Trott, Librairie Plon, éd.





118. J'aime l'âne si doux

J'aime l'âne si doux
Marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles
Et bouge ses oreilles...

Il va près des fossés
D'un petit pas cassé

Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont de velours...

Et il reste à l'étable,
Fatigué, misérable,

Ayant bien fatigué
Ses pauvres petits pieds.

Il a fait son devoir
Du matin jusqu'au soir.

Qu'as tu fait jeune fille ?
Tu as tiré l'aiguille...

Mais l'âne s'est blessé,
La mouche l'a piqué.

Il a tant travaillé
Que ça vous fait pitié.

Il est l'âne si doux
Marchant le long des houx...

Francis JAMMES
De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir,
Mercure de France, éd.



119. Le Héron et l'Écrevisse

1. Un héron avait élu domicile au bord d'un étang ; mais il se faisait vieux et n'avait plus la force de pêcher sa nourriture.

Voici le tour qu'il imagina :

2. Un jour il dit aux poissons :

« Hélas ! poissons, savez-vous le malheur qui vous menace ? Les hommes parlent de vider l'étang et de nous mettre tous à la poêle. Je connais bien, derrière la montagne, un autre étang, plus grand que celui-ci, où je voudrais vous conduire ! mais cela sera difficile, car je suis trop vieux. »

3. Les poissons supplièrent le héron de leur venir en aide. Celui-ci se fit prier, mais à la fin, il répondit :

« Je vais faire mon possible. Je vous transporterai l'un après l'autre, car je ne puis vous emporter tous à la fois. »

4. Les poissons frétillaient de joie. Tous demandaient : « Transporte-moi ! transporte-moi ! »

Le héron commença le transport. Il prit un poisson, le déposa dans le champ voisin et le croqua. Il en dévora ainsi une grande quantité.

5. Une vieille écrevisse vivait dans ces parages. Quand elle vit le héron s'emparer des poissons, elle comprit la ruse et dit à l'oiseau :

« Eh bien ! héron, ne veux-tu pas m'emmener à la nouvelle demeure ?

— Je te rendrai volontiers ce service », répondit le héron ; et saisissant l'écrevisse, d'une enjambée il fut dans le champ. Arrivé là, il voulut poser l'écrevisse par terre ; mais elle, qui voyait sur le sol les arêtes des poissons, ne lui en laissa pas le temps : elle serra le cou du héron entre ses pinces et l'étrangla.

D'après TOLSTOI



120. Le gros boa et le petit chevreau

1. Il était une fois, au **Jardin des Plantes**, un gros boa. Chaque matin, on lui apportait à manger un petit chevreau tout vivant.

2. Habituellement, le petit chevreau, épouvanté, allait se blottir dans le coin de la cage et se laissait manger sans se défendre...
Un jour, ce fut le tour d'un petit chevreau tout noir. Au lieu de se laisser faire comme les autres, il se mit à courir sur le boa et à le frapper à coups de pieds et à coups de tête.

3. Cela pouvait passer pour de la folie, car le serpent est tellement plus gros que le chevreau, tellement plus fort, qu'il paraissait bien certain que le petit chevreau noir serait mangé. Mais il fit tant, le petit chevreau noir, il se démena si bien, il fut si courageux, qu'un gardien dit : « Cet animal-là va **éborgner** notre boa, retirons-le, on le redonnera demain au serpent. » On le retira et on en donna un autre qui fut croqué.

4. Le lendemain matin, on poussa dans la cage le petit chevreau noir. Il recommença ce qu'il avait fait la veille. Il se mit à donner de grands coups de pieds et de grands coups de tête au gros boa.

5. Alors, le directeur du Jardin des Plantes vint à passer, il se fit raconter l'aventure. Pour récompenser le petit chevreau noir d'avoir ainsi lutté, malgré sa faiblesse, il donna l'ordre de l'épargner. Ce qui fut fait.

D'après Eugène BRIEUX

121. L'éléphant reçoit la couronne

1. Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre pour consoler la lionne, sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments, ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt était au milieu de l'assemblée. Le lionceau était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. « Laissez-moi croître, disait-il, je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour.

2. — Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné : car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants.

— Moi, dit l'ours, je soutiens qu'on me fit une injustice quand on me préféra le lion; je suis fort, courageux, carnassier, tout autant que lui; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres.

3. — Je vous laisse à juger, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, et le plus brave de tous les animaux.

— Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval.

— Et moi le plus fin, dit le renard.

— Et moi le plus léger à la course, dit le cerf.

— Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de la nature. »

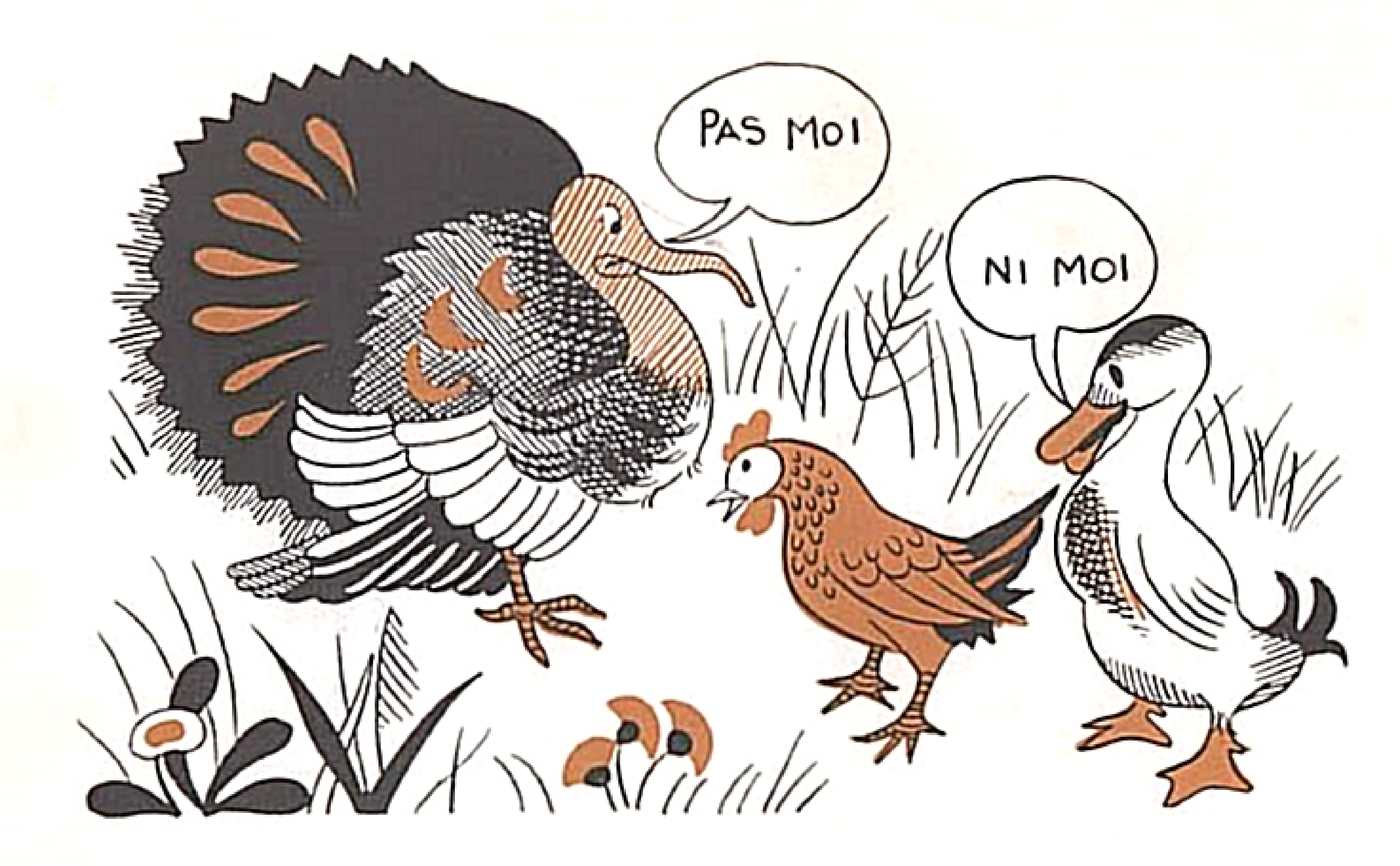
4. Le perroquet, alors, harangua ainsi : « Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules : pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme.

— Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais sans comprendre un mot de ce que tu dis. »

5. L'assemblée donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

D'après FÉNELON





122. La petite poule rouge

1. La petite poule rouge grattait dans la cour, quand elle trouva un grain de blé.

« Qui est-ce qui va semer ce blé ? dit-elle.

— Pas moi, dit le dindon. — Ni moi, dit le canard.

— Ce sera donc moi », dit la petite poule rouge ; et elle sema le grain de blé.

2. Quand le blé fut mûr, elle dit :

« Qui est-ce qui va porter ce grain au moulin ?

— Pas moi, dit le dindon. — Ni moi, dit le canard.

— Alors, je le porterai », dit la petite poule rouge ; et elle porta le grain au moulin.

3. Quand le blé fut moulu, elle dit :

« Qui est-ce qui va faire du pain avec cette farine ?

— Pas moi, dit le dindon. — Ni moi, dit le canard.

— Je le ferai alors », dit la petite poule rouge ; et elle fit du pain avec la farine.

4. Quand le pain fut cuit, elle dit :

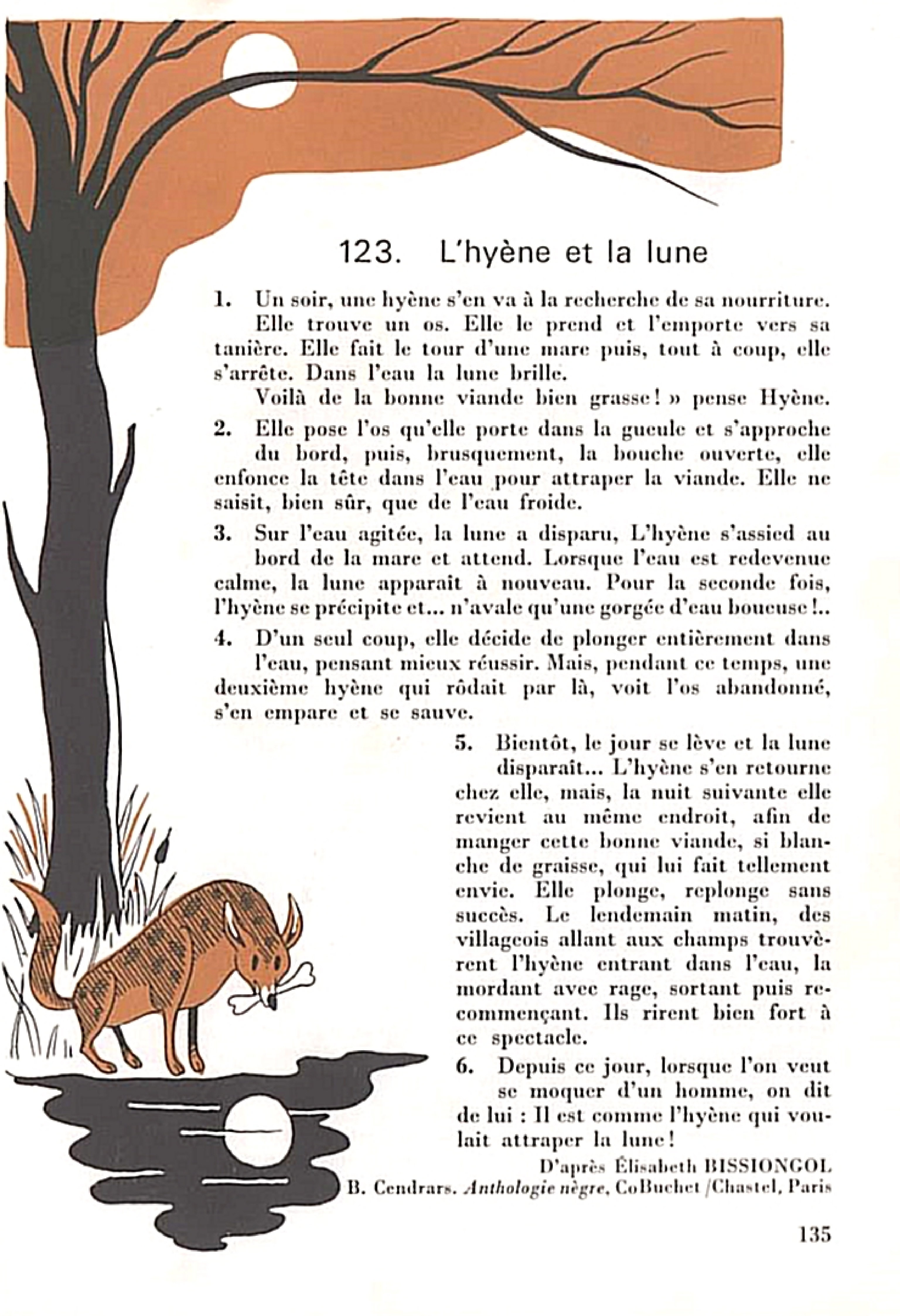
« Qui est-ce qui va manger ce pain ?

— Moi ! cria le dindon. — Moi ! cria le canard.

— Non, pas vous ! dit la petite poule rouge. Moi et mes poussins, nous le mangerons. Cloc ! cloc ! »

Miss S. Cone BRYANT

Comment raconter des histoires à nos enfants (F. Nathan, édit.)



123. L'hyène et la lune

1. Un soir, une hyène s'en va à la recherche de sa nourriture. Elle trouve un os. Elle le prend et l'emporte vers sa tanière. Elle fait le tour d'une mare puis, tout à coup, elle s'arrête. Dans l'eau la lune brille.

Voilà de la bonne viande bien grasse ! » pense Hyène.

2. Elle pose l'os qu'elle porte dans la gueule et s'approche du bord, puis, brusquement, la bouche ouverte, elle enfonce la tête dans l'eau pour attraper la viande. Elle ne saisit, bien sûr, que de l'eau froide.

3. Sur l'eau agitée, la lune a disparu, L'hyène s'assied au bord de la mare et attend. Lorsque l'eau est redevenue calme, la lune apparaît à nouveau. Pour la seconde fois, l'hyène se précipite et... n'avale qu'une gorgée d'eau boueuse !..

4. D'un seul coup, elle décide de plonger entièrement dans l'eau, pensant mieux réussir. Mais, pendant ce temps, une deuxième hyène qui rôdait par là, voit l'os abandonné, s'en empare et se sauve.

5. Bientôt, le jour se lève et la lune disparaît... L'hyène s'en retourne chez elle, mais, la nuit suivante elle revient au même endroit, afin de manger cette bonne viande, si blanche de graisse, qui lui fait tellement envie. Elle plonge, replonge sans succès. Le lendemain matin, des villageois allant aux champs trouvèrent l'hyène entrant dans l'eau, la mordant avec rage, sortant puis recommençant. Ils rirent bien fort à ce spectacle.

6. Depuis ce jour, lorsque l'on veut se moquer d'un homme, on dit de lui : Il est comme l'hyène qui voulait attraper la lune !

D'après Élisabeth BISSIONGOL
B. Cendrars. *Anthologie nègre*, CoBuchet /Chastel, Paris



124. Le vieux roi et son jeune fils

1. Il y avait, une fois, un vieux roi dont le pouvoir était très grand.

Son jeune fils, fatigué, ainsi que les garçons de son âge, de vivre dans la maison paternelle, dit un jour : « Nous autres, les jeunes, nous allons bâtir une ville à côté de celle de mon père. Les discours des vieillards ne nous casseront plus la tête, nous serons libres, et je serai votre chef. »

2. Un jour, le fils du roi vit passer un jeune veau. Il dit alors : « Une chose me serait agréable au-dessus de toutes ! — Quoi donc ? lui demandèrent ses camarades. — D'avoir la peau comme celle de ce veau. »

3. Il parla ainsi, et les garçons de bondir sur le veau, de le renverser et de lui couper la gorge. Ils firent si vite, que l'animal n'eut pas le temps d'appeler sa mère ; ils lui enlevèrent la peau en la retournant comme un sac, et, toute chaude, en habillèrent le fils du roi. Et celui-ci, très fier, allait, revenait, et allait encore disant : « Personne n'est plus beau que moi ! »

4. Le plaisir du jeune prince fut très grand tant que la peau était fraîche. Mais, le second jour, le soleil la séchait et, le troisième jour, il la séchait encore : au point que le fils du roi ne pouvait plus remuer ni respirer.

Il se mit alors à pleurer et à crier. Et tous ses jeunes amis de pleurer et de crier : « Le roi va mourir, notre roi va mourir ! »

5. L'un d'eux dit alors :

« Coupons la peau pour l'enlever du corps de notre roi... »

Mais la peau était si collée, que, pour l'ôter, il aurait fallu fendre celle du jeune homme et l'écorcher. Et lui de pleurer, et de pleurer encore, lorsque, dans la plaine, passa le vieux roi, sur son cheval, suivi de ses guerriers. Entendant du bruit, il envoya quelqu'un s'informer. Le fils du roi se lamentait :

« Allez chercher mon père ! Dites-lui que je vais mourir ! »

6. Le vieux roi vint à lui, et il se mit à rire.

« Portez-le donc à la rivière, dit-il aux jeunes gens et trempez-le dans l'eau jusqu'à ce que la peau devienne molle comme auparavant, et ensuite vous le dépouillerez facilement. »

7. Ainsi firent-ils, et tous revinrent habiter dans la ville du vieux roi.
Car le proverbe a raison, qui dit :
« Les anciens méritent d'être gardés dans le village. »

André DEMAISON, *Diaeli, Le Livre de la Sagesse Noire*
L'Édition d'Art H. Piazza

125. Sincérité de George Washington

1. L'illustre Washington, Président des États-Unis d'Amérique, était encore enfant lorsqu'on lui fit cadeau d'une hachette. Il n'eut rien de plus pressé que de l'essayer sur tous les arbres du jardin. Entre autres dégâts, il fit une énorme entaille à un oranger auquel son père tenait particulièrement.

2. Lorsque celui-ci vit l'arbre dans cet état, il fut vivement contrarié et interrogea tout de suite les gens de sa maison pour connaître l'auteur du méfait. Personne ne put le renseigner.

Un instant après, il rencontra son enfant et soupçonna qu'il était le coupable. « George, dit-il, sais-tu qui a massacré l'oranger du jardin ? Je veux le punir de telle sorte qu'il ne soit pas tenté de recommencer. »

3. L'enfant eut une grande frayeur. Il resta pensif un instant, puis noblement répondit : « Père, je ne puis mentir ; c'est moi qui l'ai coupé avec ma hachette. »

4. « Viens dans mes bras, mon enfant, s'écria son père. Tu as eu grand tort de mutiler l'oranger, mais ta sincérité a, pour moi, plus de prix que tous les orangers du monde, eussent-ils des fleurs d'argent et des fruits d'or. Va, et que ceci te fasse souvenir toute ta vie de dire, quoi qu'il t'en coûte, la vérité. »



126. Danse

Dansons la Capucine...
Que le bonheur est doux !
J'en vois chez la voisine
Mais ce n'est pas pour nous...

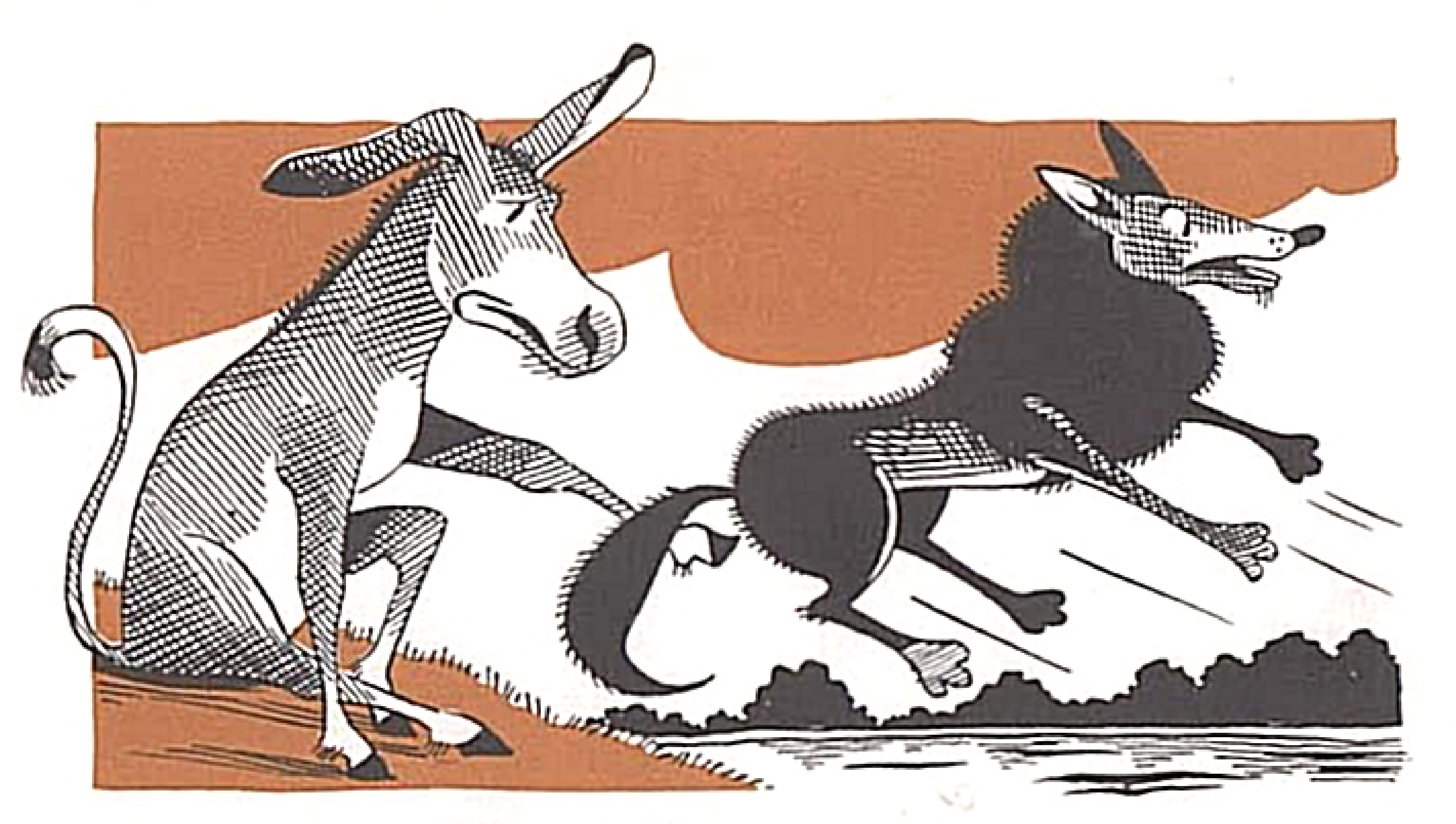


Dansons, chansons légères,
En rond, donnez vos mains,
Cueillons les passagères
Musiques des chemins...

Entrez tous dans la danse
Jours tendres, jeunes mois,
Enlacez en cadence
Vos souffles à ma voix...

Entrez, les enfantines
Minutes du matin
Qui tournez argentines
Au fond d'un vieux jardin...

Marie NOEL
éd. Stock



127. L'âne et la louve

1. Un jour que Jeanne-la-Louve avait grand faim, elle aperçut un âne qui marchait en croquant un chardon. « Où vas-tu, pauvre âne ?

— M'engraisser dans les prés, parbleu ! Quand je serai gras, tu me mangeras. Tâte comme je suis maigre ! »

La louve se dit : « Il y a décidément trop d'os. » Et elle le laissa passer.

2. Quelque temps après, elle le vit revenir du pré, le ventre gonflé de trèfle. Il paraissait si appétissant que la louve passa la langue sur ses babines et que son œil en devint tout humide de plaisir.

« Tu arrives, l'âne ? — Eh oui ! tiens !

— Et tu sembles gras, à la bonne heure ! — Ah ! je ne le suis que trop !

— Tu sais ce qui a été convenu ? — Oui, mais à ta place, je choisirais mieux mon endroit. J'irais, pour déjeuner, près de l'étang : je n'aurais qu'à me pencher pour boire après chaque bouchée.

— Tu as de l'idée, dit la louve, contente. Va devant, je te suis.

3. — Aïe ! Aïe ! Aïe !... crie l'âne tout à coup, quand ils s'approchent de l'étang. — Qu'est-ce qui te prend donc ? fait la louve étonnée.

— Aïe ! Aïe !... Voilà que je viens de me mettre un grand clou dans le pied ! Prends soin de me l'ôter avant de me manger, car si tu l'avalais par mégarde il ne manquerait pas de t'étrangler.

— Assieds-toi donc sur ce rocher », dit la louve.

4. Or, tandis que la bête attentive, et la lunette à l'œil, examine le pied, l'âne détend brusquement comme un ressort sa patte pliée, et vous lance à l'autre un coup de pied si bien planté que la louve étourdie, culbute, et hurle, et roule sur la pente, puis s'en va d'un bon train faire « plouff » dans l'étang.

D'après Jean NESMY



128. L'âne « transformé »

1. Un homme très distrait et trop crédule, tenait à la main la corde de son âne qui marchait derrière lui. Deux voleurs, le voyant, se dirent : « Pourquoi n'enlèverions-nous pas l'âne de cet homme ? »

2. L'un des deux s'approcha de l'âne, le détacha doucement, le donna à l'autre et, se passant le licou autour de la tête, se laissa traîner quelque temps. Puis, il s'arrêta brusquement. Le bonhomme se retourna et vit avec étonnement un homme au bout de sa corde au lieu d'un âne.

3. « Je suis votre âne, répondit le rusé voleur. Mon histoire est bien pénible. J'avais une mère très bonne ; l'ayant frappée un jour que j'étais ivre, je fus puni ; je fus changé en âne et tombai entre vos mains. Ma mère a peut-être fait quelque prière ; le ciel a eu pitié de moi, et me voilà redevenu homme. »

4. « Est-il possible ? s'écria le paysan. Pardonne-moi de t'avoir ainsi traité. » Cela dit, il lui ôta la corde du cou et le voleur s'enfuit.

5. Le paysan revint chez lui et raconta son aventure à sa femme. Celle-ci lui dit : « Pars au marché ; achètes-en un autre ! »

6. L'homme se rendit au marché, en effet, et s'arrêta auprès d'un groupe d'ânes à vendre. Tout à coup, il aperçoit son baudet en personne. Il s'approche alors de sa grande oreille et lui dit gravement

7. « Misérable ! Tu as sans doute recommencé à boire, et tu as encore frappé ta mère ! Va, je jure que je ne t'achèterai jamais plus ! »
Cela dit, il s'éloigna, rempli d'indignation.



129. Robinson se fait potier

1. *Robinson Crusoé est le héros d'un roman d'aventures très intéressant.*
A la suite d'une tempête, où tous ses compagnons ont péri, il est jeté sur une île déserte en pays tropical. Là, pendant vingt-huit ans, il va vivre seul et, à force de courage, de patience, d'ingéniosité, il parviendra à retrouver seul l'art de construire une maison, de labourer, d'ensemencer, de se faire du pain. Il devra confectionner les outils et les ustensiles les plus indispensables à sa subsistance.

2. *Voici comment il se fit « potier » pour se procurer les récipients dont il avait absolument besoin. Ces pots, Robinson allait devoir les fabriquer avec de l'argile bien cuite. Mais comment ?*

3. Quand je considérais, dit-il, la chaleur du climat, je pensais que, si je trouvais de l'argile propre, j'en pourrais former un pot qui, séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour y mettre des choses qui seraient sèches de leur nature comme le blé et la farine...

4. Le lecteur rirait de moi si je lui disais combien étrange et difforme fut la figure donnée à mes ouvrages qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids. D'autres se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil pour y avoir été exposés trop précipitamment ; d'autres se brisèrent en les changeant de place avant qu'ils ne fussent secs ou après qu'ils le furent. Je réussis enfin à obtenir deux vastes et vilaines machines de terre, que je n'oserais appeler jarres, mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail...

5. Si j'avais mal réussi dans la confection des grands vases, je fus assez content du succès que j'obtins pour bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante...

(à suivre)



130. Robinson se fait potier *(suite)*

Robinson n'est pas au bout de ses peines...

1. Tout cela ne répondait pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de retenir les choses liquides, et de souffrir le feu : ce que ne pouvait faire aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu.

2. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai en fourgonnant dans mon foyer un morceau de ma vaisselle de terre, lequel était cuit, dur comme une pierre, et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela, et je me dis en moi-même qu'assurément mes pots se pourraient très bien cuire en entier puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés dans une si grande perfection.

3. Cette découverte ayant été faite, je cherchai comment disposer mon feu pour y cuire mes pots. Je n'avais aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle. A tout hasard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois grands pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendres par-dessous. Je fis alentour un feu de bois, qui flambait si bien qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parût aucun de fêlé.

4. Je les laissai demeurer dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'au moment où j'aperçus l'un d'entre eux qui, sans être fondu à la vérité, commençait à fondre et à couler ; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile se liquéfiait par la violente ardeur du feu, et se serait tourné en verre, si j'eusse continué. Ainsi je tempérai mon brasier par degrés, jusqu'à ce que les vases perdissent un peu de leur rouge ; et je fus debout toute la nuit, pour avoir l'œil dessus, de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement.

5. A la pointe du jour, je me vis enrichi de trois cruches, qui étaient, je ne dirai pas belles, mais très bonnes, et de trois autres pots de terre, aussi bien cuits qu'on le saurait souhaiter : l'un d'eux avait reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Daniel DEFOE. *Robinson Crusoé*



131. Le moineau et les poulets

1. Un jeune moineau logeait dans un vieux mur de ferme. Souvent, d'en haut, il regardait ses voisins, les poulets de la basse-cour; et il faisait des réflexions tristes.

2. « Ils sont heureux, ceux-là! La nuit, ils dorment tranquilles dans le poulailler bien clos; le jour, ils flânent sans souci, caquetant, grattant la terre pleine de bonnes choses. Ah! voilà la fermière qui arrive, le tablier plein; elles les appelle d'une voix douce : Petits, petits! et elle leur jette une pluie de bons grains.

3. « Et moi, dans mon pauvre trou, souvent la pluie froide hérisse mes plumes mouillées. Je ne dors que d'un œil, guetté par le chat, par les oiseaux de nuit; personne ne m'apporte mon dîner tout prêt; il faut courir, chercher; et je ne trouve pas toujours. Qu'ont-ils fait, ces gens-là, pour avoir la vie si douce ? » Et chaque jour, le moineau jaloux regardait les poulets qui devenaient plus gros et plus gras.

4. Un matin, il y eut grand bruit dans la basse-cour. C'étaient des battements d'ailes, des cris effrayés. Le moineau vint au bord du trou et regarda : la fermière poursuivait les poulets effarés, prenant l'un, puis l'autre, les tâtant. Elle choisit le plus beau, qu'elle emporta.

« Qu'est ceci ? » dit le moineau; et, ouvrant l'aile, il suivit la fermière.

Or, la fermière coupa le cou du beau poulet; assise devant sa porte, tranquillement, elle le pluma. Quand le corps grassouillet fut blanc et propre, on le mit à la broche.

5. Le moineau regagna son trou, se disant : « J'aime mieux ma vie libre avec ses dangers et chercher mon dîner moi-même que d'être engraissé par une maîtresse qui, un beau jour, vous coupe le cou. »

Et le moineau vécut heureux, parce qu'il ne fut plus jaloux de ses voisins.



132. Petits Kabyles de l'oasis

1. C'est moi Ahmed, le fils du Caïd de Ghardaïa. Je serai caïd un jour, *inch'Allah* ! En attendant je sais mener ma bande : Ali, Yousef, Hussein et Djeha. Quand nous jouons à la pelote avec de grosses balles de *lif* (bourre de palmier) c'est moi qui donne les coups les plus forts avec ma feuille de palmier recourbée. Mais c'est Ali qui grimpe le plus vite et le plus haut quand il faut cueillir les dattes. C'est Yousef qui monte le mieux sur les échasses ; c'est Hussein qui attrape le plus de lézards de sable, et c'est le gros Djeha le meilleur élève du Taleb (maître d'école arabe).

2. Le matin, le muezzin nous réveille au lever du soleil en chantant la prière à Allah. Nous courons tous en classe, une poignée de dattes dans le capuchon du burnous, une brassée de feuilles de palmier sèches sous le bras : c'est qu'il fait froid au lever du jour.

Le taleb allume le feu et nous enseigne le Coran. Il faut répéter en se balançant et en chantant, les versets qu'il nous dit.

3. Tous les mercredis nous payons notre taleb avec une poignée de noyaux de dattes. Quelquefois il vient quand on rôtit le mouton, et il mange avec nous le couscous. Il sait qu'on lui offrira une poule quand nous aurons fini nos classes, inch'Allah !

4. Aujourd'hui j'ai inventé un très beau jeu : la course à bicyclette. Chacun de nous avait deux boîtes de conserves rondes habilement maintenues sous ses orteils, avec des ficelles pour guides : il fallait avancer vite en roulant dessus. Le gros Djeha est bien tombé dix-sept fois, mais Ali est arrivé premier. Toutes les fatmas [1] nous regardaient en criant : « You you ! »

5. Mais quand je serai grand, je serai conducteur de chameaux. Je sais déjà faire baraquer [2] ceux de mon père, quand je veux monter dessus. J'irai dans le désert, aussi rapide que les gazelles. Je conduirai les caravanes et ne les égarerai pas, inch'Allah !

(à suivre)

1. Femmes arabes.
2. Agenouiller.



133. « C'est moi, Aïcha ! »

1. C'est moi Aïcha, la sœur d'Ahmed. On ne m'a pas encore voilée, mais j'ai déjà des anneaux de cuivre aux oreilles et aux chevilles. (Plus tard j'en aurai tout le long des bras).

2. Je sais porter sur la tête la gargoulette pleine d'eau, aller laver dans l'oued les robes de ma famille, frotter la semoule avec les doigts pour en faire du couscous, et cuire des galettes sur le pot-à-braises.

3. Je sais tresser un éventail avec une feuille de palmier et je commence à tisser des tapis en poil de chèvre ; bientôt j'en ferai avec de beaux dessins et beaucoup de couleurs. Nous autres petites filles du désert, c'est notre manière de nous faire un jardin.

4. J'aide la vieille Leïla à fabriquer du rouge avec la garance, du noir avec l'écorce de grenade, du jaune avec le champignon du pistachier pour teindre les laines, et alors j'ai des doigts rouges, noirs et jaunes !

5. Souvent nous jouons ensemble aux perles, les petites filles de l'oasis et moi. Chacune cache des perles de verre sous de petits tas de sable, et les autres doivent deviner combien il y en a. Quand on gagne, vite, vite on les cache dans sa bouche.

6. Je ne vais pas en classe comme Ahmed, mais le marabout blanc dit qu'il viendra des dames à Ghardaïa pour nous apprendre à coudre et à soigner les malades. J'aimerais bien soigner. Mais la vieille Leïla dit que ce n'est pas la peine, qu'avec du beurre fondu et des amulettes on peut toujours guérir. Pourtant quand son fils a été piqué par un scorpion, il est mort et elle a dit : « Kismet » — C'était écrit !

(à suivre)



134. Le scorpion

1. Quelquefois je fabrique des poteries avec Ahmed. Lui va chercher très loin la bonne terre, il la pétrit, la modèle dans ses mains et la fait cuire au soleil. Puis dans les pierres de l'oued le plus proche, il tâche de trouver des coquillages bruns, noirs et rouges, qu'il met en poudre. Ce sont nos couleurs.

Alors je coupe un bout de mes tresses pour faire un pinceau, et je peins les poteries, en inventant chaque fois les dessins : et ils sont toujours plus jolis !

2. Mais voilà que l'autre fois, Ahmed ne revient pas de l'oued. J'y cours et je vois mon frère allongé à terre et gémissant... A-t-il été mordu ?

— Est-ce la vipère cornue, Ahmed ?

— C'est le scorpion ! Chien, fils de chien ! Tue-le vite, Aïcha. Il est entre les deux pierres là-bas.

3. J'ai eu très peur mais il fallait d'abord le tuer pour que mon frère guérisse.

J'ai lancé des pierres jusqu'à ce que le scorpion sorte furieux, avec son dard au-dessus de la tête, et alors je l'ai écrasé ! Ensuite j'ai couru à Ahmed : son pied enflait très fort. J'ai pris ma ceinture et lui ai lié la jambe en tournant avec un bâton.

— Tu guériras, Ahmed, inch'Allah ! Je vais vite chercher la vieille Leïla.

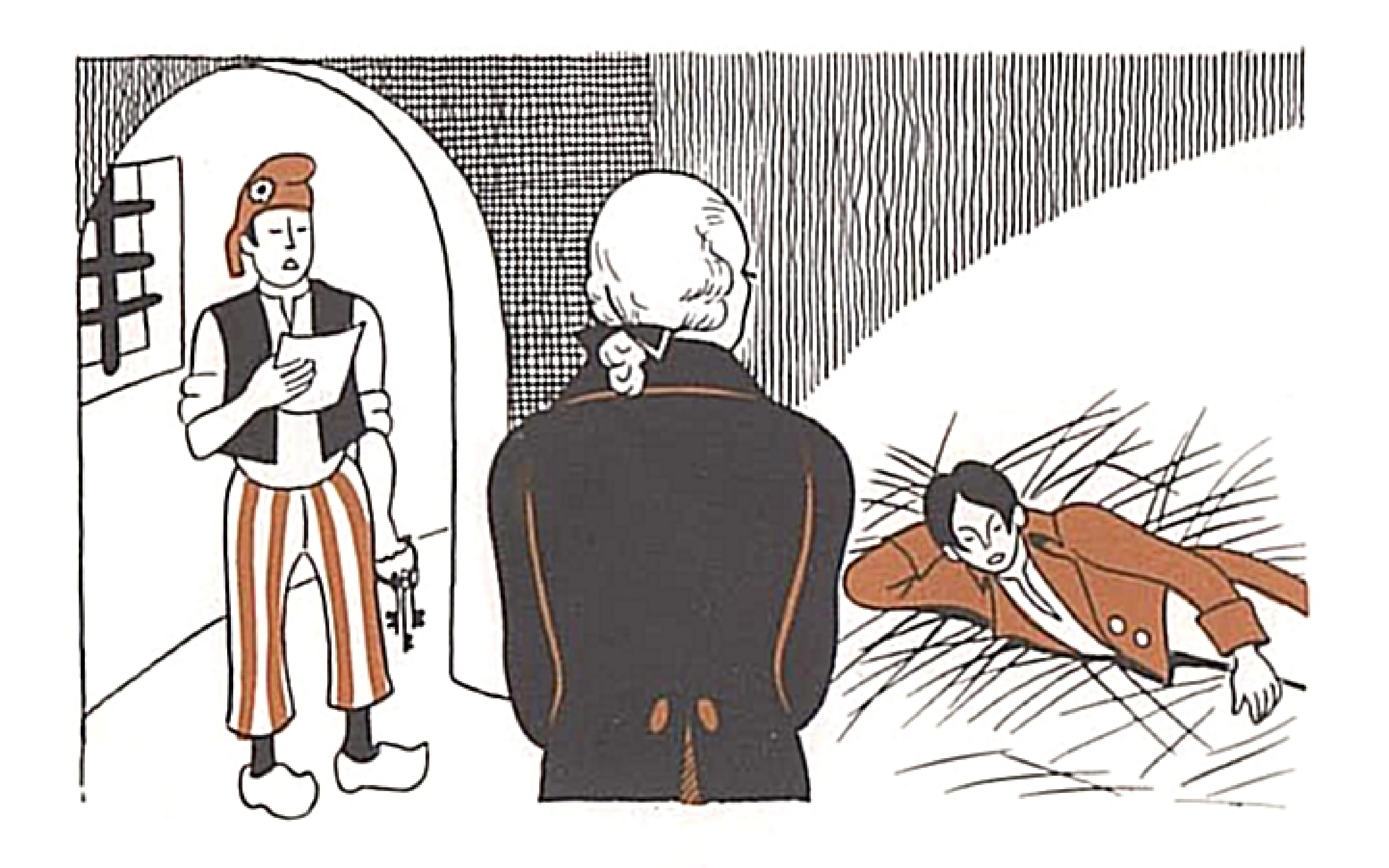
— Non, gémit Ahmed, va chercher le marabout roumi[1]. Oh ! mon cœur ! oh ! ma tête ! J'ai des aiguilles plein la chair !

4. Le marabout roumi est venu avec sa seringue ; il a piqué mon frère avec un bon venin ; il m'a dit de lui donner du café bien fort. Ahmed a dormi d'un soleil à l'autre. Puis il a demandé à manger, et il a eu du potage au piment, du mouton grillé et des grenades. Il est guéri ! Mais si le marabout n'était pas venu...

Plus tard, je lui demanderai de m'apprendre comment on pique au bon venin.

François MARION

1. Le père.



135. Dévouement paternel

1. Pendant la **Révolution française**, un jeune homme nommé Loizerolles, avait été arrêté et ensuite jugé par le **tribunal révolutionnaire**. Il attendait en compagnie d'une trentaine d'autres condamnés sa dernière heure. Son père a demandé et obtenu la permission de l'assister jusqu'à l'instant de la mort.

2. Fatigué des émotions qu'il avait éprouvées, le jeune homme se couche sur un peu de paille, et s'endort d'un profond sommeil. Soudain la porte s'ouvre, le **geôlier** se présente accompagné de trois gardes, et appelle les malheureux dont la dernière heure a sonné. Il prononce le nom de Loizerolles... Le père seul l'a entendu. Que fera-t-il ? Ira-t-il réveiller son fils pour lui dire : « Lève-toi, le bourreau t'attend ? » Une pensée traverse son esprit, mais une pensée qui ne pouvait jaillir que du cœur d'un père. Regardant le condamné : « Dors, mon enfant, murmure-t-il ; dors de ce sommeil que je bénis parce qu'il me permet de mourir pour toi. »

3. Et sans même l'embrasser de peur de l'éveiller, le vieillard répond au nom de Loizerolles que le geôlier prononce de nouveau, et se met à la file de ceux qui ont déjà répondu. Une demi-heure après, il courbait la tête sous le couteau de la **guillotine**, en disant pour la dernière fois : « Mon Dieu, protégez mon enfant. »

DELESSERT



136. Le ver sacré et les filles du village

1. Il y avait une fois plusieurs jeunes filles qui partirent ensemble pour chercher du bois. Or voilà que, sur leur chemin, roulait un gros ver luisant, le ver sacré du village. Une grande frayeur les saisit. Enfin, la première se décida à parler et dit « Salut, grand-père ! » Le ver sacré lui laissa le passage. Les autres jeunes filles, l'une après l'autre, répétèrent la même salutation et le ver sacré les laissa passer, elles aussi. La dernière cependant dit : « Salut, ver de la montagne ! »

2. Le ver sacré en fut offensé, il entra en colère et cracha le feu : « Te moques-tu de moi, dit-il à la fille. Sais-tu bien que je suis le ver sacré ? » Et sur-le-champ, il l'avala.

3. A leur retour, les jeunes filles rencontrèrent de nouveau le ver sacré ; elles répétèrent leur salutation et le ver sacré les laissa passer. Les voilà qui arrivent à la maison.
— Où est Forokan ? demandèrent les parents de la malheureuse.
— Le ver sacré l'a avalée, répondirent-elles.
— Demain, j'irai tuer le ver sacré, jura le père.

4. Le lendemain, le père de Forokan partit, armé d'une grande hache. Mais lorsqu'il vit le ver sacré qui crachait le feu, il fut si effrayé qu'il retourna tout tremblant au village.

5. L'aîné partit à son tour. Le ver sacré, l'ayant aperçu, se mit à chanter : « Que celui qui veut passer, commence d'abord par me saluer poliment.

Ta sœur Forokan a reçu le châtiment qu'elle mérite ! » Le jeune homme sentit son courage l'abandonner, et il retourna tout penaud à la maison.

6. Alors, le cadet prit la hache et partit. « Que celui qui veut passer, » recommença à chanter le ver sacré..., mais le jeune garçon, d'un coup rapide, lui trancha la tête. Puis il lui ouvrit le ventre, délivra sa sœur et tous les deux rentrèrent à la maison en crânant.

La peur ne tue que les poltrons.



137. L'oiseau du paradis

Oiseau, bel oiseau de la forêt
Qui voles de branche en branche,
Attends-moi, bel oiseau, je te suivrai.

Plume rouge, plume verte ou plume blanche
Laquelle attraperai-je, bel oiseau muet,
Pour te mettre à mon chapeau de dimanche ?

Tu peux voler de branche en branche
Sous les arbres de la forêt ;
Plume rouge, plume verte ou plume blanche,
Je suis tireur à l'arc et je t'attraperai.

T. KLINGSOR

Choix de poèmes, Mercure de France




138. Un drôle de médecin

1. « Ma fille, dit le roi, est depuis quelques jours dans une mélancolie dont les médecins assurent qu'elle mourra avant peu, si l'on ne trouve un moyen de la faire rire...

— Je m'en charge, dit **Polichinelle.**

— Toi ! dit le roi, tu feras rire ma fille ?

— Aujourd'hui même !... »

2. Pour assister à ce miracle, toute la cour se rendit dans les jardins. Polichinelle se présenta bientôt, portant une grande cage où se débattaient quinze pigeons. « Que va-t-il faire, disait le roi ; hélas, ma fille ne rit point ! Et franchement, jusqu'à présent, il n'y a pas de quoi ! »

3. Cependant Polichinelle avait déposé la cage aux pieds de M. de Bugolin, un vieux monsieur qui se moquait toujours de ses bosses, puis il tira de la cage un pigeon qu'il caressa quelque temps dans sa main.

4. Tout à coup, Polichinelle lâcha son pigeon, qui prit la volée. Personne n'avait remarqué que l'oiseau portait, attaché à la patte, un fil dont Polichinelle tenait le bout. Profitant du moment où M. de Bugolin suivait de l'œil le vol du pigeon, il glissa lestement dans la perruque du vieillard un hameçon qu'il avait accroché à son fil et voilà la perruque qui prend son vol.

5. A ce spectacle inattendu, les rires éclatèrent avec tant de violence qu'ils furent entendus à trois lieues. Alors, mes amis, la belle princesse se mit à rire de si grand cœur qu'on dut lui serrer la taille, car elle ne pouvait plus s'arrêter. Quant au roi, ne sachant plus ce qu'il faisait, tant il avait de joie, on le vit embrasser un marmiton.

Octave FEUILLET
Vie et aventures de Polichinelle, Hachette éd.

Polichinelle : acteur comique, bossu par-devant et par-derrière.



139. Le hérisson et les lapins

1. Un hérisson vivait tristement, retiré dans son trou, sous un vieil arbre, à la **lisière** d'un bois. Roulé en boule sous ses piquants, il y dormait toute la journée, et n'en sortait qu'à la tombée de la nuit, pour faire la chasse aux insectes et grignoter quelques fruits tombés des arbres du bois voisin.

2. A la fin, il s'ennuya de sa solitude. Voyant des lapins **s'ébattre** joyeusement dans une clairière, il leur demanda de l'admettre à partager leurs jeux. « Bien volontiers », lui répondirent ces aimables bêtes, « plus on est, plus on rit, dans le royaume de Jeannot Lapin. » Et en avant! aux parties de cache-cache et même de **colin-maillard.** On s'en payait à cœur joie, et notre hérisson prenait goût à ces plaisirs, tout nouveaux pour lui.

3. Mais au lieu de cacher ses épines, et d'éviter de blesser ses camarades si complaisants, il ne se gênait pas pour les heurter à chaque instant, et prenait même un malin plaisir à les piquer.

4. Cela ne dura pas longtemps. « Tu n'es pas un ami, mais un mauvais compagnon, lui dirent-ils. Retire-toi; on ne joue pas avec les méchants! »

J. LIMAGNE



140. Le soleil et l'épervier

1. Le soleil devait de l'argent à l'épervier. « Je viendrai demain chez toi pour que tu me paies », dit l'épervier au soleil. — « Entendu ! » dit le soleil.

2. Le lendemain, de très bonne heure, l'épervier s'envola vers la demeure du soleil, mais trouva la porte déjà fermée. « Tu arrives trop tard, mon ami, cria l'autre de l'intérieur ; je pars tout de suite, car j'ai trop à faire. »

3. L'épervier retourna chez lui, plus que jamais décidé à récupérer son argent. Quand vint la nuit, il alla trouver son ami, le coq : « Tu me réveilleras, demain, de très bonne heure, car j'ai un rendez-vous avec le soleil qui me doit de l'argent. »

Bien avant l'aube, le coq chanta de toutes ses forces, mais l'épervier ne l'entendit pas, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour qu'il ouvrit l'œil. « Il faut pourtant que j'aie mon argent », se dit-il, fort contrarié.

4. La nuit suivante, il demanda l'hospitalité au coq et dormit près de lui : « Tu chanteras très fort, et, cette fois, je me réveillerai. » Le coq chanta très

fort, avant l'aube, et l'épervier s'éveilla. D'une seule envolée, il fut chez le soleil qu'il trouva en train de s'habiller. « Attends un peu que je finisse ma toilette ! » L'épervier attendit.

5. Puis, le soleil sortit de sa case et ils s'élevèrent très haut dans le ciel, dominant bientôt toute la campagne. — « Vois-tu ces poussins qui s'ébattent là bas, autour des concessions ! dit le soleil à l'épervier. Ils sont à toi, je te les donne ; prends-les en paiement de ma dette. » — « D'accord ! » dit l'épervier. Et, quittant aussitôt les hauteurs du ciel, il fonça sans pitié sur les pauvres petits poussins.

6. C'est depuis ce jour que les éperviers ravagent les basses-cours et emportent les petits poussins.



141. Monsieur Soleil

Ah ! dites-moi, Monsieur Soleil,
Le soir, alors que j'ai sommeil,
Où cachez-vous votre lumière ?
Dormez-vous au bout de la terre ?

— Moi, dormir, en ai-je le temps ?
Depuis des mille et des mille ans,
Ainsi qu'une lampe fidèle,
Aux cieux, je veille et j'étincelle.

Ah ! dites-moi, Monsieur Soleil,
Le soir alors que j'ai sommeil,
Qui regarde votre lumière ?
Eclairez-vous une autre terre ?

— Oui, quand pour toi descend la nuit,
Ailleurs je commence sans bruit,
Un nouveau jour, et je réveille
Ailleurs, l'enfant, la fleur, l'abeille.

Mlle BRES

142. Les œufs du boa

1. Wouafinko, le boa, pondait régulièrement ses œufs sur le sable chaud d'un marigot. Soamba, le rusé, découvrit la cachette et trouva bon goût aux œufs de Wouafinko. Chaque jour donc, Lièvre enlevait deux ou trois œufs au nid du boa et les cachait dans son sac pour s'en régaler avec sa femme.

2. Un matin, il rencontra Katré, l'hyène, en quête de nourriture. « Que portes-tu, l'ami, de si précieux dans ta besace ?

— Ce sont des œufs de Wouafinko. Viens demain avec moi, tu auras ta part au festin ; ils sont bons, je te le dis ! »

Le lendemain, nos deux larrons sont au nid de Wouafinko. Soamba, prudent, prend deux œufs, comme à son ordinaire ; Katré, la gloutonne, rafle alors tout le tas, malgré les protestations de son compère.

3. On juge du désespoir de Wouafinko à son retour. La brousse entendit ses sifflements de colère. Le voilà qui se met à arpenter la lande, interrogeant qui il rencontre, demandant à tous des nouvelles de son ravisseur...



4. Soamba dit à son fils : « Lorsque Wouafinko frappera à la porte, dis-lui, par le trou de la serrure : père est couché, malade depuis un mois, mais allez tout droit, et sans vous faire connaître, au logis de Katré. »

5. Wouafinko va frapper chez Katré. C'est l'heure du dîner; Katré ne répond pas d'abord. Wouafinko, caché derrière la porte, insiste. « Invite l'étranger à notre repas! » dit enfin Katré à sa femme. Wouafinko bondit à l'intérieur; dans le plat, il reconnaît ses propres œufs. Les enfants et la femme d'Hyène veulent fuir : trop tard! Boa les terrasse et, l'un après l'autre, les avale.

6. Reste Katré, le père, le bandit! Il s'est accroché aux poutres de sa case et reste là pendu au-dessus du boa. Mais celui-ci a tout le temps; il est repu...

7. Lorsque Katré sent ses forces le trahir : « Fais un tas de cendres sous mon corps, dit-il à Wouafinko, afin que, lorsque je tomberai, ma graisse ne se répande. » Wouafinko fait le tas. Katré, alors, lui tombe tout d'un coup sur la tête et, prenant prestement une poignée de cendre, il la lui jette dans les yeux. Puis il s'échappe à grandes enjambées et se perd dans la brousse. Et Boa qui a trop mangé ne peut l'atteindre.

143. Le Petit Poucet

1. On l'avait surnommé Petit Poucet parce qu'il n'était pas plus haut que le pouce. Il devint cependant plus rusé que ses six frères car il parlait peu et il écoutait beaucoup.

2. Le père, un pauvre bûcheron, et sa femme décidèrent, la mort dans l'âme, de perdre leurs enfants dans la forêt parce qu'ils ne pouvaient plus les nourrir. Le Petit Poucet les avait entendus parler de leur projet. Il se procura de petits cailloux blancs et les sema le long du chemin. Quand les enfants se virent abandonnés, Poucet put retrouver sa route et ramena ses frères à la maison.

3. Une famine survint. Le pauvre bûcheron et sa femme, ne pouvant se résigner à voir mourir leurs enfants sous leurs yeux, les égarèrent de nouveau dans la forêt. N'ayant pas eu le temps de chercher des cailloux, Petit Poucet sema en route des miettes de son pain. Hélas! les oiseaux les mangèrent et les enfants se trouvèrent perdus.

4. Poucet grimpa sur un arbre. Il vit au loin une lumière; il y conduisit ses frères. C'était la maison de l'Ogre! L'Ogre les fit coucher dans un grand lit à côté de celui où dormaient ses sept filles, une couronne d'or sur la tête.



5. Quand tous furent endormis. Poucet, sans bruit, prit les couronnes d'or et les plaça sur la tête de ses frères. Au milieu de la nuit, l'Ogre se leva pour égorger ses victimes pendant leur sommeil. Tâtant dans l'ombre les têtes sans couronne, il égorgea ses sept filles sans s'en douter, et il se recoucha. Poucet, qui gardait l'œil ouvert, fit lever ses frères aussitôt et s'enfuit avec eux.

6. Quand le jour parut, l'Ogre furieux chaussa ses bottes et se mit à leur poursuite. Poucet le vit venir de loin : il se cacha avec ses frères sous un gros rocher. L'Ogre fatigué vint s'asseoir sur ce rocher et s'endormit. Poucet en profita pour lui voler ses bottes magiques : ces bottes se mettaient d'elles-mêmes à la mesure du pied qui les portait et permettaient de faire sept lieues en un seul pas ! Ensuite, Poucet ramena ses frères à la maison.

7. A cause de ses bottes de sept lieues, Poucet fut chargé de porter les messages du roi à travers tout le royaume. Il gagna ainsi beaucoup d'argent et rendit l'aisance et le bonheur à toute sa famille.

D'après PERRAULT



144. Papacou et Crapo

1. Je vous aime bien tous, disait la mère Fantic, mais pas plus que je n'aime mon chat Papacou. Il est si caressant, si propre, et il a tant d'esprit !

Par exemple, quand je suis plongée dans un journal, et qu'il vient se fourrer entre ma tête et le papier, je me demande si, lui aussi, ne sait pas lire et s'il ne s'intéresse pas, tout comme moi, aux nouvelles du pays.

2. Malheureusement, Crapo, le chien du teinturier Tréboul, cherche querelle à Papacou toutes les fois qu'il le rencontre. L'autre jour, Papacou se chauffait tranquillement au soleil. Tout à coup le Crapo de malheur survient en ouragan. Ouap ! Ouap ! Et la poursuite commença.

Crapo détalait aussi vite qu'un train express. Il bondissait comme un vrai tigre par-dessus les plates-bandes. Ah ! mon Dieu ! Cet abominable chien allait atteindre mon Papacou !

3. A ce moment, mon chat se trouvait le long du petit mur qui sépare mon clos de celui du teinturier. Papacou sauta dessus ! Crapo sauta après lui et, emporté par son élan, passa de l'autre côté du mur et tomba... dans un baquet de teinture verte.

C'était sûrement de la bonne teinture vert pomme, si bien que, depuis lors, Crapo est resté vert, tout vert, vert à perpétuité.

D'après E. Le MOUEL
Contes de la vieille Fantic, Hachette éd.

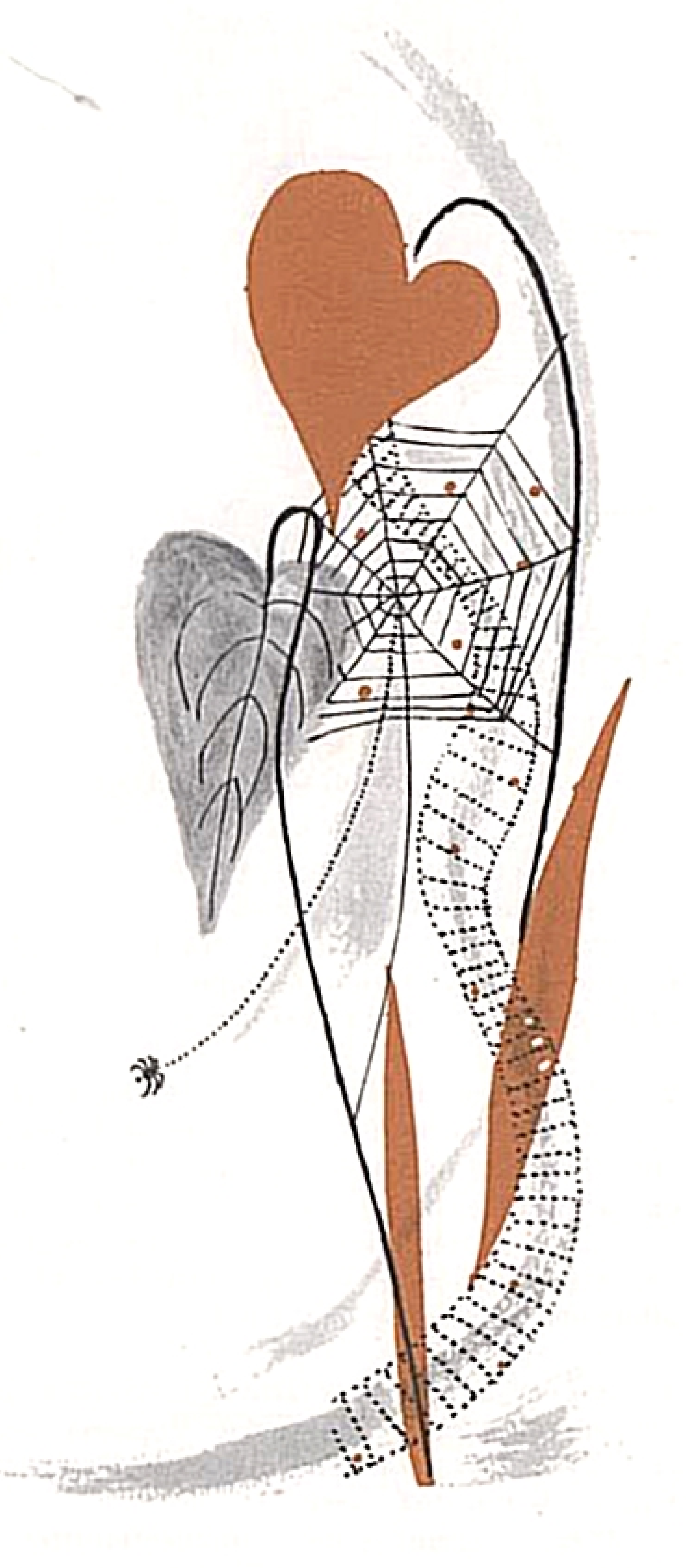
145. Odelette

Araignée grise
araignée d'argent,
ton échelle exquise
tremble dans le vent.

Toile d'araignée
— émerveillement —
lourde de rosée
dans le matin blanc!
Ouvrage subtil
Qui frissonne et ploie,
ô maison de fil,
escalier de soie!

Araignée grise,
araignée d'argent,
ton échelle exquise
tremble dans le vent.

Madeleine LEY
Petites voix, Stock éd.





146. La case de Kolili

1. *Kolili la petite fille à la peau bronzée a passé une journée chez Mariette, l'enfant des Blancs qui habite une vraie maison. Maintenant c'est le tour de Mariette d'être invitée... Elles se comprennent très bien : la maman de Kolili a été la nourrice de Mariette. Elles sont « sœurs de lait ».*

2. — Kolili ! Kolili !...

Les poings de Mariette battent sur la longue écorce qui ferme aux chacals la porte de la case. C'est une belle petite maison ronde, coiffée de feuilles de palmiers-bambous. Ses murs sont couverts de boue sèche. Pas de fenêtre.

Dans la case on entend quelqu'un rire et s'étirer.

— Ti voilà, Mayette ?

— Grande paresseuse ! Tout le village est déjà sur pied !

— Bonheur venir en dormant, fait Kolili. Mariette entre.

— Où est ton lit. Kolili ? — Sous ton pied.

3. Ce n'est qu'une natte étendue à terre, près d'un petit foyer aux braises presque éteintes : les nuits sont fraîches en Afrique si les jours sont chauds.

— Où fais-tu ta toilette ? — Ici...

4. Ce n'est pas long. Kolili tapote son petit jupon — une simple bande d'étoffe à fleurs, plutôt courte — pour en ôter les cendres. Elle rajuste les trois rangs de perles bleues qui entourent sa taille, le collier de haricots noirs qui pare son cou. Elle fait sonner les anneaux de cuivre de ses poignets et de ses chevilles... et ça y est.

Non ! Le plus beau reste à faire : choisir sa boucle d'oreille du jour. Sera-ce une fleur, un piquant de citronnier, un bâtonnet d'ébène, une plume souple ? Aujourd'hui ce sera une belle fleur pourpre.

5. — Et te laver, Kolili ?

— Tout à l'heure, dans le marigot. Prière maintenant.

Ensemble, les deux petites récitent gravement :

« Baba ti e so mo yeke na yayu »... « Notre Père qui es aux cieux... »

(à suivre)



147. Le déjeuner de Kolili

1. — Maintenant, tu vas déjeuner, Kolili ?

Ce n'est pas long non plus. Kolili sort de la case, ramasse des pierres, les lance dans les arbres à fruits voisins. On entend mangues et citrons dégringoler dans la verdure, puis chuter sourdement.

— Un citron, c'est bon au sucre, approuve Mariette. — Non... au sel !

2. Kolili ouvre en deux le citron, y pose des grains de gros sel et y passe sa langue rose. Bon, très bon ! — Mariette rit et suce les mangues, tout en regardant le mobilier de la case. Deux foyers faits chacun de trois grosses pierres supportent une marmite ; un lit de rondins pour maman Kalala ; une grande claie suspendue en l'air.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le plancher des bonnes choses. Grimpe sur le lit, tu verras !

3. Mariette voit en effet des boules de manioc séché, des poissons en train de se fumer, un cuissot d'antilope, des piments, des mangues. Puis des couteaux, des calebasses d'huile de palme, des louches.

Près des foyers le bois est empilé proprement, et la gargoulette d'eau s'y appuie. Et voilà le grand mortier à pilonner le mil. Mais une petite cloison coupe la case en deux.

4. — Là, le lit de Papa et des frères, explique Kolili. — Mariette se dit que des lits en rondins de bois doivent être bien durs... Elle préfère son matelas de kapok. — Où est maman Kalala ? réclame-t-elle.

— Au marché ; elle est partie tôt ce matin, avec mon petit frère dans son pagne. Et Papa travaille aux barrages du marigot : il a dit de venir, qu'on pourrait pêcher dedans.

5. Pêcher, quelle joie ! Chacune des petites filles enfile les attelles d'un gros panier qui sert de hotte, et se munit d'une corbeille comme pêchette. Elles courent au marigot, entrent dans l'eau tiède et boueuse :

— Ti vois ! dit Kolili. Dans la vase noire, là... y a bon, poissons beaucoup !

(à suivre)



148. C'est bon, les termites !

1. Mariette voit filer des poissons d'argent sur le fond noirâtre. Moins vive que Kolili, elle les manque à tout coup tandis que sa camarade, d'un coup de corbeille rapide, les tire de l'eau. — Hé, Mayette ! faut pêcher poissons pour faire bon riz.

Mariette se démène et attrape enfin un poisson... Juste comme elle va le saisir, elle pousse un cri et trépigne de douleur :

— Il me pince ! Il me pince ! Prends-le !

2. Vite Kolili se baisse et saisit le crabe bleuâtre qui en veut aux orteils de Mariette. C'est très bon aussi les crabes... mais cuits !

3. — Toi revenir un soir pour voir feux de brousse, dit Kolili. Mariette sait qu'on met le feu pour brûler les hautes herbes de la savane et préparer l'emplacement des plantations.

— Oui, les feux de brousse, je les ai vus. On en fait partout.

— Mais dans ta maison ti pas voir les bêtes se sauver ? Des petites, des grosses... nous attraper tous les rats. Y a bon, un rat grillé !

— Pouah ! fait Mariette.

4. — Mais si, très bon avec manioc ! Mon petit frère, lui, en fait joujou. Et puis reviens à saison des chenilles, c'est encore mieux.

— Des chenilles ? crie Mariette.

— Oui, beaucoup tombent des arbres avant lever du soleil. Nous allons tous en remplir paniers... et très bon, très bon avec sauce à l'huile de palme. — Pas possible !

5. Soudain elle voit Kolili arracher une herbe puis s'accroupir devant une termitière : l'espèce de maison géante des fourmis de là-bas.

— Qu'est-ce que tu fais, Kolili ? Tu taquines les termites ?

Kolili introduit chaque brin d'herbe aromatique dans un trou, puis prestement les retire pour croquer les termites qui s'y accrochent.

6. — Non, je croque... Mange, Mayette, y a bon !

(à suivre)



149. Coquetterie

1. — La petite Noire sort le gros mortier de bois et le lourd bâton qui sert de pilon. Elle verse le mil et montre à Mariette comment faire danser le pilon. Pendant ce temps, elle cherche des herbes sèches, allume le feu. Ce peu de mil suffira pour elles deux, avec un poisson. On met un grain de sel dans la soupe. Pas de beurre. Après déjeuner Mariette voudrait bien se reposer.

2. — Dors, Mayette, moi je vais casser les noix de palme. Cela fait tant de bruit que Mariette aime autant en casser aussi. Et puis il y a les poissons à vider, à enfiler sur des lianes, à sécher au feu de bois vert qui fume et fait tousser... Mariette est noire de suie et Kolili rit...

— Ti noire comme moi, Mayette! Faut te laver, Maman Kalala te connaîtra pas!

Mais il n'y a plus d'eau dans la gargoulette.

— Je vais en chercher, propose Mariette enchantée de quitter le feu.

— Oui, mais pas comme ça... Un coussinet d'herbes sur la tête et la gargoulette dessus.

3. Mariette, prudente, la tient à deux mains, ce qui ne l'empêche pas de s'inonder au retour. Kolili rit encore et doit retourner à la source. Elle revient fièrement, la gargoulette bien en équilibre sur sa tête droite, les mains aux hanches, Mariette l'admire.

— Eh bé, dit Kolili, maintenant, moi te coiffer.

4. Mariette s'accroupit et les petits doigts noirs, avec une adresse merveilleuse, peignent ses boucles avec un bâtonnet d'ébène. On peut être coiffé en sillons comme un champ, en spirale comme un coquillage, en étoile... Il s'agit de faire des raies de boucles, de les étirer puis de les tresser.

— Ti belle! crie Kolili devant son travail. C'est que les petites filles noires aiment jouer toute une journée à se coiffer. Elles y sont expertes.

— Maintenant faut ti frotter à l'huile de palme.

5. Mais là, elles ont beau faire, jamais Mariette n'atteint au brillant de la peau de Kolili. On se mirerait dans ses bras et ses joues brunes!

Ah! voici maman Kalala, son petit dernier sur la hanche, le panier sur la tête.

— Kalili! Mayette! ô ma doudou...

Enfant noir, enfant blanc, lequel préfère le cœur de maman Kalala? Tous à la fois! Ses bons yeux laiteux s'emplissent de larmes d'affection.

— Je reviendrai, dit Mariette. Et Kolili m'apprendra les choses de la brousse.

François MARION



150. Chaleur

Tout luit, tout bleuit, tout bruit.
Le jour est brûlant comme un fruit
Que le soleil fendille et cuit.

Chaque petite feuille est chaude
Et miroite dans l'air où rôde
Comme un parfum de reine-claude.

Du soleil comme de l'eau pleut
Sur tout le pays jaune et bleu
Qui grésille et oscille un peu.

Anna de NOAILLES
L'Ombre des jours, Calmann-Lévy, éd.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMP. TARDY QUERCY AUVERGNE
A BOURGES

Dépôt légal 2e trimestre 1971
Numéro d'éditeur : 12730
Numéro d'imprimeur : 6539